GUILLAUME SOA

L'AFFAIRE BOJARSKI

LE MAÎTRE DE LA FAUSSE MONNAIE

LA PLUME

Table des Matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34

Chapitre 35
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Notes de l’auteur

Guillaume Soa

L’AFFAIRE BOJARSKI

LE MAÎTRE DE LA FAUSSE MONNAIE

LA PLUME

Retrouvez toute l’actualité de Guillaume Soa sur :

www.GuillaumeSoa.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025 Guillaume Soa
La Plume

N° ISBN : 978-2-9589491-2-9

Dépôt légal : septembre 2025.

Cette histoire n’est pas inspirée de faits réels,
cette histoire est vraie.

Chapitre 1

17 janvier 1964, Montgeron, Région Parisienne.

Trompe-l’œil.

Toile monochrome, les voitures anonymes se fondaient aux squelettes d'arbres à peine esquissés. Rien ne bougeait. Pas même la dizaine d’hommes en armes embusqués dans l'ombre.

— Équipe Une en place, commissaire.

Le grésillement de la radio déchira cette nature morte. L’air glacé et sec brûlait les poumons pour celui qui respirait encore. Un ciel laiteux, un silence trop plein pour être réel, et lui, Émile Benhamou, pris au piège dans ce tableau figé.

Au centre, la villa bourgeoise, respectable. Comme celle qu'il avait, avant. Le souvenir le frappa sans prévenir. Sa femme arrangeant des fleurs dans l'entrée. Les rires des enfants…

Ses doigts serrèrent le cuir du volant, gelé, rigide. Autour, pas le moindre souffle, pas un battement d’ailes, à peine quelques aboiements étouffés au loin. Une tension lourde saturait l’atmosphère. Était-ce cette éclipse annoncée, ou enfin l'heure de vérité ?

— Équipe Deux en place commissaire, fit l’un de ses hommes.

Ils prononçaient « *commissaire* » avec ce mélange d’ironie tendre et de respect implicite qui le renvoyait à *Maigret.* Émile Benhamou en avait la carrure, celle de Gabin, la voix rocailleuse, l'autorité naturelle. Ses doigts cherchèrent machinalement sa blague à tabac. Le parfum du brun lui arriva aux narines, aussitôt gâché par un goût de fiel. Ses mains tremblaient, trop pour bourrer sa pipe. Il renonça.

Le jardin était désert, la maison inanimée, pourtant il était là, le salaud. Une Opel Kadett rutilante montait la garde dans l'allée, complice passive, trop propre. Comme tout chez cet escroc qui avait détourné près de 300 millions de francs en laissant moins de traces qu'un agent du KGB. Un sournois. Une espèce rare qui s'était volatilisée après avoir dévalisé tant de

gens. Après l'avoir dépouillé, lui, de ce qui faisait de lui un fils, un mari, un père.

Dès qu'il avait obtenu l'adresse, il avait foncé, avant que l'assassin ne s'évapore. Ses hommes cernaient maintenant la propriété comme un étau. Ils l'auraient suivi aux portes de l'enfer, même ici, dans cette villa qui respirait l'embuscade. Émile Benhamou les avait préparés. Le criminel les attendait. Fuir ? Hors de question. Combattre ? Inévitable. L'escroc ne laissait rien au hasard, trop méthodique. Une araignée tendue au bord de sa toile, immobile, patiente.

— Mouvement suspect à l'intérieur !

La voix crépitante le fit se redresser. Une silhouette venait de glisser derrière une vitre. Un voile.

Benhamou se raidit. Il adressa un regard entendu à son bras droit assis à ses côtés, engoncé à la place du mort. Le moment était arrivé. Une seconde de trop et le salopard filerait. L'équipe Une contournerait la maison, injecterait ses fumigènes pour aveugler, paralyser. Derrière, l'équipe Deux et son démineur feraient sauter la porte. Si tout se passait bien, l'escroc ouvrirait son coffre-fort lui-même, sinon...

Il s'empara de la radio, prêt à lâcher l'ordre, mais la voix de son adjoint le coupa net.

— Dans la rue.

Deux silhouettes venaient d'apparaître, parées de couleurs vives, fugaces coups de pinceau dans ce clair-obscur. Des gosses. Benhamou crut d'abord qu'ils passeraient, mais non. Les deux jeunes s'engouffrèrent chez le diable.

— Merde.

Il frappa le volant. Le cuir gémit sous l'impact. La souffrance, lui, il s'en foutait. Seule la colère le tenait debout.

— On ne peut pas y aller, commissaire. Pas comme ça.

— Et pourquoi pas ?

Les mots avaient jailli, bouffés par la rancœur. Chaque nuit sans sommeil, chaque voix disparue de sa famille réclamait justice. Comprendre, c'était tout ce qu'il voulait. Percer la supercherie qui lui avait tout arraché. Il n'était pas seulement en colère. Il s'y réfugiait pour ne pas sombrer. Cette soif de vengeance constituait son unique réconfort. Elle l'empêchait de penser à ce qu'il avait raté, à ce qu'il n'avait pas vu.

Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Pouvait-il débarquer sans maîtriser la situation ? Prendre le risque d’un feu d’artifice avec les enfants dans la maison ?

La radio gronda.

Un cri mécanique dans le vide, mais pas de mot.

Un blanc.

Les crépitements recommencèrent.

— Dites-moi ce qu’il se passe les gars, s'inquiéta Benhamou.

— Rien à signaler, équipe Une.

— R.A.S., équipe Deux.

Émile Benhamou sonda le visage préoccupé de son bras droit. Quelque chose clochait.

Un grincement métallique attira son attention. Le portail de la villa vibrait, puis glissa sur ses gonds comme une mâchoire d'acier. Le piège se révélait, patient.

— Il va s’échapper, hurla Benhamou. On y va !

L'adrénaline plein les veines, il attrapa son arme. Tendit la main vers la portière, prêt à sauter.

La voix de l'équipe Deux le figea net.

— Il n’y a personne.

Benhamou resta suspendu. La grille continuait sa course.

— Comment ça ? Alors qui ouvre…

— Le portail bouge tout seul, commissaire.

— Vous vous foutez de moi.

Il fixa la scène, hypnotisé. Tout paraissait ralenti, onirique. Piège ou invitation ?

Un grondement de moteur l'alerta. Grave. Approchant. Une Citroën DS surgit, fusant dans l’allée. Trop rapide pour qu'il distingue le conducteur.

— C’est qui ça, notre homme ?

Son estomac se noua.

— Merde… il a deux bagnoles ?

— Ou alors sa femme conduit, murmura son bras droit.

Benhamou le foudroya du regard. Le portail changeait déjà de trajectoire, se refermait.

— Nom de Dieu ! On va rester dehors comme des cons !

Il bondit hors du véhicule. La main de son bras droit tenta de le retenir, freinée par son uniforme serré. Trop lent. Trop tard. Benhamou fendait l'air glacé, les épaules sûres, palpant sa veste là où son arme bombait l'étoffe.

Chaque pulsation cognait ses tempes. Son cœur martelait son besoin de revanche. Il avançait. Droit sur son adversaire. Toute une existence compressée dans cet instant, tant d'années d'échecs, de traques avortées, de nuits sans fin. Tout convergeait vers cette silhouette qui venait enfin d'apparaître.

L'individu portait un costume quelconque, d'une discrétion calculée. Dans sa main, un sac vert sombre, élégant. Le bagage d'un homme d'affaires ou d'un criminel ? Contenait-il une arme, une bombe artisanale comme pendant la Résistance ou les preuves de son escroquerie ?

La grille poursuivait sa fermeture, inéluctable.

— Monsieur, l'interpella-t-il refrénant sa fureur.

L'individu se tourna. Lentement. Comme s'il savait. Comme s'il l'avait toujours su.

Benhamou franchit les derniers mètres. Il avança d'un pas. Un seul pas, calme.

— Je cherche le centre-ville, lança-t-il avec le détachement d'un passant.

Leurs regards se croisèrent.

Derrière les lunettes de l'homme, le néant. Aucun tressaillement. Une sérénité irréelle. Effrayante.

— Vous en venez, répondit l'individu d'une voix claire, posée, ourlée d'un accent slave.

Cette absence totale d'émotion acheva de convaincre Benhamou. Seul un tueur pouvait afficher pareille froideur. Les soupçons cédèrent la place à la certitude. Coupable de trop d'années d'ombres et de silence. Coupable d'être encore là, debout, quand tant d'autres gisaient.

Le ciel déjà s'assombrissait.

D'un mouvement vif, Benhamou franchit la grille avant qu'elle ne se rabatte. Le claquement métallique résonna dans son dos.

Enfermé dans l'antre du fauve. Seul.

Il plongea la main dans sa veste, sortit une carte, la tendit.

— Commissaire Émile Benhamou de l'Office Central pour la Répression…

L’autre ne l’écoutait déjà plus. Il scrutait la carte de l’hypocrite qui venait de pénétrer son territoire.

Impassible, seules ses lèvres se mirent à bouger.

— Cette carte est fausse. Vous n’êtes pas de la Police.

Chapitre 2

20 ans plus tôt,
Avril 1943, Vic-sur-Cère

— C’est un scandale !

La gueule empourprée de monsieur Tessèdre emplissait la pièce comme un coup de vent furieux. Son immense poitrail en costume noir faisait trembler jusqu'au portrait du maréchal Pétain.

— Et ma famille, monsieur le maire ? Ma fille ? Vous y avez pensé ! Je ne serai pas toujours là pour surveiller, j’ai un vrai travail, moi, j’emploie du monde.

Le maire recula d’un pas, comme s’il voulait s’éloigner du tonnerre.

— Monsieur Tessèdre, je… c’est un ordre de Vichy.

Tessèdre se contenta de grogner, à l’arrêt sur sa proie.

Pendant la débâcle, il avait fui Paris pour l’Auvergne. Loin des uniformes prussiens, l’ennemi c’était la pénurie. L'argent n'était plus que du papier coloré, le peu de nourriture disponible se mesurait en tickets de rationnement et le charbon avait disparu dans la machine de guerre. Monsieur Tessèdre, lui, avait su s’adapter pour préserver sa famille. Le bois, la chasse, les conserves, et surtout, de l’or, seule richesse qui ne se dévaluait pas. Sa sécurité, il la devait à son flair, et voilà qu’on lui imposait des étrangers.

— Pourquoi chez moi, beugla-t-il bien ancré sur ses jambes comme un taureau qu’on défie ?

— C’est Vichy qui a décidé l’assignation à résidence. Nous avons des bains, des chambres. Et on est loin de tout.

Les doigts de Tessèdre se crispèrent sur le bois du bureau. L’élu, blafard, se retrancha derrière ses papiers.

— J’ai des confrères qui doivent loger des juifs. Nous, nous avons de la chance, ce sont des polonais. Des bons chrétiens !

— Des juifs, et quoi encore ! Ils se contenteront du garage.

— Fort bien, monsieur Tessèdre. Comptez sur moi pour indiquer au préfet votre parfaite collaboration…

Les mots résonnèrent dans le vide, Tessèdre avait quitté la mairie. Sa puissante Traction Avant traversa le bourg aux volets clos. Au centre, indifférente aux regards baissés, l'église ne protégeait plus personne, les affiches « *Travail Famille Patrie* » se déchiraient sous les bourrasques d'un vent mauvais, les ruelles, bruissant de chuchotements craintifs, se vidaient bien avant le couvre-feu. Au bout d'une allée mutique, sa maison de basalte veillait, noire et impassible. À ses côtés, une extension plus récente, en calcaire pâle. Le garage. Son rempart.

Quelques jours plus tard, monsieur Tessèdre entendit un grondement monter de la rue. Trop lourd. Trop lent. Sa poitrine s'emballa. Un fourgon s'arrêta devant le portail. Deux uniformes jetèrent au sol une silhouette flasque. Un sac, un tas de loques. Le moteur repartit, laissant derrière lui l'odeur âcre du gasoil.

Un spectre se redressa. Mince. Courbé. Des yeux fuyants sous une frange désordonnée. Une barbe trop longue.

Monsieur Tessèdre serra les poings. L'étranger tendit un papier froissé, taché de sang. Un courrier estampillé Vichy. Face au document officiel, le bourgeois sentit monter en lui une colère sourde. Il voulut le renvoyer d'où il venait… Obéir, c'était risquer sa famille. Désobéir, la dénoncer soi-même.

Il scruta l'inconnu, son large front, son nez et ses oreilles pointus, ses yeux qui évitaient toujours les siens. Était-ce vraiment un Polonais chrétien ? Les mains trop fines, trop nerveuses, trahissaient un fainéant, pas un soldat. Un parasite, se dit Tessèdre, de ceux qui pensent, mais ne se battent pas.

Imposant sa carrure et son rang, monsieur Tessèdre s'approcha. Son ombre avala celle de l'étranger.

— Rien que le garage. Si je vous vois rôder près de la maison, la milice sera votre moindre souci.

— Merci monsieur, fit-il avec un accent indéfinissable.

Déjà, l'homme s'enfonçait dans l'obscurité. Une puanteur d'huile, de métal froid, de poussière humide s'échappa du garage quand il ouvrit. Une cellule. Une oubliette.

Depuis sa fenêtre, le propriétaire observa l’étranger se faufiler dans le village. Il glissait dans les ruelles, fuyait les regards, s’effaçait dès qu’un habitant approchait. Il n’y avait rien de clair chez cet homme-là. Certains le disaient espion. Russe ou Polonais, n’était-ce pas la même chose ? Un jour, avait-on appris, il avait agressé le couturier sous prétexte qu’il ne lui avait pas donné de travail.

— Toujours les mains dans les poches, ces bons à rien…

Il lui avait volé bien plus qu’un abri, il occupait l’espace de sa voiture. Son joyau. Elle avait porté sa famille loin du chaos parisien, transporté des vivres lorsque tout manquait. Elle restait encore son refuge quand il avait besoin de penser. Voilà qu'elle dormait dehors, exposée à la poussière, malmenée par la pluie.

Elle toussait désormais, fatiguée, malade comme le pays.

Il suffirait d’un nom griffonné, d’un mot chuchoté, d’un simple bout de papier glissé sous une porte. Il n’aurait pas à se salir les mains. La milice le ferait pour lui, emmenant cet étranger là où personne ne revient, dans ces camps dont on parlait à mots couverts. La France en guerre exigeait des sacrifices, mais quel homme serait-il pour sa famille s'il cédait à cette facilité ?

— Satané nuisible !

Sa voix se perdit dans la nuit.

Au printemps 1943, l’ombre de l’occupation allemande s’épaississait sur l'Auvergne. Les étals se vidaient davantage, les silences s’allongeaient. Les miliciens de Vichy circulaient plus souvent. Les murs du village se couvraient de cris muets, des « *Vive de Gaulle* » biffaient l’effigie du Maréchal Pétain. Les visages étrangers se multipliaient. À chaque arrivée, les murmures reprenaient.

— Ils ont plus de tickets que nous…

Certains dénonçaient, en profitaient pour se débarrasser d’un assigné à résidence, mais aussitôt parti, un autre prenait sa place.

Ce matin-là, une silhouette insolite remontait l’allée des Tessèdre. Grand, droit, l’allure fière malgré les vêtements usés, l’homme contrastait avec la grisaille ambiante.

— Antoine Dowgierd, annonça-t-il, le sourire juste assez mesuré pour inspirer confiance.

Monsieur Tessèdre le toisa.

D’où sortait cet individu ? Était-ce un juif ? Rien dans son accent ne le trahissait, et c’était bien ce qui le rendait suspect.

— Qu’est-ce que vous voulez, lança Tessèdre ?

— Je crains d’être… affecté ici, répondit Antoine, en brandissant une lettre au cachet officiel de Vichy.

Il saisit le papier du bout des doigts, comme s’il tenait une condamnation. Obligé, il énonça les règles d’un ton sec. Il précisa l'interdiction d’approcher la maison.

Antoine Dowgierd jaugea son hôte sans un mot. Un bourgeois. Sans doute collabo. Il ajusta son masque de courtoisie, ce sourire creux qu’il réservait aux gens insupportables, mais utiles.

Le garage était glacial. Un homme s'y tenait, raide comme s’il attendait le général de Gaulle. Antoine avança le bras, et se présenta d’une voix rassurante.

— Tu étais soldat, demanda-t-il sceptique ?

— Sous-officier à la campagne de septembre, fait prisonnier en Hongrie. Puis sous-lieutenant du 8e régiment polonais d’infanterie.

Antoine haussa les sourcils.

Il jeta son baluchon sur le lit et en sortit du linge. Une chemise propre, un pantalon ajusté et un petit gilet lui redonnèrent son éclat d’antan.

— C’est déjà mieux, dit-il en alignant ses manches, les gestes amples.

Avec aisance, il prit une cigarette d’une boîte d’apparat, savourant la surprise de son compatriote.

Les jours suivants, Antoine put appréhender la logistique de cette ville-prison par les yeux de son colocataire. La crainte était partout, les pas accéléraient au moindre bruit de moteur et parfois des coups de feu éclataient au loin. Ici, un lieu où se laver. Là, une épicerie. Chaque bouchée avait le goût âpre de la survie.

Son compatriote lui raconta la fois où, malgré des tickets de rationnement, on lui avait refusé une simple miche de pain.

— Il n’y en a plus, lui avait-on dit alors que l’odeur du four chaud inondait la rue.

Une main féminine, furtive, lui avait tendu un petit bout de baguette grise. Ce geste clandestin, presque sacré, portait la charge d’un acte de résistance. Sur le retour, il croisa un enfant maigre, triste, les orbites

creusées par la faim. Son estomac hurla sa protestation quand il lui donna le précieux morceau. La frimousse du môme s'illumina, un soleil dans l'hiver de l'Occupation. Puis un bâton cogna, une fois, deux fois.

— Sale étranger !

La mère enleva le gosse à sa générosité comme on retire sa main d'un feu.

— Personne ne veut de nous ici, lui fit le Polonais avec une mine de chien battu.

— On va trouver de l'argent, s'exclama Antoine, la voix forte. Et vite !

Il dévisagea son comparse, et sa dégaine impossible.

— Tu te regardes, parfois ? Même toi tu te ferais peur ! Tu te rases au moins ?

— En Pologne, le dimanche pour la messe, mais c'est vraiment pas commode de se raser.

Antoine éclata de rire malgré lui.

— Alors toi ! Toi ! Tu es mon Polak préféré.

Il tâcha de rester agréable, tous deux étaient liés désormais. Il devait en tirer quelque chose ou il le traînerait comme un poids mort.

Le lendemain, il revint avec un baluchon. Des vêtements propres. Des lames de rasoir. Un trésor.

— Tiens. Habille-toi.

Mais l'autre, raide et dépenaillé, semblait incapable de s'en sortir seul. Penaud, comme un enfant sans mère.

Antoine soupira et s'en chargea.

— Voilà. Un homme. Une vraie gueule.

Il sourit, satisfait.

— On va s'entraîner au marché, mon Polak. C'est quoi ton nom déjà ?

— Czes… Heu… On m'appelle Tesla, se reprit-il. Et c'est pas la peine. Les gens me fuient comme la peste.

— Tout est possible ! On fait un essai, si ça ne marche pas je te laisserai tranquille. T'as quoi à perdre ?

Tesla finit par céder. Toutes ses tentatives pour trouver du travail avaient échoué. Avait-il le choix ?

En chemin, Antoine lui montra comment tenir la tête haute, sourire juste ce qu'il faut, regarder les personnes dans les yeux.

— Observe et apprends, dit Antoine.

Il aborda un marchand. Une plaisanterie sur la météo, un compliment bien placé. Le vendeur s’ouvrit, un sourire effaçant ses premières réticences.

— À ton tour, ordonna Antoine.

— C’est mentir que faire semblant.

— C’est survivre. Appelle ça « politesse » si tu veux.

— Moi je suis honnête.

— Non, t’es naïf. Et c’est dangereux.

Antoine le vit maugréer et le poussa vers le marché.

Il l’observa, les mains dans les poches, la tête péniblement levée, s’avancer vers une vieille dame. À peine l’aperçut-elle qu’elle prit la fuite, protégeant son cabas.

— Tu n’y crois pas. Voilà pourquoi tu échoues. Tiens-toi droit. Détends les bras. Laisse ton regard sourire.

Il examina l’apprenti, l’encourageant.

— Tu vois ? Là, c’est mieux. Tout peut changer. Tout est possible. La différence c’est qu’il y a ceux qui l’ont compris, et les autres.

Antoine lui tapa l’épaule avec virilité.

— Allez viens, je te paye un coup. Tu l’as bien mérité.

Le café n’en avait plus que le nom, plus un grain depuis des mois. Du vin non plus, juste cette piquette coupée à l'eau qui faisait office de réconfort. Les grands crus avaient pris la direction du Reich, comme le reste. Clope au bec, Antoine avait toujours des choses à dire, ne laissant pas la place aux silences.

— T’as des gosses ? Moi j'en ai un ! Et une épouse, quelque part... Toi, mon Polak, c'est quoi ton truc ? Moi, les femmes !

Il réussit pour la première fois à faire rire son colocataire.

— Enfin, tu te marres un peu ! Dis-moi, c’est dans ta famille qu’ils sont cul-serrés comme ça ?

Tesla se referma.

— Tu ne sais rien. Alors, tais-toi !

Il se leva. Antoine le rattrapa par la manche.

— Moi, j’ai pas connu mon père, se sentit-il obligé de dévoiler. Ma mère... Elle est en Suisse. Paris, c'était son rêve pour moi. Même si ça signifiait être loin d'elle.

Il le vit reprendre sa place.

Il sourit, un peu triste.

— Je suis un *fils à papa*, mais avec une maman. Et toi ?

Tesla baissa la tête.

En temps normal, il n'aurait rien dévoilé, mais l'homme lui inspirait une forme de confiance.

Sans vraiment le décider, il répondit.

— J'ai perdu ma mère quand j'étais petit. Mon père... Il s'est privé de tout pour mes études. Cette dette-là...

Il baissa les yeux. Sa voix trembla.

— Je retournerai en Pologne dès que possible.

Les larmes gagnèrent les deux compagnons.

La même blessure, la même tristesse. Deux cicatrices qui se reconnaissent.

— À nos parents mon ami, souffla Antoine. Et à la Pologne !

Ils trinquèrent, comme on scelle un pacte sans un mot. Comme des enfants.

Antoine fixa son verre vide, puis Tesla. Quelque chose remuait en lui, un sentiment oublié. De l'affection ? Trop dangereux. Surtout en temps de guerre.

Il détourna les yeux vers un groupe de jeunes filles.

— Un concours de Miss France dans le coin, lança-t-il en se levant d'un bond fuyant ?

Tesla le suivit du regard, incrédule. Puis il retourna au garage.

Là, il s'assit sur son lit, retrouvant sous son oreiller sa seule richesse, son unique réconfort. Une photographie fanée, ses parents, le jour de leur mariage.

Chapitre 3

Le tonnerre l’arracha au sommeil.

Un tumulte étouffé lui parvint à travers la pluie battante.

Antoine n’était pas rentré. Intrigué, Tesla tendit le cou. Une silhouette massive émergeait de l’averse. Monsieur Tessèdre s’acharnait sur la manivelle de sa Traction Avant.

— Fichu tas de métal, grognait-il, on va être en retard !

Tesla jeta un coup d'œil à la photographie de ses parents, comme pour en puiser du courage.

— Je vais réussir, leur adressa-t-il.

Il sortit du garage, happé par l’orage, comme un soldat se lance dans la bataille.

Monsieur Tessèdre fronça les sourcils.

Tiré à quatre épingles, le Polonais semblait avoir troqué sa rudesse contre une étrange dignité. Son sourire crispé, inhabituel, atténuait un peu son air revêche.

— Je peux, fit Tesla en désignant le capot ?

Troublé, le propriétaire jeta un coup d’œil à l’habitacle.

— Faites donc, mais je ne vois pas ce que vous pouvez faire de plus que moi.

Tesla s’exécuta. Il s’immergea dans les entrailles de la Traction Avant, un instant, puis en ressortit. Il tourna la manivelle. Rien.

— Je vous l’avais bien dit, maugréa Tessèdre.

Il le vit replonger dans la mécanique, indifférent aux rafales. L’eau ruisselait sur ses tempes, ses mains dansaient avec aisance. Une minute, deux. Puis, sans un mot, il essaya de nouveau. La Traction Avant toussa. Un éclair fendit le ciel. Le moteur gronda, puis s’élança.

Tesla recula, esquissa un rictus incertain, avant de baisser la tête.

Devant la stupeur du propriétaire, il revint vers le garage.

— Merci, entendit-il.

Une voix. Féminine.

Surpris, il se retourna. Deux yeux immenses brillaient par la fenêtre de l'habitacle. Le chant d'une jeune femme répondait aux grognements du père.

Le dimanche matin, les deux Polonais réajustaient leurs vestes élimées. Antoine lissa un pli de la chemise de Tesla, tira sur le col, esquissa un sourire. Il était prêt. Ou presque.

Les cloches sonnaient au-dessus du village.

Ils franchirent le porche de l'église. Quand Antoine voulut s'avancer, Tesla le retint par la manche et l'entraîna vers les derniers rangs.

— Même ici, s'offusqua-t-il ?

Ils s'assirent au fond, laissant les bancs de devant aux gens du coin. Dans la pénombre, la foule arborait ses habits du dimanche. Velours pour les paysans, costumes raides pour les notables, tailleurs sombres pour leurs épouses.

Puis Antoine reconnut les Tessèdre. Lui, dans une gravité de circonstance. Elle, une élégance austère, un rang de perles luisant sur sa robe écrue.

Derrière eux, une apparition divine.

Une grâce juvénile. Figure de porcelaine, chignon d'ébène, elle avançait comme si rien n'avait de prise sur elle. Antoine comprit aussitôt. Il baissa les yeux et tira sur la manche de Tesla.

— Regarde ton missel, murmura-t-il.

Il savait, on ne s'approche pas de la fille Tessèdre. Il ne commettrait pas l'erreur de …

— Bonjour, fit-elle.

Un souffle caressant.

Le cœur manqua un battement. Elle avait dû repérer son charme, il aurait dû être plus vigilant. Piégé, il releva la tête et découvrit ses yeux. Deux billes qui lui prenaient tout le visage, ne laissant apparaître qu'un sourire ravissant.

Mais ce n'était pas lui qu'elle regardait. C'était Tesla qu'elle avait salué, avant de s'éloigner, féline.

Éberlué, Antoine fusilla son ami de tout son être. Il se signa, comme pour étouffer la colère qui montait en lui.

— C'est pas ma faute, se justifia Tesla. Elle était là quand j'ai réparé la voiture.

Antoine leva les yeux au ciel jusqu’aux voûtes. Il s’étrangla, pris entre l’envie de hurler et l’obligation de murmurer.

— Tu as… Nom de Dieu, tu comptais m'en parler ?

— Tu ne me l’as pas demandé. Pis, j’ai fait comme tu m’as dit. J’ai souri.

Antoine se mordit le poing.

— Ne fais pas de connerie. C’est la fille d’un collabo ! Tu piges ?

— Mais… tu dis toujours que tout est possible.

— Tout est possible bien sûr, mais… mais il y a des choses impossibles, voilà tout !

Il appuya son avertissement par deux sourcils levés. Puis il acquiesça les lèvres retroussées.

Tesla fut sauvé par le curé qui salua l’assemblée

Dans la semaine, Antoine sortit retrouver l’insouciance du café. Tesla, lui, restait seul au garage, étranger au monde.

Un coup à la porte.

Il se figea.

Dans le contre-jour, une silhouette se découpa. Une robe d’été flottait autour d’elle, sa chevelure indisciplinée trahissait une beauté libre, presque sauvage.

— Pardonnez mon intrusion, souffla-t-elle. Je vous dérange, peut-être ?

Tesla se redressa, comme au garde-à-vous, la gorge nouée.

— Détendez-vous, sourit-elle. Mon père est à Paris. Je suis Suzanne.

Elle parcourut de ses prunelles curieuses l’agencement du garage. Amusée, elle feignit ne pas remarquer la confusion du Polonais qui tentait de dissimuler les aménagements de fortune. Mais, rien ne lui avait échappé.

— Je viens à vous, reprit-elle enjouée, parce que l’électricité ne fonctionne plus chez nous.

Tout juste eut-elle le temps d’apercevoir son air sévère que Tesla la chassa, s’empressant de refermer derrière lui.

Elle ouvrait la marche.

Coincée en Auvergne depuis la débâcle, elle aidait les villageois, bravant l’autorité paternelle. À vingt ans, pouvait-elle se contenter d’être enfermée ? Appréciée, Suzanne Tessèdre savait écouter, comprendre, percer les peurs

et les non-dits. Mais là, ce Polonais semblait tout à fait hors d'atteinte. Illisible.

— Vous avez étudié en Pologne ?

— Ingénieur. Architecte.

— Impressionnant. Et vous êtes toujours aussi bavard ?

Un éclat de rire s'envola, pétillant de malice. Tesla trouva ça beau, il ne broncha pas.

Ils arrivèrent devant la maison.

Elle entra. Lui hésita. Une invitation. Un piège ?

Tesla demeura pétrifié, suspendu entre deux précipices. Désobéir à Tessèdre ? Ou repousser la main tendue de sa fille ?

Dans sa tête, les souvenirs hurlaient. Des crocs de chiens, des bottes allemandes sur le gravier, des cris d'officiers.

— Réveillez-vous, lança-t-elle rieuse ! Ne craignez rien, je ne mange que les hommes qui résistent à mes invitations.

Malgré lui, Tesla la contempla un instant. Une petite bouille, une petite bouche, un petit nez, et au-dessus deux grands yeux vifs. Elle semblait à mille lieues de lui, et pourtant… quelque chose en elle le rappelait à une vie plus douce.

Avant qu'il ait le temps de réfléchir, elle lui saisit le bras. Et l'entraîna, d'un pas léger, là où il n'aurait jamais dû mettre les pieds.

À l'intérieur de la maison des Tessèdre, tout tranchait avec le garage.

La lumière filtrait par les hautes vitres, caressant le parquet ciré. Une odeur de savon noir flottait comme une promesse de paix. Dès le seuil franchi, Tesla fut frappé par l'ordre du lieu. Rien ne débordait, rien ne jurait. Chaque chose semblait avoir trouvé sa place depuis toujours. Il s'attarda avec envie sur une simple paire de chaussons, loin de connaître un tel confort.

Il avança dans l'entrée et découvrit le salon. Bois noble, sobriété choisie, écho d'une bourgeoisie discrète. Il s'arrêta, attiré par des cadres tapissant un pan du mur. Tous étaient remplis de minuscules fragments de papier.

— La passion de mon père, dit Suzanne.

Tesla comprit, les yeux écarquillés, que monsieur Tessèdre avait aligné des dizaines de timbres avec soin comme autant de trésors miniatures. Alors qu'elle lui apprenait ce qu'était la philatélie, il retrouvait un semblant de normalité. Mieux que cela, il se sentait vivant.

Jusqu’à ce que son regard heurte un meuble vitré.

— Mon père a eu la croix de guerre, dit-elle avec une fierté nostalgique. La Grande Guerre.

Mais ce n’était pas la médaille que Tesla fixait. C’était ce document, à côté. Un laissez-passer allemand qui lui rappela soudain qu’il n’avait rien à faire là.

D’un coup, la paix ambiante se craquela.

Monsieur Tessèdre n’était pas en déplacement à Paris. En zone occupée sans cet *ausweis* ? Impossible !

Tesla se crispa. Le silence, d’abord réconfortant, devint lourd, oppressant. Une moiteur invisible lui colla à la peau, l’air lui semblait hostile.

Il voulut reculer, fuir, s’enfuir, mais une odeur plus forte que la peur le retint.

Le café.

Son arôme, dense et profond, l’enveloppa comme une couverture jetée sur ses épaules tremblantes.

Et tout bascula. Le présent vacilla. La guerre s’éloigna. Le parfum réveilla sa mémoire, emportant ses défenses une à une. Les murs s’effacèrent autour de lui. La croix, les cadres, les timbres, balayés. À la place, un souvenir. Flou, mais intact. Un matin calme. Une cuisine. Le rire de sa mère.

— J’ai fait du café.

La voix le ramena. Suzanne.

Face à elle, il n’était plus le réfugié ni l’ingénieur. Il redevenait l’enfant, le fils, le rêveur.

— J’en ai trouvé au marché noir. Vous en voulez ?

Il secoua la tête, rassemblant ses esprits. Il refusa poliment. Il fallait partir. Chaque seconde ici le rapprochait du gouffre. Il chercha un prétexte pour fuir, faire mine de régler le problème, prétendre qu’il ne pouvait rien faire.

— Tableau électrique, demanda-t-il ?

Il jeta un œil par la fenêtre. Rien. Ni Allemands ni Français.

Mais, il n’entendit pas la grille grincer, tout au bout de l’allée.

— Sûr pour le café ? Moi, j’en raffole. Il est bien dommage que cela soit si long à faire.

Il ne répondit pas, explora la pièce en quête du coffret. Pas dans le garage. La cuisine non plus. Il fit demi-tour vers l'entrée.

— Comment vous appelez vous, lança-t-elle dans son dos ?

— Tesla.

— Je veux dire … quel est votre vrai nom ?

Il se figea.

Comme si elle venait de lui coller le canon d'un *Luger* dans la nuque.

Une torpeur, suspendue. Un battement de vide. Le bord du précipice.

Le masque tomba. Le temps d'un souffle.

Suzanne le capta enfin, son regard. Ses iris gris-bleu. Et là, elle comprit. Elle vit l'homme traqué. Le fugitif. L'intelligence vive emmurée dans la peur.

Il détourna les yeux.

— Tableau électrique, désigna-t-il de la main.

Il ouvrit la trappe. Une rangée de fusibles. Il repéra celui de la cuisine, débranché. Délibérément.

Il fit glisser un doigt et le remit en place.

Quand il tourna la tête vers Suzanne, elle souriait, l'air innocent. Un coupe-circuit ne se défait pas tout seul.

— L'électricité n'a pas de secret pour vous, s'amusa-t-elle, mais vous ne faites pas votre âge, monsieur Nikola Tesla.

Tesla regarda autour de lui, tentant de comprendre le traquenard. Tout paraissait trop calme, trop maîtrisé. La situation avait le goût amer d'un piège qui se referme.

Un frisson le traversa. Il pivota vers la sortie.

— Dites-moi votre nom, le rattrapa-t-elle ?

Arrivé sur le seuil, il se retourna.

Ses yeux à elle, grands, francs, lui ôtèrent tout mensonge. Il capitula. Peut-être la dernière erreur de sa vie.

— Czeslaw, articula-t-il, prononçant ces syllabes oubliées comme on retrouve sa maison d'enfance. Czeslaw Bojarski.

— Cé… quoi ?

— Cé-Sla-Ve.

— C'est slave, s'amusa Suzanne ! En effet. Czeslaw Bojarski.

Son nom, enterré depuis des mois, sonna étrange à ses propres oreilles.

— Enchantée Czeslaw Bojarski, fit-elle en tendant la main, Suzanne Tessèdre.

Ses doigts étaient doux, sa paume était chaude.

Mais un bruit les figea.

Un pas dans l'allée. Puis un autre.

Leurs regards se croisèrent, pétrifiés dans une terreur muette.

La main de Suzanne, encore dans la sienne, se fit glace.

Une ombre s’allongea dans l’allée. Plus de doute. Quelqu’un approchait.

Sa respiration se bloqua. Le poids de sa condition lui revint d’un coup.

Assigné à résidence.

Pire, mort en sursis.

Chapitre 4

Les secondes ralentirent. Fuir, se cacher ou affronter ? Trop tard. Une silhouette apparut. Un foulard, un chapeau.

Madame Tessèdre.

— Que faites-vous là, demanda-t-elle sèche ?

— C’est moi, intervint Suzanne. Nous n’avions plus d’électricité dans la cuisine. Un fusible, je crois.

Le Polonais s’écarta, laissant passer madame Tessèdre.

Suspicieuse, elle toisa sa fille.

— Qu’as-tu besoin d’électricité en plein jour, la sermonna-t-elle.

Puis elle détailla l’étranger qui semblait bien innocent.

— Tu ne devrais pas. Que dirait ton père ?

— On s’en fiche de papa. Il faut vivre avec son temps, maman. Pourquoi devons-nous encore obtenir l’autorisation d'un homme pour ouvrir un compte en banque ou pour travailler ? On n’a même pas le droit de vote !

— Que cela te plaise ou non, la loi est la loi !

Madame Tessèdre haussa les épaules et disparut dans la maison. Suzanne adressa un clin d’œil complice à Czeslaw. Un dernier sourire, d’un charme fou.

— Au revoir, Czeslaw Bojarski.

Mais, alors qu’elle refermait la porte, un bruit mécanique éclata. Brutal. Sec. Des moteurs.

Les deux corps se raidirent.

— Les miliciens !

Suzanne, poussée par un instinct plus fort que la peur, s’avança. Des véhicules passèrent devant l’allée. Pas de camions militaires. Pas d’habits kaki. Trois Traction Avant noires. Les pneus crissèrent. Elles s’étaient arrêtées un peu plus loin.

Suzanne se précipita jusqu’au portail. Elle découvrit des hommes armés, désordonnés. Costume civil, chapeaux rabattus, mal rasés. Ce n’était pas les

miliciens. Ces hommes-là évoquaient moins des soldats que les ruelles sombres de Paris. Des prédateurs urbains. Plus imprévisibles. Plus dangereux encore.

— Gestapo française, hurla l'un d'eux !

Figée, Suzanne agrippa les barreaux gelés de la grille, ses doigts crispés par la stupeur. Devant elle, la scène se déployait avec une clarté insoutenable. Des voisins, tirés de chez eux. Un homme tenta de fuir. Un cri. Une détonation. Le silence. Le voisin s'effondra comme un pantin.

Les gestapistes enjambèrent le corps comme une flaque d'eau. Le bourreau l'avait abattu froidement, sans avertissement. Aucune sommation. Suzanne ne pouvait plus bouger, rivée sur l'assassin. Un visage banal, mais un regard glacial. Puis ils repartirent, comme la mort.

Tesla, lui, n'était déjà plus là. Il était retourné se cacher au garage. Son abri où l'attendait son seul îlot d'humanité.

La photo de ses parents.

L'enfant s'approcha du lit. Il se glissa contre sa mère, bercé par son parfum de lilas.

— C'est toi mon petit génie, murmura-t-elle ?

Sa main tremblante chercha la joue de son fils. Son regard, brumeux de fatigue, se posa sur cette petite frimousse éveillée, curieuse.

— Mon chéri… promets-moi de réussir ta vie. Promets-moi, insista-t-elle la voix fêlée, que tu construiras une famille heureuse.

Le gamin ne comprenait pas bien ce qu'on attendait de lui. Mais devant ce visage creusé par la douleur, il n'osa rien répondre d'autre.

— Je te le promets, maman.

Elle lui sourit. Un sourire déjà nostalgique.

Un grondement sourd ébranla la quiétude. Puis tout vacilla. Les images s'évanouirent.

Et un bruit sec. La porte grinça. Czeslaw se redressa dans son lit, haletant. Des objets tombèrent.

— Excuse-moi mon Polak… Fais comme si on n'était pas là.

Antoine peinait à articuler. Il tituba. Une fille gloussa à son bras. Puis les deux silhouettes s'effondrèrent sur le sommier gémissant. Les ricanements libidineux. Les chuchotements lascifs. Les froissements d'étoffes. C'en était trop.

Czeslaw bondit hors du lit. Les yeux humides, il sortit du garage. Dehors, il s'abandonna aux ténèbres. Les étoiles semblaient plus lointaines que jamais. Loin de sa terre, loin des siens, loin de tout. Aurait-il une femme un jour ? Une famille ?

Un matin revint en mémoire. Lui enfant, avec ses parents. L'odeur de café noir qu'adorait sa mère, le blanc du lait que préférait son père. Ce souvenir lui tordit le ventre.

Trop loin. Trop tard. Il pleura.

Les jours suivants, il se décida à aménager davantage le garage. Il fabriqua un poêle à bois, rafistolé de pièces délaissées. Il dénicha un évier ébréché et installa un système de récupération d'eau de pluie, bricolé avec un vieux réservoir, une vanne rouillée. Cela ressemblait presque à du confort.

Un soir, dans le halo vacillant d'une bougie, il mariait des fils à des plaques de cuivre, entre calme et étincelles. Antoine le regardait faire, les sourcils froncés.

Un grésillement sec. Une lueur dans l'ombre.

— C'est … une radio ?

Tesla régla le volume le plus bas possible et trouva la fréquence de Radio Londres. Le murmure d'une voix lointaine s'échappa.

— C'est donc pour ça que tu restes éveillé la nuit ?

— Je n'ai jamais été un gros dormeur.

— Et t'as appris ça où bon sang, questionna Antoine bouche bée ?

— Les livres, l'école aussi. Polytechnique, à Dantzig.

La figure d'Antoine s'ouvrit davantage encore, mélange de surprise et d'espoir.

— Et tu ne te fais pas d'argent ? Je sais que le couturier a un problème avec une de ses machines…

— Impossible, objecta Tesla.

Il raconta la fois où il avait proposé à l'artisan une réparation moyennant presque rien. Étranger à toute convenance sociale, Tesla avait été chassé du magasin à coup de canne.

— Tout est possible, mon Polak ! On parie un verre ?

Le lendemain, ils arrivèrent devant la boutique. Une pancarte *« Interdit aux juifs* » dominait les horaires d'ouverture.

Antoine haussa les épaules et entra.

Dissimulé derrière la vitrine, Czeslaw observa son ami jouer le rôle d'un français qui n'avait jamais eu faim.

— Votre machine est fichue, demanda Antoine ?

Face à l'artisan accablé, il feignit la réflexion.

— J'ai l'homme qu'il vous faut ! Il est polonais, mais, de fait, très bon marché.

Il appuya sa phrase par un clin d'œil chargé de sous-entendus.

Quand il sortit, son visage était paré d'un air de victoire.

— Tu me dois un verre, mon Polak. Je te l'ai dit, tout est possible.

Peu à peu, le duo s'imposa. L'éloquence de l'un servait l'ingéniosité de l'autre. Ils troquèrent leurs talents contre des repas plus copieux, des habits moins élimés. Antoine obtenait des cigarettes, Tesla des livres, et même du papier pour écrire à son père.

— T'es beau comme un camion, mon Polak. Viens au café, y'a des donzelles qui n'attendent que toi.

Czeslaw déclina, préférant une lecture sur la philatélie.

— La vie est courte, lui rétorqua Antoine en quittant le garage, il faut en profiter !

Il le regarda partir, se rappelant ce qu'il lui avait révélé, un soir de confidence. Il avait 17 ans, et en ressentait encore les douleurs. La toux, la peur, la moiteur d'un drap trop lourd. Il avait frôlé la mort, touché par une infection au poumon. Depuis, il ne vivait que dans l'instant, dilapidant ses gains en plaisirs éphémères.

Tesla tourna une page. Un craquement l'en sortit.

— Laisse-moi tranquille, Antoine !

— C'est moi, Suzanne.

Il n'eut pas le temps de se lever. Elle était déjà là, surgie d'un rayon de soleil. Elle lui saisit la main. Il eut un mouvement de recul, mais la chaleur de sa peau le stoppa net.

— Dépêchez-vous !

Elle le tira hors du garage et le traîna jusqu'au bout de l'allée. Là, deux bicyclettes les attendaient, comme deux chevaux sellés pour la fuite.

— Un collabo rôde dans le village. Les gestapistes fouillent maison après maison.

Czeslaw hésita. Sa raison pesait le risque, son cœur, lui, battait plus fort que jamais.

Elle enfourcha son vélo, donna un premier coup de pédale.

— Vite !

Un pas, et il basculait. Pouvait-il lui faire confiance ?

Son corps bougea bien avant que son esprit n'ait décidé. Il la suivit, happé par son parfum floral, promesse de vie.

À peine avaient-ils traversé quelques rues qu'un grondement familier brisa la rêverie. Le vrombissement d'un moteur.

L'air sembla fuir. Il lutta pour chaque inspiration.

Trop tard. Le véhicule, invisible, rugissait derrière eux.

Suzanne se tourna, les traits tendus.

— Par-là !

Czeslaw ne réfléchit pas davantage. Il fila, dérapa, s'engouffra dans une venelle trop étroite. Derrière eux, la mécanique hurlait. Il pédalait de toutes ses forces. Ses cuisses brûlaient, sa gorge râpait l'air, mais il ne s'arrêta pas.

Le bruit s'éloignait, peu à peu.

Il reprenait son souffle. Suzanne, elle, n'avait pas baissé le rythme.

— On continue, le tança-t-elle.

Aucun des deux ne se doutait que la menace venait d'un véhicule familier. La Traction Avant de monsieur Tessèdre. Furieux et inquiet.

Suzanne et Czeslaw roulèrent.

Les pavés firent place à des chemins de terre. Ils empruntèrent les petits sentiers de campagne.

Jamais il ne s'était rendu si loin. Le vent printanier caressait ses joues. Les parfums et la quiétude des vallons apaisaient ses craintes. Dans le sous-bois, les arbres murmuraient. Le sol était meuble, feutré. Plus de cri. Plus de moteur. Rien que la nature. Enfin. Auprès de Suzanne, la peur fondait. Une douceur inattendue s'installait dans son ventre. Une chaleur discrète, mais tenace. Il oubliait tout, le passé, l'avenir. Il savourait le présent pour la première fois de sa vie. En français, *présent* ne signifiait-il pas *cadeau* ?

Sur le promontoire rocheux, l'odeur minérale du soleil sur la pierre vint compléter cette symphonie des sens. Suzanne s'arrêta au pied d'un chemin sinueux. Elle dissimula son vélo dans les hautes fougères. Czeslaw fit de même, sans poser de question. Il ne savait pas où elle l'emmenait. Il s'en moquait. Il avançait.

Le courage lui semblait étrangement simple.

— Vous vous intéressez aux timbres, demanda-t-elle ?

Il tiqua, surpris.

Le livre qu'il lisait dans le garage. Il était démasqué.

— Je ne comprends pas, fit-il. Les plus chers sont ceux qui ont un défaut. C'est la perfection qui devrait apporter la valeur aux choses.

Ils grimpèrent un sentier étroit. À mesure qu'ils s'élevaient, l'air se chargeait d'odeurs : mousse, bois, pierre. Une brise légère faisait frissonner les feuilles.

Au sommet, un plateau.

Et là, le monde.

Les vallées s'étiraient à perte de vue. Les collines, douces et sauvages, semblaient respirer. Aucune ligne droite. Que du vivant, du mouvant. De l'indomptable.

— En bas, fit-elle pointant du doigt, le village. Plus loin, Aurillac.

Czeslaw suivit son bras. Son cœur se dilata, étonné de pouvoir encore battre comme ça. Il savourait. Il n'avait pas de mots pour ça. Seulement un vertige doux. L'âme au bord du vide, sans trembler.

— Et tout là-bas, fit-elle rayonnante, c'est la tour Eiffel !

Il la chercha, à l'horizon. Ne vit rien, mais imagina. Paris. Capitale du pays des Droits de l'Homme. Tellement loin. Aurait-il la chance un jour d'y aller ? Ne serait-ce qu'une fois ?

Il respira à fond. L'air sentait la terre, les feuilles, la pierre. Et puis, à nouveau, ce parfum. Celui de Suzanne. Il le reconnut. Du lilas. Comme sa mère.

— Vous venez, fit-elle le sortant de ses songes.

Elle s'éloigna et traversa un amas de fougères.

Il la rattrapa quittant le soleil pour l'ombrage des arbres.

Le sous-bois s'épaississait. L'air, plus humide, se rafraîchit. Le silence, ici, bruissait de craquements, d'oiseaux invisibles, de branches qui soupiraient.

Au détour d'un bosquet apparut une installation rudimentaire, cabanes en bois, tables et chaises. Un camp caché.

Une silhouette se détacha de l'obscurité. Un homme.

Czeslaw crut voir Suzanne l'embrasser.

Sa poitrine se contracta.

Qui était cet homme ?

Était-ce cela, la vérité, un piège dissimulé sous les feuilles ?

L’ombre s’insinua en lui. Une méfiance soudaine, transie.

Au garage, Antoine rangeait quelques affaires prêtes à sortir.

Un calme étrange régnait dehors, comme étouffé. Une odeur du tabac flottait dans l’air humide.

Puis, tout à coup, un crissement.

Des pneus, secs, brutaux. Puis des bottes, des voix aboyées. La porte s’ouvrit à la volée dans un fracas.

— Qu’est-ce que…

Il n’eut pas le temps de sortir la tête pour comprendre ce qu’il se passait qu’un coup de crosse s’abattit sur sa tempe. Antoine s’effondra, le crâne heurtant le sol dans un bruit sourd. Sa clope roula dans la poussière. Un filet de sang dégoulina de sa bouche.

À l’extérieur, une silhouette se détacha.

Monsieur Tessèdre.

Il observait la scène depuis l’allée, bras croisés, le visage fermé.

Au coin de ses lèvres, un rictus naquit. Lent, froid.

Une grimace sans joie.

Chapitre 5

Dans le maquis auvergnat, l’homme semblait taillé dans la pierre, plus âgé qu’il ne l’était sans doute. Ses épaules imposantes formaient un rempart, son regard de silex accrocha celui de Czeslaw, sans cligner, sans faiblir.

— J’vais pas y aller par quat’ chemins. À Marseille, des résistants ont bossé des faux papiers avec un certain Tesla, ancien de l’armée polonaise… tu d’vines la suite.

Czeslaw comprit.

Trop vivement.

La voiture. L'église. Cette balade... Suzanne ne s'était pas intéressée à lui. Jamais. Elle l'avait promené comme un chien en laisse. Juste assez pour l’apprivoiser. Et lui, il avait été aveugle. L'amertume lui remonta dans la poitrine. Son ventre, ses poings, son cœur. Tout en lui grondait, furieux d’avoir été berné.

— Not' réseau s’étend à tous les villages autour.

— Je lui ai montré, confirma Suzanne.

Un coup de lame supplémentaire. Lent. Cruel.

— Nos gars tombent les uns après les autres. C’te fois il ne s’agit plus de biffer le portrait d’Pétain.

Le Résistant s’approcha, le ton grave encore.

— Ils connaissaient nos noms, nos planques. Nous avons b’soin de faux papiers. Maint’nant.

Dans l’esprit de Czeslaw, les pièces manquantes du puzzle se mirent en place. Une voix dans la nuit, près du garage. Des bruits furtifs après le couvre-feu. C'était elle. Suzanne. La rebelle qui bravait les interdits pour disséminer ses messages de résistance. L’insaisissable.

L’image qu’il avait d’elle se fendillait. Elle n’était plus la fille rieuse, instable. Elle devenait flamme. Incontrôlable. Belle. Dangereuse.

Czeslaw haïssait les nazis, rêvait de justice pour la Pologne. Mais s’engager ? Ici ? Avec eux ? Impossible. Le sentiment de s’être fait rouler

par la jeune femme l’en dissuada davantage.

— Il faut le bon papier, fit-il cherchant à se dédouaner.

— Nous l’avons, Tesla, il manque pu’qu’toi.

Leurs regards s'affrontèrent. Un duel silencieux. Sans arme.

Le mutisme du Polonais irritait le Résistant. Le faisait presque douter. Il insista.

— Si on pouvait, on fabriquerait des faux billets, mais on n’a pas l’équipement. Juste les faux papiers suisses pour sauver nos gens. Suzanne fera le lien. Moi, je les distribuerai.

Tout semblait déjà planifié. Le garage des Tessèdre, trop risqué, serait remplacé par une chambre inoccupée, chez un complice.

— T’auras ta part, conclut-il. J’te laisse la nuit pour réfléchir. Allez, partez.

Czeslaw vit le Résistant passer un bras autour de Suzanne, torse gonflé comme s’il brandissait un trophée.

L’écœurement remonta, âcre, jusqu’à sa bouche.

— Tu as de l’or dans les doigts, dit-elle sur le chemin du retour. Un don qui peut sauver des vies.

Il nota le tutoiement, mais se mura dans un silence de plomb. Ses pas heurtaient la terre sèche, comme martelés par un forgeron. Il n’était qu’un rouage, que l’on voulait forcer à tourner.

Le sentier descendait, gorgé d’ombres et de non-dits.

— Nous aussi on compte, continua-t-elle. Ce n’est pas parce qu’on n’a pas le droit de vote qu’on n’a pas d’avis !

Fini la gamine rebelle. Face à lui, une femme. Inflexible. Enflammée.

Il n’avait qu’une hâte, se terrer dans le garage. Seul, loin des hommes. Oublier.

— Si je tenais ce sale collabo, s’emporta soudain Suzanne ! Je le jure, même sans tes papiers. J’prendrai le risque !

Tesla hésita, il avait son idée sur l’identité du traître.

Pouvait-il seulement lui dire ?

Il se contenta d’un hochement de tête, fermé, dissimulant le deuil de ses illusions.

En bas, il sortit un vélo, le tendit. Leurs doigts se frôlèrent. Il retira sa main comme s’il avait été brûlé.

— On repart chacun de son côté, dit-elle. Tu connais le chemin ?

Elle s’éloignait. Avec elle, le rêve d’un possible.

L’abandon, encore.

De retour chez les Tessèdre, un calme suspect pesait sur la maison.

Dans le garage, Antoine n’était pas rentré. Ce ne serait pas la première fois qu'il découchait. Czeslaw ne s’inquiéta pas davantage, ignorant les traces de sang sur le sol.

Il passa la nuit, éveillé, cherchant les mots pour refuser. La surveillance accrue des miliciens de Vichy ferait un bon prétexte.

Il avait rêvé de fuir, d’utiliser leurs faux papiers pour regagner la Pologne. Mais, l’idée de revoir Suzanne lui nouait l’estomac. Qu’elle reste avec son héros de pacotille. La Pologne attendrait.

Au matin, un coup à la porte.

Dans l’encadrement, Suzanne. Le visage fermé, mais magnifique.

— Antoine, fit-elle essoufflée. Ils l’ont pris.

Le monde de Tesla bascula.

La rage qu'il avait entretenue toute la nuit s'effrita. Il la détestait pour l'avoir manipulé. Il voulait l'aider parce qu'elle était... elle. Et Antoine.

Son absence cette nuit. Il baissa les yeux. À ses pieds, il décela des traces brunes. Du sang. Et s’il était … Non ! Il secoua la tête pour enlever cette idée de son esprit.

— On ne va pas le laisser tomber, reprit Suzanne. S’ils l’avaient trouvé avec ses papiers polonais, il serait déjà parti.

Czeslaw pouvait encore fuir. Abandonner Antoine. Échapper à la mine implorante de Suzanne. Se terrer dans ce garage. Survivre. S’effacer.

Mais les idées... elles surgissaient, indomptables, impérieuses. Sauvages, tenaces, elles s’imposaient. Il n’avait pas à les appeler, elles venaient à lui. Toujours. Que le problème soit le sien ou celui des autres, les solutions naissaient dans son esprit, irrépressibles. Comme un don. Ou une malédiction.

— Sa mère travaille en Suisse, lâcha-t-il, presque malgré lui.

Suzanne le regardait, deux yeux immenses, tendus vers lui. Elle comprit l’idée de Czeslaw. Les faux papiers.

— Y’a pas de temps à perdre, Czeslaw. On peut encore le sauver !

Elle lui empoigna le bras, il ne résista pas. Elle le guida à travers le village.

— Nos faux actuels passent une fois sur deux. Quand ça rate… une balle dans la tête.

Puis, elle désigna une bâtisse modeste. Leur complice ouvrit. Un veuf. Son fils unique, mort dans la *Blitzkrieg*. Depuis, une seule obsession : faire payer les envahisseurs. Un par un.

Il conduisit Czeslaw dans la chambre du fils défunt. Tout était prêt. Papier vierge, encres, outils. Une fenêtre sur la rue principale, pour voir venir l'ennemi.

Suzanne s'y posta.

Czeslaw n'avait pas encore pris place que, déjà, un grondement s'éleva au loin. Un bourdonnement rauque, qui enfla, se rapprocha. Moteurs de Traction Avant pétaradants, dignes de tambours de guerre. Les gestapistes étaient revenus, comme une meute de *U-Boot* dans l'Atlantique.

Ils progressaient maison par maison, brisant les portes comme on arrache des côtes.

— Dépêche-toi, Czeslaw !

Il s'installa. Le cœur cognait, plus vite que ses doigts. Chaque lettre, un défi. Le ton de Suzanne se tendit.

— Ils approchent, dit Suzanne à la fenêtre.

Ne pas trembler. Pas maintenant. Chaque trait devait être parfait.

— Ils descendent, faut tout ranger !

Elle paniqua reconnaissant le visage banal aux yeux de la mort. L'assassin de son voisin.

Czeslaw, lui, traçait. Le stylet glissait, précis. Méthodique.

— Ils entrent en face, dépêche-toi !

Plus que les tampons à imiter. Antoine jouait sa vie sur un trait.

— Ils ressortent. Ils regardent par ici !

Dernier geste. Le plus dangereux. La signature. Parfaite, ou fatale.

— Ils arrivent !

Elle se retourna. La chambre semblait n'avoir jamais abrité que le silence. Czeslaw avait caché tout le matériel. Il agitait le document pour sécher l'encre.

— Ouvre, l'odeur est forte.

Dehors, le moteur des voitures se mit à vrombir.

Les yeux de Suzanne croisèrent ceux de l'assassin. Il aurait voulu fouiller cette maison, elle le lisait sur son visage, mais lui et sa bande repartaient.

Une respiration. Un soulagement.

Suzanne et Czeslaw se regardèrent. Un échange complice. Unis

Puis elle attrapa la contrefaçon. Leurs doigts se frôlèrent. Lui, hésita à lâcher ce papier. Si léger. Si lourd.

— Si je n'y vais pas, murmura-t-elle, ils le tueront. C'est notre seule chance.

« *Notre*. » Un mot. Un monde.

Il renonça. Elle s'éloigna.

Monsieur Tessèdre n'était pas à Paris, lâcha-t-il soudain.

Elle s'immobilisa, surprise, son regard s'éteignit.

— Ne sois pas ridicule.

Froide, comme si une distance irréversible venait de naître.

— Il est dur, oui, mais c'est un héros de guerre !

— Comme Pétain ?

La fureur traversa sa figure. Une blessure qu'il rouvrait.

— Tu ne sais rien, Czeslaw.

Elle disparut dans l'escalier. Le document contre elle.

Lui, seul. Avec ses doutes.

Czeslaw se rongeait les sangs dans le garage de monsieur Tessèdre.

Et si le faux était découvert ? S'il avait laissé passer une erreur fatale ? Si Suzanne, vexée qu'on accuse son père, avait retourné sa veste ? Pire encore, si elle l'avait dénoncé ? Devait-il attendre ici, comme un condamné, ou fuir ? Et si elle avait été arrêtée ? Et si elle était morte ?

Soudain, un bruit.

Son cœur s'affola, cognant sa poitrine comme un oiseau prisonnier. Un pas. Puis un autre. Était-ce la Gestapo ? Monsieur Tessèdre ?

La porte grinça.

Un visage tuméfié émergea de l'ombre.

— Antoine !

— Merci, mon Polak. Suzanne m'a tout raconté.

Un sourire tremblant lui échappa. Elle avait réussi.

Elle s'était rendue au QG de la milice vichyste. Par chance, ce n'était pas la Gestapo française qui avait arrêté Antoine. Les miliciens avaient examiné le faux, aussi attentivement que la jeune femme elle-même.

— C'est une terrible méprise, avait-elle plaidé.

Ils avaient présenté la pièce à leur supérieur, un homme aux lèvres pincées, qui l'avait scrutée avec méfiance. Suzanne Tessèdre. Après un mutisme pesant, il hocha la tête et fit ramener Antoine, abîmé, mais vivant.

Dès lors, Czeslaw lui promit de réaliser d'autres contrefaçons. Il lui devait bien ça.

Il transforma la chambre d'enfant en atelier clandestin. Chaque meuble devint une cachette. L'armoire dissimulait la table, la commode ses outils, le matelas ses papiers. Le veuf y voyait un hommage à son fils.

Dans son officine, seul, loin de tout, Czeslaw s'activa dans une forme de sérénité. Par la fenêtre, les oiseaux venaient parfois troubler la quiétude d'un chant bref, fragile. Il s'absorbait dans ses jeux de papier. Après les fausses pièces d'identité vinrent les tickets de rationnement, réalisés avec soin, distribués avec parcimonie pour ne pas éveiller les soupçons. Certains lui permettaient d'améliorer l'ordinaire, un peu de pain, un peu de beurre.

Ses mains, patientes et précises, reproduisaient les sceaux, les signatures, les filigranes. Parfois, il récupérait de vrais documents qu'il fallait altérer, grattant délicatement les mots avec une lame de rasoir ou dissolvant l'encre dans un bain chimique qu'il concoctait lui-même. Il copiait les cachets officiels en sculptant des tampons en caoutchouc ou en bois, obsédé par la perfection.

Seules les visites de Suzanne, avec parfois du pain ou un morceau de fromage, interrompaient son travail. Il avait renoncé à la colère. Incapable de couper les ponts, il s'en tenait à une distance prudente.

Elle venait récupérer les faux qu'Antoine et le chef de la Résistance devaient livrer. Entre deux missions, elle arpentait le village, rendait service, gardait les enfants, bavardait avec tous. Que la fille Tessèdre passe du temps chez le veuf n'étonnait personne. Un brin originale, disaient-ils.

Pour Czeslaw, elle était la Résistance incarnée. Insaisissable, lumineuse.

Suzanne, elle, le considérait comme un instrument indispensable.

Un soir, les yeux rivés sur ses doigts agiles, elle murmura :

— Où as-tu appris tout ça ?

— Des livres sur le papier, sur l'encre.

— Tu veux dire que personne ne t'a montré ?

Elle l'observait avec une curiosité teintée d'admiration.

— Czé, tu es un génie, dit-elle plus enthousiaste qu'à l'habitude.

Un génie.

Le mot le heurta. Il détourna le regard, submergé par le souvenir de sa mère.

— Tesla… pourquoi ce nom ?

Il déglutit un instant, peinant à sortir les sons.

— Après le camp, j’ai rejoint Split, parce que Nikola Tesla y a étudié. J’y ai trouvé un bateau pour Marseille. En un sens… il m’a sauvé.

Suzanne posa doucement la main sur la sienne. Il se raidit, pris d’une gêne qu’elle ne sembla pas percevoir.

Chapitre 6

L’automne céda au froid. L’hiver étouffa l’Auvergne, la recouvrant d’un linceul gris. Il troqua des tickets de rationnement contre des vêtements chauds.

Suzanne l'informa que les Gestapistes multipliaient les descentes. On parlait d’un faussaire caché dans le village. Un étranger.

Czeslaw acquiesça et en profita pour demander des nouvelles du chef de la Résistance.

— Moins t’en sais, mieux c’est.

Puis, feignant l’indifférence, il glissa :

— Heureusement qu’il est là pour toi.

Suzanne éclata, cinglante :

— Tu plaisantes ? Ce type me prend pour une fille facile.

Il le contempla, perplexe, les sourcils légèrement froncés.

— Facile… facile à quoi ?

Elle le regardait, incrédule, avant de détourner les yeux, un demi-sourire au coin des lèvres.

— À rien, Czé. Ce n’est pas important.

Il baissa la tête. « *Facile* » ? Rien ne lui semblait moins vrai. Elle était complexe, farouche, un mystère. Il ne comprenait pas vraiment, mais devina qu’il valait mieux ne pas insister.

Elle lui échappait. Comme toujours.

Malgré l’alerte, il s’absorba dans sa tâche, conscient que chaque faux sauvait une vie. Au-delà de la cause, ce travail, cérébral et manuel, le nourrissait autant que le pain. Il pensa à son père, cet homme qui avait tout sacrifié pour lui. La lettre qu'il lui écrivit ce soir-là parlait d'Antoine, pas de Suzanne. Il y criait sa fierté d‘œuvrer selon ses valeurs et les rêves de sa mère. Il s’engageait à envoyer de l’argent dès que possible. Les mots se noyèrent dans ses larmes. Plus qu’une promesse, une prière silencieuse pour le revoir.

Soudain, il entendit des éclats de voix en provenance de la maison. Czeslaw sortit du garage. Il reconnut monsieur Tessèdre et Suzanne.

— Je t'interdis de fricoter avec les étrangers ! Ce sont eux, derrière cette foutue Résistance !

— Oh papa...

— De toute façon, ils n'en ont plus pour longtemps.

— Tu parles de la Gestapo française, tiqua-t-elle ? Tu me fais honte !

Monsieur Tessèdre fulmina.

— Un autre ton sous mon toit, Suzanne. Tu n'es pas encore majeure !

— Dans quelques mois, je le serai, rétorqua-t-elle le menton levé.

— Et avec quel argent tu vivras ? Tu n'es qu'une femme !

— Bientôt, on aura le droit de travailler, d'avoir un compte…

Un claquement brutal coupa net sa phrase. Une gifle. Puis la torpeur. Czeslaw se figea, les muscles contractés. Tout son corps hurlait d'agir. Il resta là, impuissant.

Le lendemain, dans l'atelier clandestin, elle minimisa l'incident.

— Avant, il n'était pas comme ça, murmura-t-elle. Maintenant, il a peur… de Vichy, des Allemands, de tout.

— Il fait ce que doivent faire les pères, répondit-il, le ton bas.

Suzanne sourit, troublée. Il avait raison.

Elle le contempla sans un mot.

Grâce au travail de Czeslaw, elle servait la Résistance. Grâce à lui, elle ressentait une profonde fierté d'accomplir son devoir. Un vertige étrange où se mêlaient l'angoisse, le génie et la foi en l'humanité.

— Alors c'est vrai, tu inventes des choses ?

— Un obturateur pour l'industrie. Et un siège tournant.

Il pivota devant son établi, ce qui arracha à Suzanne un rire.

Vite parti. Un bruit à l'extérieur.

Un moteur. Une Traction Avant, puis d'autres. Elles s'arrêtèrent sous la fenêtre.

Son estomac se contracta.

Les bottes dans la rue. Un fracas à l'entrée.

Ils étaient là. Cette fois, c'était lui qu'ils venaient chercher.

Deux coups secs ébranlèrent la porte.

— Gestapo française ! Ouvrez !

Czeslaw sursauta. Ses mains moites s’emparèrent du faux document qu’il enfouit sous le matelas. Il cacha l’encrier dans la commode. Ses gestes étaient trop précipités pour être sûrs. Il ne vit pas la goutte noire tomber sur le parquet. Un regard par la fenêtre. Ils étaient là, en bas, l'attendant comme des chasseurs guettent un gibier acculé.

Quand il se retourna, Suzanne avait disparu. Porte fermée.

— Ouvrez, nom de Dieu !

Au rez-de-chaussée, le veuf avait gagné tout le temps qu’il avait pu.

— J’arrive, finit-il par répondre.

La porte gronda. Les bottes martelaient le parquet. L’air se raréfia.

Czeslaw était cerné. Plus d’issue, plus d’espoir.

— Toi la cave. Toi l’étage.

— Vous n’avez pas le droit, vous …

Un coup sourd. Un cri étranglé. Le veuf s’effondra, comme une masse.

— Vos papiers ! Vite !

Une voix jaillit soudain. Suzanne.

— Comment osez-vous salir la mémoire de son fils ? Un héros de…

La gifle claqua, brutale, foudroyante. Czeslaw se figea, les nerfs à vif.

Il avança, mais les pas lourds sur l’escalier le pétrifièrent.

Le gestapiste arriva à l’étage, arme en avant. D’un geste tranchant, il ouvrit chaque porte, comme on éventre une bête. Il traquait l’ombre, fouillait l’air.

Il posa la main sur la poignée de la chambre d’enfant. Dedans Czeslaw tremblait comme une feuille déjà morte.

L'intrus ouvrit.

Lit, armoire, commode.

Personne.

Par la fenêtre, une brise agita les rideaux. Il fronça les sourcils.

Sous le lit, Czeslaw retenait sa respiration, les yeux rivés sur... la goutte d’encre sur le sol. Une erreur minuscule. Et fatale.

Le gestapiste s’immobilisa, observant la rue. Czeslaw se crispa.

Puis la voix de Suzanne, vibrante, fit trembler les murs.

— Sortez d’ici !

Elle l’avait reconnu. Le bourreau. Celui qui avait abattu son voisin sans un mot. L’assassin se retourna. Un visage banal, presque séduisant, s’il n’y

avait à la place des yeux, deux balles de plomb noir. Il les planta dans ceux de Suzanne, rictus aux lèvres.

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien ici, dit-elle le poing fermé, vous profanez ce lieu.

Czeslaw serra les dents. Il hésitait à sortir de sa cachette. À deux ils en viendraient peut-être à bout. Mais les autres, en bas ? Au fond, lui n'avait rien demandé... puis elle l'avait piégé.

Acculée contre la porte, elle tremblait, mais ne céda pas. Elle soutenait le regard de son prédateur.

— La fenêtre, dit-il, roulant les « *r* » ?

Le sous-entendu la frappa. Pourquoi aérer une pièce que plus personne n'occupe ? Czeslaw n'avait pas eu le choix, l'odeur des encres était trop forte.

Elle ne bougea pas, l'effroi dissimulé derrière une posture droite.

— Avez-vous déjà perdu un enfant, finit-elle par lâcher ?

Il ne cilla pas. Ses paupières ne se fermaient jamais, lui conférant un air glacial. Impassible, il semblait sonder son âme.

Le temps s'étira. Les secondes se firent une éternité.

Il inclina la tête, minuscule aveu. La peur engendre parfois la folie, peut-être la peine aussi.

Mais il ne la libéra pas.

Une lueur différente traversa son regard. Il leva la main, lentement.

Suzanne, tétanisée, sentit le bois de la porte dans son dos. Elle ne pouvait reculer davantage.

Il effleura sa joue. Ses doigts dérivèrent jusqu'à sa gorge. Il percevait sa respiration saccadée, sa frayeur.

Sous le lit, Czeslaw se mordit la langue. Elle ne l'aimait pas, mais elle était venue le sauver.

Il devait agir. Il allait sortir, se sacrifier à son tour, mais dehors, des détonations éclatèrent.

— On les a eus. On se casse.

L'ordre claqua comme un fouet.

Il restait là, figé.

Il la fixait avec une intensité effrayante.

— *Dommage*, sembla-t-il penser.

Puis sans un mot, il disparut.

Suzanne s’effondra contre le chambranle, suffoquant. Elle refusait encore de céder aux sanglots.

Czeslaw montra la tête. Elle lui fit signe de ne pas bouger.

À l’extérieur, les portes de véhicules claquèrent, les moteurs vrombirent.

— Collabo !

Suzanne reconnut la voix, le veuf.

Elle bondit à la fenêtre, juste le temps de voir le gestapiste tirer. Froid.

Puis le silence, plus fort que n’importe quelle clameur.

Dans la Traction Avant, l’assassin leva la tête vers Suzanne, épouvantée. Il lui sourit. L’expression du Diable.

Puis la voiture s’éloigna.

Suzanne resta pétrifiée. Elle contemplait la scène, tableau d'horreur. La foule médusée. Le corps de son ami sans vie. Et son père… fuyant.

— Papa… qu’as-tu fait ?

Elle ne put rien pour retenir les larmes.

Czeslaw tremblait encore.

— Tu m’as sauvé, dit-il en désignant la goutte d’encre. Pardonne-moi… j’aurais dû …

Elle lui saisit le bras, un geste instinctif, une preuve qu'il était là, vivant.

— Non, Czé, tu as bien fait. Le réseau peut me remplacer. Pas toi.

Un froid lui passa dans l’âme, gelant jusqu’à ses larmes. Il aurait préféré mourir plutôt qu’entendre ces mots.

Elle le serra contre elle. Il répondit à l’étreinte, malgré lui, leurs corps parfaitement unis.

— Tu es un timbre rare, Czé. Ce n’est pas la perfection qui fait sa valeur, ce sont ses différences qui le rendent unique.

Elle s'éloigna, lui offrant un dernier sourire. D’une douceur insoutenable, cruelle.

Ils apprirent que la milice avait frappé un autre réseau, démasqué par des faux grossiers.

— Tes faux sont parfaits, mon génie. Vichy n’y a vu que du feu.

Quant au nom du délateur, il resta prisonnier de ses lèvres. Un secret trop lourd pour être partagé.

Suzanne avait retrouvé son père meurtri dans le salon.

— Je voulais te protéger.

— Tu as failli me tuer !

— Les gestapistes sont avec les Allemands, moi je travaille avec Vichy.

— Tu collabores papa…

Elle s'interrompit, l'éclair d'un doute.

— Sur ma carte d'identité, c'est ton nom que le chef vichyste a reconnu. J'aurais dû le deviner…

Elle éclata. Rage et soulagement mêlés.

— Tu étais un héros, papa, je voulais juste faire comme toi.

Il baissa les yeux, ravagé par des larmes qui lui brûlaient les joues.

Elle le toisa avec dégoût.

— Regarde ce que tu es devenu.

Elle quitta la maison en claquant la porte.

Les mois passèrent et la neige fondit, délivrant la nature. Suzanne s'était installée chez le veuf, au cas où une nouvelle rafle arriverait. Pour son anniversaire, Czeslaw lui offrit une radio, fenêtre sur Londres. Ravie, elle lui déposa un baiser sur la joue.

Un soir, Antoine déboula au garage.

— Mon Polak, l'hiver russe les a brisés. Les Allemands reculent ! Peut-être notre pays est-il libéré ?

Les semaines suivantes, plus rien.

Puis un jour, Suzanne surgit dans la chambre, haletante.

— Les Américains ! En Normandie. Avec de Gaulle.

Elle riait, dansait, rêvait déjà de Paris.

— Tu réalises ? On sera bientôt libre !

Czeslaw sourit. Tristement. La mélancolie le gagna.

Après la guerre, elle partirait. Lui ne serait plus rien pour elle. Fini le *génie*, la tendresse, les faux admirés.

Suzanne, euphorique, lui saisit les joues et colla ses lèvres sur les siennes. Il pensa d'abord à un geste d'ivresse, mais elle recommença, plus ardente.

Elle le poussa.

Il chuta sur le matelas à même le sol.

— Si quelqu'un entrait...

Elle le renversa, avide, guidée par une passion trop longtemps contenue.

— Ton père…

Elle le bâillonna de ses lèvres.

L’excitation monta quand elle sentit son désir répondre au sien, à travers les tissus qui les séparaient encore. Elle ouvrit son chemisier. Son corps apparut baigné d’une lumière irréelle, pleine de vie. D’un mouvement lent d’une grâce infinie, elle fit tomber son haut.

Czeslaw l’observa se mettre à nu. Il était saisi par les proportions harmonieuses de ce corps qu’il découvrait. Muet, il n’avait plus peur. Suzanne libéra sa crinière, encore plus belle. Elle se glissa sur lui et prit les rênes.

Une danse suspendue hors du temps. Plus rien n’existait qu’eux.

Après l’amour, elle se blottit contre lui.

Son corps frissonnait malgré la chaleur.

— Czé, tu veux toujours retourner en Pologne ?

Il était surpris de la question. À la vérité, il irait n’importe où tant qu’il restait avec elle.

— Et toi ?

— Je rentre à Paris. Avec ou sans mon père. Tu viens avec moi ?

Avait-il bien compris ?

Il revit la colline, l’horizon, Paris.

Il pensa à son propre paternel, en Pologne.

Et celui de Suzanne ? Puis comment ferait-il pour l’argent ?

Mille questions l’assaillaient.

Une seule réponse.

— Oui.

Chapitre 7

17 janvier 1964, Montgeron

Au-dessus de Montgeron, le ciel, déjà, s’assombrissait.

Les oiseaux rasaient les toits, silhouettes furtives sans un cri. L’aboiement des chiens se muait en plainte. Les chats regagnaient leurs abris.

Seul devant la maison, Émile Benhamou tendait sa carte. Ses yeux, eux, ne lâchaient pas le sac vert sombre que Czeslaw Bojarski serrait contre lui.

— Cette carte est fausse. Vous n’êtes pas de la Police.

Le commissaire haussa un sourcil, sans un mot. Les deux adversaires restaient immobiles, chacun attendant l'erreur de l'autre. Une partie d'échecs où chaque respiration comptait.

Dans la rue, des bruits de bottes. Le bras droit surgit, essoufflé par son embonpoint. Avec lui des uniformes armés. Tous bloqués derrière le portail.

— Ouvrez, ordonna Benhamou.

— Que voulez-vous ?

— Ne jouez pas au plus malin, ouvrez cette foutue grille !

Czeslaw recula et s’enfonça dans sa voiture, trop rapidement.

— Bojarski arrête-toi, s’écria Benhamou son arme déjà levée.

Trop tard. Czeslaw tenait un objet. Un petit boîtier noir, lisse, surmonté d’un bouton rouge.

Benhamou tressaillit, il pointa son revolver sur sa tempe, index tendu, bras ferme.

— Pose ça. Doucement !

Une seconde s’étira. Suspendue. Czeslaw leva la main, tranquille, presque détaché, exposant l'objet.

— C’est une commande à distance, expliqua-t-il, pour la grille.

Benhamou étudiait Czeslaw, cherchant à lire en lui. En vain.

La sueur perla sur sa nuque. Il s’empara du boîtier, lentement, ses doigts frôlant la main de l’autre. Froid contre chaud. Il recula, le remit au démineur.

— C’est une commande à distance, confirma ce dernier.

— Ça je le sais déjà, grogna Benhamou, mais ça commande quoi ?

— C’est le problème. C’est clairement artisanal. Ça peut être pour la grille… ou un explosif.

Un rictus rageur se dessina sur les lèvres du commissaire.

— Défoncez-moi ce portail. Et personne ne touche à ce bouton.

Czeslaw s’indigna, se demandant s’il s’agissait là de méthode de collabos ou de résistants.

— Attendez, protesta-t-il. Je peux l’ouvrir à la main.

Benhamou ne broncha pas. Il observait, analysait chaque détail. Un battement de cœur trop long. Une paupière qui ne tressaille pas. Il détestait ce genre de calme chez son adversaire.

Il désigna son arme à feu.

— Un seul mouvement ambigu, Bojarski, et...

D’un pas lent, cérémonieux, Czeslaw s’approcha de la grille. Il souleva un capot en plastique laissant apparaître une espèce de moteur. Puis, délicatement, d’un geste naturel, il actionna la clenche. Le portail s’ouvrit.

Les uniformes s’engouffrèrent dans la propriété.

Czeslaw les regardait faire, le ventre noué, un frisson dans le dos.

— Le sac, demanda Benhamou un coup d’œil sur le bagage vert sombre ?

— Il est vide.

Un rictus provocateur naquit sur les lèvres de Benhamou.

— Vous me prenez pour un imbécile ?

Pas de réponse.

Au pire, son ennemi cachait une bombe. Au mieux, une preuve.

Ce Polonais, il l’avait imaginé différent. Plus charismatique, moins fuyant. Devant lui, un homme figé, détaché, au sourire forcé, presque narquois. Une conviction lui monta aux tripes. Il ne fallait pas lui laisser la moindre issue.

— Nous allons perquisitionner. J’ai une commission rogatoire.

— Montrez-la-moi, exigea Czeslaw.

Un éclair de contrariété traversa le regard de Benhamou. Il tendit le papier, à contrecœur.

Il jeta un œil à sa montre, un pincement dans la poitrine. Il lança la perquisition la plus importante de sa vie. Ne prendre aucun risque.

— Il est midi et demi. Mes hommes et moi disposons de quatre heures légales pour fouiller chaque centimètre de cette maison et de vos effets personnels.

Il fit signe à son adjoint d'investir les lieux et au démineur de s'occuper du sac.

— Attendez, intervint Czeslaw la voix plus ferme. Je dois vérifier l'authenticité du document.

Benhamou le jaugea, exaspéré.

— Ne jouez pas au plus malin, nous savons déjà tout sur vous. Nous avons nos sources.

Un silence de plomb s'abattit entre eux.

Les regards s'affrontèrent, s'accrochèrent, traquant la moindre faille.

Czeslaw chercha à déceler le bluff du policier. En vain.

Benhamou, lui, serrait les dents. Son adversaire restait impassible comme si la peur n'existait pas. Ou plutôt comme s'il savait ce qu'il allait se passer. Comme s'il savait déjà qu'il allait s'en tirer.

Insupportable.

Il raffermit sa poigne sur son arme. Si Bojarski jouait double, il était prêt à franchir la ligne rouge. Sans hésiter un instant. Il avait trop perdu de temps, trop d'années de sa vie.

— C'est bon maintenant, on peut y aller ?

— La porte est verrouillée, dit Czeslaw.

— Nous avons vu vos gosses entrer.

— Réflexe de guerre. On ferme toujours. Pour nos enfants, pas vous ?

Le commissaire ne répondit pas. Un frisson de rage passa fugacement dans ses yeux. Lui n'avait plus rien à protéger. Il eut une brève envie de cogner ce Polonais qui jouait avec ses nerfs.

— Je vais vous ouvrir, déclara Czeslaw d'une voix forte, trop forte. Comme s'il voulait se convaincre lui-même.

Il fit un pas vers la porte.

Chaque mouvement semblait millimétré, mesuré à l'extrême, il théâtralisait le moindre geste. Ses doigts effleurèrent les clés avant de les attraper avec une lenteur étudiée.

Il inséra une clé, la tourna.

La serrure grinça.

— C'est ouvert, lança-t-il, si fort que tout le quartier l'entendit.

D’un geste de la tête, Benhamou envoya son adjoint à l’intérieur.

La situation se figea.

Au loin, un groupe de voisines épiait.

— Je vous dis qu’il est communiste, chuchota l’une.

— Monsieur Bojarski ? Un rouge ? Il est inventeur !

— Justement. Qui invente quoi de nos jours ? Espion, moi je dis.

— Je me méfie des flics. Depuis la guerre.

— C’est pas celui qu’on voit à la télé ?

— Vous confondez avec Jean Gabin, ma chère, nous ne sommes pas au cinéma.

Devant la villa, la torpeur pesait, poisseuse.

Il jeta un regard à sa montre jurant que, cette fois, il remporterait la bataille. Bientôt treize heures.

Déjà.

Un frisson, soudain. Son adjoint, seul dans la maison. Et si… il y avait un piège ? Le cœur de Benhamou bondit.

Il ouvrit la bouche pour crier…

— Aucun danger, fit son bras droit en ressortant.

Il s’approcha de son supérieur, baissant la voix jusqu'au murmure complice.

— Commizaire, zézaya-t-il, le coffre-fort dans la cuisine… Il est monumental.

— Je ne fais pas confiance aux banques ni à aucune autre institution, se justifia Czeslaw.

Il vit les deux policiers pivoter vers lui.

— Vous perdez votre temps ici, commissaire Benhamou.

Émile Benhamou esquissa un sourire. Premier sourire.

— Ma carte était fausse, mais vous avez retenu mon nom…

Ses lèvres dessinaient une estafilade sur sa figure, comme une première victoire.

Il dévisagea son rival, guettant un tressaillement, un clignement de paupières. Mais rien. Une énigme sculptée dans la pierre.

Le démineur revint.

— RAS commissaire, le sac est vide.

— Double fond ?

— Négatif.

Si Benhamou était déçu, il n’en laissa rien paraître.

— Quant au boîtier, reprit l’artificier, il ne commande qu’un moteur électrique pour le portail. Il n’y a aucun explosif.

Ainsi, le gangster n'avait pas menti.

Benhamou scruta Bojarski.

Ce calme n’était pas normal. Presque serein. Il aurait eu le temps de fuir seul ou avec sa famille. Il possédait l’argent, les voitures. Pourquoi était-il encore là ? Comme si… comme s’il l’attendait, lui, Émile Benhamou.

Le commissaire en avait croisé, des criminels. Chefs de gang, petits escrocs. Bavards, mutiques. Fanfarons, lâches. Mais lui ? Pas une once d’inquiétude.

Il aurait presque pu croire qu’il n’avait rien à se reprocher.

Presque.

La mâchoire de Benhamou se crispa.

Quelque chose lui échappait, encore. Il détestait cela.

Pourtant, il refusait de perdre la main.

D’un mouvement lent, il avança jusqu’à envahir l’espace de Czeslaw.

La tension s’intensifia.

Qui flancherait ?

— J'imagine qu'il n'y a rien non plus dans le coffre, hasarda le commissaire.

— Mes brevets. Mes économies.

Il ricana, réprimant son impatience. Un rire bref, sans joie.

Ce coffre… Il l’ouvrirait. Tôt ou tard. Il savait déjà ce qu’il y trouverait.

— Nous savons tout. Votre ami a été bavard. Comment s’appelle-t-il déjà ? Ah oui…

Il laissa tomber les derniers mots avec lenteur.

Une lame s’enfonçant dans la chair.

— … Antoine Dowgierd.

Le monde de Czeslaw bascula.

Sans le moindre tremblement.

Chapitre 8

Août 1946, Paris

Le vent fouettait sa nuque. Une voix jaillit, brisant le tumulte métallique de la gare du Nord.

— Mon Polak, mon frère !

Czeslaw se retourna. Il le reconnut aussitôt.

Antoine. Enfin. Libérés du marasme de Vichy, les deux amis s'étreignirent comme des naufragés.

— Paris, murmura d'abord Antoine avant d'exploser. Paris ! Me revoilà !

L'Auvergne n'était plus qu'un souvenir engourdi. Ici, les moteurs rugissaient, les klaxons fusaient. Des Renault Celtaquatre et Citroën Rosalie se faufilaient entre les silhouettes de femmes en tailleurs ternes, et les couvre-chefs sombres des hommes. Les murs portaient encore les affiches déchirées de la milice, désormais doublées de placards pour procès et purges. Des airs fuyants. Des chuchotements. Chacun s'était habitué à la violence. Les forces de l'ordre reconstituées sur des ruines morales étaient largement débordées. Paris respirait à nouveau, mais chaque souffle révélait une fracture.

Impatient de goûter aux plaisirs de la capitale, Antoine voulut s'arrêter dans la première brasserie, rue de Maubeuge. À l'intérieur, le brouhaha couvrait les bruits de la ville. Odeur de café noir, dense, un soupçon de tabac froid. Des bérets remplaçaient les chapeaux, des visages cernés collaient au comptoir. Certains dissimulaient des médailles de résistants, d'autres des tatouages de camps. Personne ne posait de questions. La Libération avait ramené les plaisirs d'antan et apporté son lot de nouveautés américaines, chewing-gum, soda et chocolat fade.

Les regards des passants, eux, restaient ceux de la guerre. Au fond d'eux, une ombre qu'aucun armistice ne pouvait effacer.

— Alors, raconte-moi tout, fit Antoine impatient.

Czeslaw relata son arrivée dès la fin de l’année 1944. Mieux que des vrais, les faux papiers suisses leur avaient permis de circuler plus facilement entre les résistants, les collabos et les soldats. Puis, le père de Suzanne avait trouvé un appartement à sa fille. Les yeux d’Antoine pétillaient.

— Et tes bricolages, mon Polak, quoi de neuf ?

— J’ai créé un rasoir électrique, fit Czeslaw un éclat de fierté mêlé de doute.

— Tu es rasé ! Pourtant, nous ne sommes pas dimanche.

Les deux amis rirent de bon cœur. Un peu trop fort

— Alors tu es riche, plaisanta Antoine ?

Czeslaw se renfrogna.

Ses brevets n'avaient rien donné. L'ingénieur polonais, jadis fier de ses diplômes, clouait désormais des semelles dans l'arrière-boutique poussiéreuse d’un cordonnier. Même cette besogne dérisoire lui avait échappé. Trop d'initiatives, avait grommelé le cordonnier en le congédiant.

Les portes claquaient les unes après les autres. À chaque refus, la même litanie bureaucratique. « *La reconstruction exige qu'on privilégie les intérêts nationaux.* » Dès lors, il dessinait des plans, rêvant de l’étincelle. Chaque courbe tracée portait en elle l'illusion d'un avenir. Chaque équation griffonnée murmurait des promesses que demain démentait.

— Ici mes études ne valent rien.

— Il n’y a pas besoin de diplômes pour voir ce dont tu es capable.

La voix d’Antoine claqua, couvrant un instant le tintement des verres.

— Nos soldats sont morts pour la France, et nous restons des parias.

Czeslaw lui serra le bras.

— Parle moins fort.

— Allons ! On était résistants !

— Il n’y a plus de résistants ni de collabos. Tous se retrouvent du côté de la pègre.

Il vit Antoine hocher la tête sans y croire.

— Il me reste Suzanne, dit-il, presque pour se convaincre. Sans elle, je coulerais.

— Veinard que tu es ! En plus tu es logé.

— Logé ? Plutôt assigné à résidence ! Même mes chaussons, c’est lui qui les choisit. Pour ne pas abîmer son parquet.

— Et ton père ?

— Je lui ai parlé de Suzanne. Il a compris. Un jour, il viendra.

À son tour, Antoine donna des nouvelles rassurantes de sa mère. Sa femme, leur enfant, encore à l'est. Il se leva pour payer, lançant un clin d'œil à deux jeunes filles. Czeslaw le rattrapa.

— Profil bas, Antoine. Le Paris d'après-guerre est plus dangereux que l'Auvergne.

— Tu dramatises, mon Polak !

Dehors, le ciel s'était assombri. Le vent cinglait la rue de Maubeuge. Une tension flottait, presque palpable. La foule accélérait le pas. Des silhouettes en uniforme contrôlaient des papiers au carrefour. Un vendeur de journaux criait les gros titres.

— *Un nouveau réseau de faux-monnayeurs derrière les barreaux !*

La guerre était finie, pas ses méthodes. Anticipant l'orage, ils se dirigèrent vers le métro.

Un moteur rugit. Un crissement de pneus.

Une Traction Avant noire surgit des ombres et barra la route d'un fourgon de la Banque de France.

Des hommes jaillirent. Mitraillettes levées. Ordres brefs.

Les tirs éclatèrent. Le tonnerre.

Antoine chercha à fuir, hésita. Il se jeta derrière une voiture.

— Czeslaw !

Czeslaw restait debout. Paralysé.

Des cris déchiraient l'air. La foudre. Des balles ricochèrent. Une odeur de poudre. Étourdissant. Le monde vacillait.

— Baisse-toi, hurla Antoine en le tirant par la manche !

Une deuxième Citroën jaillit. Quatre hommes bondirent. Deux neutralisèrent les agents. Deux arrachèrent les sacs.

En un éclair, tout fut terminé.

Les Traction Avant s'éloignèrent, frôlant les deux Polonais. Les images se figèrent. Les armes, les visages, un regard familier. Une impression de déjà-vu.

La pluie s'abattit sur Paris, lavant la scène de crime, pas la peur. Ils longèrent le boulevard Haussmann jusqu'à la rue Paul Cézanne. Un immeuble classique, façade de pierre claire, balcons ourlés de fer forgé.

L’appartement baignait dans une lumière douce, tiède, chargée d’une odeur de savon noir.

— Toujours aussi belle ma bourgeoise préférée, clama Antoine !

Elle haussa un sourcil, amusée. Il scruta le salon, partout, des photos de la famille Tessèdre, mais aucune trace de Czeslaw, pas même un portrait.

Au dîner, Antoine rejoua l'attaque, s'attribuant un rôle héroïque.

— Heureusement que j’étais là.

— On n’en menait pas large, rectifia Czeslaw.

— Moi, je crois Czé, trancha Suzanne. Lui, il ne sait pas mentir.

— Tu n’as pas encore appris, s’étonna Antoine ? Je comprends pourquoi tu ne vends rien.

Au silence qui suivit, il saisit qu’il avait manqué de tact.

Aussi changea-t-il de sujet.

— Tu dors mieux ici qu’en Auvergne ?

Czeslaw se contenta de sourire, coupable devant Suzanne.

Les premières nuits, il l’avait simplement regardée, incapable de fermer l’œil. Puis il s’était remis à travailler tard, la laissant se coucher seule. Désormais, ils allaient ensemble au lit, et il se relevait une fois qu’elle dormait. Un accord silencieux.

— Au moins il me prépare le café, éluda Suzanne. Et maintenant, il est buvable.

Les trois amis éclatèrent de rire.

— Tu disais vrai mon Polak, reprit Antoine, Paris n’est plus la ville que j’ai connue.

— Violence, corruption, pesta Suzanne ! Des résistants sont devenus des vauriens. Et tous ces faux billets …

— Et monsieur Tessèdre, il t’a laissé partir avec ce Polak ?

— Il n’a pas eu le choix !

Elle ne dit rien du visage défait de son père, cette nuit-là. De ses yeux noyés, des mots étranglés dans le noir. La libération, l’armistice, la réconciliation, tout cela n’effaçait rien. « *C’était pour te protéger. Ce Don Juan de Dowgierd attirait l’attention sur toi… et sur ton réseau.* ». Elle avait vu la fierté derrière l’inquiétude. Du respect pour ce courage qu’il n’avait pas eu. « *J’ai cru bien faire.*» Il lui avait offert son indépendance comme on paie une dette.

— Il n’attend qu’une chose, intervint Czeslaw, que tu me quittes. Il ne me serre toujours pas la main.

— Alors, trouve un travail et marions-nous ! J’ai 23 ans !

Czeslaw échangea un regard avec Antoine.

Il ne pouvait plus échouer. Cette fois, c’était elle qu’il risquait de perdre.

— Les femmes du comité sont toutes mères. Sauf moi.

Elle expliqua son engagement dans un comité pour les droits des femmes. Le droit de vote obtenu en 1944, mais pas celui d’ouvrir un compte en banque sans un père, sans un mari. Elle lutte encore, sur d’autres terrains.

À l'aube, Czeslaw déplia le journal. Les lunettes glissées sur le nez, achetées avec l’argent de Tessèdre. Il les portait uniquement à la maison pour lire ou bricoler. Dehors, il préférait voir flou.

Un coup d’œil aux cours de l’or. Puis, un titre l’arrêta net.

Le gang des Traction Avant. La rue Maubeuge, c’était eux.

Violents, meurtriers, sans une once d’humanité.

Un glaçon coula le long de son dos. Il ne bougea plus, captif de sa lecture. Il n’entendit pas la porte de la cuisine s’ouvrir.

Leur chef, Pierrot le Fou. Pas un surnom de journaliste, ses complices eux-mêmes le murmuraient, la peur au ventre.

— Tout va bien, chéri ?

Il sursauta, rejeta le quotidien sans prêter attention à la photo.

— Tu es tout pâle, insista Suzanne. Tu as dormi tout de même cette nuit ?

Il évita son regard, se réfugia derrière la cafetière.

Elle s’arrêta, posa les yeux sur le journal abandonné.

Sa main trembla.

Et elle cria.

Chapitre 9

Dans la cuisine, Suzanne ne bougeait plus.

Raide, elle restait figée sur la photo du journal. Deux ombres noires pour des yeux. Pierrot le Fou. C'était lui.

— L'assassin… Il est ici, à Paris !

Czeslaw comprit cette sensation de déjà-vu éprouvée la veille, rue Maubeuge.

L'homme qu'il avait entraperçu au bout de l'allée des Tessèdre. L'exécuteur d'Auvergne.

Pierrot le Fou, chef du gang des Traction Avant.

Il entoura Suzanne de ses bras, tentant de contenir ses tremblements.

— Il cherche de l'argent, nuança-t-il. Il se fiche des faux papiers. C'est fini.

Toute la matinée flotta dans une tension sourde. Un poids invisible.

À la fin du déjeuner, Suzanne s'activait près de l'évier, le tintement de la porcelaine masquant les battements lourds du cœur de Czeslaw. Ses doigts cherchèrent le journal froissé dans sa poche. Le papier crissa entre ses paumes moites.

Les caractères d'imprimerie se brouillèrent, puis se reconstituèrent en phrases assassines. Le commissaire Émile Benhamou égrenait les crimes. Braquages, meurtres, extorsions, de la capitale jusqu'à la Côte d'Azur.

Pierrot le Fou. Un nom qui claquait comme un coup de feu dans la presse parisienne. Une bête fauve échappée des geôles militaires, forgée dans l'enfer des Bataillons d'Afrique où la chair se marquait d'encre et de symboles funèbres. Avec Jo Attia, son ombre fidèle, il avait appris que la mort n'était qu'un métier comme un autre.

Quand la guerre avait éclaté, leurs chemins s'étaient séparés : Attia vers les maquis héroïques, le Fou vers les caves de la Gestapo française. Le Paris libéré les avait réunis dans une même soif de chaos, le crime comme philosophie de vie.

Un claquement net de talons sur le parquet. Le sang de Czeslaw se figea.

Suzanne se dressait dans l'embrasure, statue de marbre aux yeux de braise. Ses lèvres n'étaient plus qu'un trait livide.

— Je sers à quoi moi Czeslaw. Ni enfant, ni argent, ni travail, ni mari !

Quand elle l’appelait par son prénom, ce n’était jamais bon. Il tenta de répondre, de l’apaiser, mais n’en sortit qu’une formule convenue.

— Derrière chaque grand homme se cache une femme...

— Un grand homme qui ne travaille pas ?

— Je travaille. Sans relâche.

— Un vrai emploi, Czeslaw ! Pas... pas ces rêveries... La petite nouvelle du comité est enceinte, trois ans de moins que moi. Et moi ? Rien. Rien ! Je suis la seule, Czeslaw, la seule sans enfant.

— Ce n’est pas ma faute si...

— Ce n’est jamais de ta faute. Jamais. Est-ce que tu sais ce que ça fait, cette pitié dans leur regard ? Ce vide ?

Ses yeux brillaient, non plus de rage, mais de lassitude. Cette résignation qui effraya Czeslaw bien plus.

— Mon père m’a proposé un poste. Dans l’entreprise.

— Non, rugit-il en se levant, l’index accusateur tendu sur la table. Jamais !

— Tant que nous ne sommes pas mariés, c’est lui qui décide.

Une torpeur tomba, dense, opaque. Suzanne détourna le regard. Une larme solitaire coula, vite essuyée du revers de la main.

Sans un mot, Czeslaw s’éloigna.

— Je serai un grand homme, marmonna-t-il.

Derrière lui, le froissement du journal que Suzanne ramassait résonna comme une condamnation.

L’après-midi, Antoine arriva.

Autour d’eux, la table du salon croulait sous les croquis. Czeslaw portait ses lunettes d’inventeur, l’air d’un professeur de fortune.

— Tu le sais, Antoine, j’ai déposé plusieurs brevets à Marseille, notamment un obturateur sphérique.

— Un bouchon, se rappela Antoine.

— J’ai eu d’autres idées et j’ai fondé la société Obtura. Mais si personne n’achète mes concepts, tout ça... ne sert à rien.

Il soupira, dos voûté.

— Je ne sais pas bien présenter les choses. Je n'arrive même pas à nouer ma cravate.

Puis il redressa soudain les épaules.

— J'aimerais que tu travailles avec moi. J’invente, je crée un prototype et, toi, tu le vends.

Sans attendre, il déploya les brevets. Siège tournant, rasoir électrique, chaussures... et une nouvelle version de l’obturateur sphérique.

— J’ai pensé aux parfumeurs. Le bouchon adapté au flacon. C’est le marché le plus prometteur.

Antoine, fasciné, voyait dans ces croquis la même minutie que dans les faux papiers d’Auvergne. Rien n’était laissé au hasard. Et pourtant, tout stagnait.

— Mais où est-ce que tu travailles ?

Czeslaw montra une porte, puis un placard exigu. Son atelier. Une planche en guise d’établi, quelques cartons, des outils suspendus à des clous.

— C’est mon royaume, s’enorgueillit Czeslaw. Suzanne n’y vient pas.

— Je comprends pourquoi !

Dans un coin, Antoine reconnut la photo abîmée des parents de Czeslaw. Celle qu’il triturait jadis, comme une ancre.

— Je n’ai plus les moyens de déposer d’autres brevets.

De retour au salon, Czeslaw le laissa examiner les schémas.

— Tu peux vendre ça ? J’ai les coordonnées d’un parfumeur industriel qui pourrait être intéressé.

— Qu’est-ce qu’il en pense ?

Il baissa la tête.

— Je n’ai plus le droit à l’erreur. Je ne l’ai pas contacté.

— Ne t’en fais pas, Suzanne va…

— La banque, coupa Czeslaw. Si je perds la société, Suzanne devra accepter l’emploi de son père. Elle partira.

Sa voix se brisa.

— On va y arriver, dit Antoine. Ensemble. Comme en Auvergne.

— Comme en Auvergne, répéta Czeslaw. Merci, mon frère.

Antoine posa une main sur son épaule.

— En attendant, je vais chercher un logement. Je refuse d’être un poids.

— Tu ne déranges pas.

— Tu es trop gentil, mon Polak. Un jour, ça te coûtera cher.

Il sortit.

À peine Antoine parti, trois coups résonnèrent à la porte.

Czeslaw ouvrit.

Et le temps se figea.

Sur le palier, Pierrot le Fou.

Une statue de marbre. Un cigare fumant sous son chapeau, un rictus carnassier. Ses yeux noirs, luisants, examinaient la pièce au-dessus de l'épaule de Czeslaw.

À ses côtés, un colosse, visage couturé de cicatrices, la crosse d'une arme à la ceinture. Il mâchait du chewing-gum, l'odeur de menthe se mêlant à la fumée, nauséabonde.

Pierrot savourait la torpeur. Le poids de sa présence. La peur dans les os de son hôte.

— Bonjour, cher monsieur, fit-il avec une courtoisie exagérée. J'espère que nous ne dérangeons pas votre... solitude.

Czeslaw reconnut cet accent qui roulait les « *r* ». Il pria pour que Suzanne ne rentre pas.

Ses jambes tremblaient. Il s'adossa au mur. Un bourdonnement le submergea, son cœur cognant contre ses côtes. L'odeur, la fumée, la menthe... tout lui retournait l'estomac.

— Je... j'allais juste... il faut que je... J'allais sortir.

Pierrot leva un doigt.

— En chaussons ?

Il cracha le nuage de son cigare à la figure du Polonais, défait. Comme si sa vie ne pesait pas plus lourd qu'un mégot. Il suffoquait.

Le Fou, lui, souriait. Un rictus grotesque de chaleur feinte. Puis il posa une main sur son épaule. Douce. Mortelle.

— Avec mon ami, nous avons un service à vous demander. Un tout petit pour un homme de votre... talent. Auriez-vous l'exquise amabilité de nous suivre ?

Glacé de peur, Czeslaw suait à torrents. Il voulait fuir. Partir. Disparaître.

— À moins que vous ne préfériez qu'on attende cette charmante Suzanne ?

Czeslaw blêmit. Chaque fibre de son être lui ordonnait de courir, de se battre, mais le nom de Suzanne résonnait dans son esprit comme un glas. Il ne pouvait pas se cacher, pas cette fois.

— D'accord on y va, articula-t-il d'une façon qu'il ne reconnut pas.

Le sourire de Pierrot le Fou s’élargit. Froid. Parfait.

Déjà, la porte se refermait sur l’ombre.

Chapitre 10

Le canon d'un revolver pressé contre ses côtes, Czeslaw suivit les gangsters jusqu'à une Traction Avant, garée au coin de la rue Paul Cézanne.

Un instant, il pensa fuir, mais ils le retrouveraient. Lui, ou pire, Suzanne.

— Un ami marseillais m'a parlé de ton talent... exceptionnel pour les faux, fit le Fou en scrutant Czeslaw entre admiration et menace. Tu sais, j'apprécie les artistes comme toi.

Dans le coffre, Pierrot le Fou ouvrit délicatement un grand bagage en tissu fin vert sombre. Ses doigts caressaient le contenu avec une tendresse inquiétante. Son acolyte, lui, gardait son arme bien en vue.

— Le papier de la banque de France, fit fièrement le gangster. Comme il est beau...

Czeslaw écarquilla les yeux, stupéfait.

— Mais... mais je n'ai jamais fait ça, bredouilla-t-il.

— Vu la quantité de faux en circulation, plus personne ne sait à quoi ressemble un vrai billet. Tu t'en sortiras très bien.

Sous le tissu, deux plaques de métal luisirent. Pierrot les dévoila d'un geste lent.

— Notre ancien collègue a eu… disons… des ennuis. Il nous a laissé ce qu'il faut. Tu n'as plus qu'à t'en servir.

— Je ne suis pas imprimeur, je ne sais pas faire ça.

Le Fou s'approcha davantage, l'ombre d'un sourire accroché aux lèvres.

— Deux mois. Tu réussis ces billets de 1000 francs… ou tu disparais. L'art ou la mort. Tu choisis.

Les mots ricochèrent dans le crâne de Czeslaw. Il étouffait, étourdi par les risques, hanté par les balles tirées sans sommation. Celles des gangsters, ou celles de la Police qui mettait les bouchées doubles sur les faux-monnayeurs.

— C'est impossible, argumenta-t-il. Vous n'imaginez pas la complexité des billets de banque ! Les encres spéciales ...

Le Fou coupa sa protestation d'un geste agacé, vidé de toute courtoisie.

— C'est précisément pourquoi j'ai besoin d'un artiste de ton calibre, fit-il le ton plus sec.

Il tenta de reprendre le contrôle sur son irritation.

— Je serais... terriblement déçu que tu refuses.

Il appuya ses mots par une petite tape paternaliste sur la joue.

— Deux mois, fit-il en montant dans sa voiture. Pas une heure de plus.

Alors que la Traction Avant démarrait, Pierrot le Fou baissa sa vitre.

— Tu sais ce qu'on fait aux inventeurs ratés, Tesla ? On les raye de l'histoire.

Les pneus s’évanouirent dans la nuit.

Czeslaw se pencha, l’estomac noué, et vomit dans le caniveau.

Il cacha le bagage vert sombre dans son atelier.

Ce soir-là, Suzanne le dévisagea, inquiète.

— Tu es livide. Tu n'as pas touché à ton assiette.

— J'ai une invention qui me travaille, se justifia-t-il les poings crispés sous la table pour contenir ses tremblements.

— Le projet pour le parfumeur ?

Il accrocha son regard. Il aurait préféré lui dire la vérité, l’emporter loin d’ici. « *Fuyons. Maintenant*. » Mais il vit déjà la peur en elle, ou pire, cette expression de dégoût que lui inspire un criminel.

Il la fixa droit dans les yeux et lui répondit sans frémir.

— Je ne veux pas le décevoir.

Le mensonge lui brûla la langue, mais la protégeait mieux que la réalité.

Suzanne acquiesça et posa une main tendre sur sa joue, soulagée.

Jamais une caresse ne l’avait écœuré. Même le geste méprisant de Pierrot le Fou lui avait paru moins infamant. Honteux, il se leva, prétextant une poussée de créativité.

Suzanne le laissa s’éclipser dans son capharnaüm sacré.

— L’inspiration, disait-il, peut s’envoler.

Jamais elle n’avait osé y faire le ménage, pas même en sa présence. Chaque chose avait sa place dans ce chaos. Si un élément bougeait, Czeslaw devenait fou.

Sous la lumière fébrile, il examina un billet de 1000 francs. Ses détails lui semblaient impossibles à reproduire.

Deux déesses de papier contemplaient un éden turquoise. Profils antiques couronnés de fleurs, perdus dans un jardin d'abondance. Au-dessus, le nombre 1000, froid comme un verdict. En dessous, arabesques de signatures dansant tel un paraphe d'artiste.

Czeslaw se prit la tête entre les mains. Ce n’était pas un billet de banque, c’était un tableau.

Les jours suivants, il se documenta, observa, expérimenta. Il acquit une petite presse d’occasion qu’il modifia. Il étudia les encres, et ce bleu vert singulier. Puis la typographie particulière. Peu à peu il avança sur des brouillons.

Un soir, dégoûté de cette activité malhonnête, il jeta tous ses spécimens dans un sac. Quand il voulut s’en débarrasser dans la poubelle de la rue, il remarqua le reflet métallique d’une Traction Avant noire. Son cœur s'arrêta net. Il se plaqua contre le mur, n'osant plus respirer. Pas besoin de menace ni d’arme.

Il se remit au travail, le mensonge l’enfonçant dans la solitude, mais quelques jours plus tard, il brûla tous ses modèles, fou de honte. L’heure suivante, il fouillait les cendres, désespéré. La semaine d'après, il jeta les encres par la fenêtre. Puis les racheta à prix d'or le jour même, inventant des excuses auprès du fournisseur.

Chaque sursaut de révolte se soldait par une capitulation plus amère encore.

Épuisé, il imagina un moment tout avouer. Émile Benhamou, le commissariat, la confession, la protection policière. Mais le rire de Pierrot le Fou résonna dans son esprit.

— J'ai des amis partout, Tesla. Partout...

Combien d’heures avant que Suzanne ne soit retrouvée dans une ruelle ?

Résigné, il reprit ses outils, plus vite, plus dur, cachant les faux dans le bagage de Pierrot le Fou.

Il se terra dans son cagibi, préférant le silence au mensonge. Le jour, il travaillait pour le prototype du parfumeur industriel pour Antoine. La nuit, pour les faux billets de Pierrot le Fou.

Peu à peu, le crime prit toute la place. Il se plongea dans les moindres détails des billets, réinventant les encres spéciales, les reliefs infimes qui rendaient chaque faux imparfait. Chaque défaut, une signature indélébile. Chaque réussite, un pas de plus vers l’abîme.

Antoine passait régulièrement. Un matin, il explosa :

— Tu m’écoutes ? Le parfumeur souhaite une démonstration !

— C’est bien.

— C'est très bien tu veux dire, mon Polak ! Qu'est-ce que tu me caches ? Je ne te reconnais plus.

Czeslaw se sentit mal.

— C'est... c'est très bien, oui. Laisse-moi travailler maintenant.

— Tu as de l'encre sur tes doigts. C'est pour quel projet, exactement ?

— Ne t’en fais pas, je serai prêt.

Antoine le dévisagea sans davantage de mots, se contentant d’un geste signifiant « *Fais ce que tu veux !* »

Puis il partit en claquant la porte. Dans la rue, il s’emporta après une Traction Avant noire qui avait failli le percuter. Le gang n’était jamais loin.

Tous les dimanches, le véhicule revenait. Un métronome. Un compte à rebours.

Un jour, au milieu des deux mois, Suzanne rentra allègre un billet de 1000 francs entre les doigts.

— Je l’ai trouvé devant la porte, s’amusa-t-elle. Les gens ne font attention à rien.

Czeslaw, lui, ne badina pas. L'angoisse lui broyait l’estomac. Il avait compris que Pierrot le Fou lui adressait un nouveau message. L’horloge tournait.

— On demandera aux voisins, compléta-t-elle.

Il acquiesça en repartant dans son cagibi, connaissant déjà les réponses.

Il travaillait jour et nuit sur les faux. Il restait confiné dans son atelier étriqué. Il ne dormait presque plus. Il parlait seul. Se terrait.

Gagné par la fatigue, il s’assoupit sur sa paillasse.

Dans son rêve, il était enfant. Sa mère l’attendait, souriante.

— C’est toi mon petit génie ?

— Tu vas bien, maman ?

Elle toussa, puis lui prit la main, grave.

— Je... Promets-moi de réussir ta vie.

— Je te le promets.

Il se blottit contre elle la serrant dans ses bras.

— Ça veut dire quoi réussir sa vie ? Gagner assez d’argent pour te soigner ?

La mère ne put répondre assaillie par des sanglots.

Meurtri par ses pleurs, Czeslaw la consola.

— Je réussirai, maman, je te le promets que je réussirai.

Un bruit lourd résonna.

Le visage de la mère s’effaça, comme le reste.

Le son sourd se fit plus net, Czeslaw se réveilla. Le vacarme venait de l’entrée. Il se releva d’un bond. Il se pressa jusqu’à la porte, en s’essuyant les joues.

Il pâlit en découvrant le chapeau gris derrière un nuage de fumée.

Pierrot le Fou, seul cette fois.

— Alors mon ami, où en est ton œuvre ?

Czeslaw n’était pas prêt. Il n’en avait même pas finalisé un.

— Je progresse, balbutia-t-il.

— Il ne reste que deux semaines.

Il justifia son avancée, les orbites marquées par le manque de sommeil.

— Donne-moi quelques exemplaires.

— Je ne les ai pas encore testés, s’affola Czeslaw haletant. Je dois les améliorer.

— T’inquiètes pas pour ça.

Le ton du gangster se durcit. Czeslaw chancela. Le plancher basculait.

— Si je vous donne des billets défaillants vous reviendrez me tuer, murmura-t-il.

— Si tu ne me donnes rien du tout, je te tue tout de suite.

Czeslaw vacilla. Il recula, se dirigeant vers son cagibi.

Quand il réapparut, Pierrot le Fou parcourait le salon, cigare entre les doigts.

— Ça sent bon chez toi. Suzanne est une fée du logis.

Czeslaw avala sa salive.

Sans un mot, il tendit une dizaine de billets, tremblants. Le gangster les examina à la lumière. Czeslaw cessa de respirer. La petite irrégularité dans le filigrane lui parut soudain énorme, criante. L'oxygène lui fit défaut.

Le Fou s'attarda dessus.

Une seconde de trop.

Puis il sourit, mettant les billets dans sa poche.

— Deux semaines. Pas une heure de plus.

Il partit dans une volute grise. Czeslaw s’effondra, en larmes, priant que Pierrot le Fou n’utilise pas ces billets.

Les jours s’étirèrent jusqu’au rendez-vous. Le moment où tout redeviendrait comme avant.

Le gangster avait désigné un bar nommé l’Étape, au 33 du faubourg Saint-Martin, dans le X^{e} arrondissement.

Ce matin-là, Czeslaw contemplait Suzanne. Elle lui avait manqué. L’aimer était une évidence, un vertige.

— Qu’est-ce qu’il y a, s’étonna-t-elle ?

— Je te regarde, c’est tout.

Elle accepta la réponse, un rien troublée. Derrière son sourire, une tension sourdait.

— Chéri, je… Pierrot le Fou a abattu un bijoutier il y a quelques jours, de sang-froid, pour presque rien. Il aurait pu me tuer, moi aussi.

Czeslaw resta figé. Impassible. Les entrailles nouées. Il voulut la rassurer. Lui dire que c’était fini, mais il était incapable de lui mentir davantage.

— Ne regarde pas les journaux…

Elle se glissa dans ses bras et versa des larmes sans sanglot.

Il l’embrassa. Longtemps. Comme un homme s’agrippant à la seule vérité qui lui restait. Là, dans le salon, il l’aima avec cette urgence qui n’appartient qu’aux commencements ou aux fins. Il y mit la ferveur de ceux qui savent qu’ils perdent ce qu’ils chérissent.

L’après-midi venu, lorsqu’elle quitta l’appartement, Czeslaw s'empara du sac vert sombre. À l’intérieur, sa condamnation et son salut, son plus grand acte de courage et sa plus honteuse lâcheté. Sa main tremblait en vérifiant une dernière fois son contenu. Faux billets, plaques, et même le reste de ses encres.

La poitrine serrée, il traversa le X^{e} arrondissement jusqu’au bar. L’Étape. Façade sale, enseigne vacillante, vitres opaques : repaire d’une faune où l’on tuait pour un mot trop haut, un regard de travers.

Que faisait-il là, lui, simple artisan ? Comment avait-il basculé, jusqu’à traiter avec un assassin ? L’instinct lui hurlait de fuir. Mais Suzanne… Il poussa la porte. La poignée métallique, glaciale sous ses doigts lui parut être celle d'un échafaud.

À l’intérieur, une odeur âcre de tabac froid et de sueur rance. Sa respiration se fit laborieuse. La lumière blafarde des néons creusait des ombres inquiétantes dans l’épaisse fumée qui baignait la pièce. Au fond, des voix d’hommes, rauques, s’entrechoquaient dans une cacophonie brutale. Il ne s’y risqua pas. Il choisit la première table, près de la sortie. Il s’y installa, gardant le bagage à ses pieds, bien à côté de lui.

Le brouhaha du fond s’intensifia.

— *Va te faire voir chez les Russes*, perçut-il au milieu des éclats.

Le patron, massif, imposa le silence d’un seul mot. Puis il s’approcha de Czeslaw.

— Qu’est-ce qu’il veut le monsieur ?

— Un… café... s'il vous plaît, articula Czeslaw, chaque syllabe lui coûtant un effort surhumain.

Tout à coup, une silhouette sombre jaillit de l’écran de fumée. Le thorax de Czeslaw se comprima. Davantage par l’angoisse que par l’atmosphère chargée. Son cœur s’emballa. Un costume marron s’approcha de lui. Sa respiration s’accéléra. Par à-coups.

L’homme le regarda. Menace ou politesse ? Sans un mot, il quitta le bar dans un appel d’air froid. Ce n’était pas le Fou.

Puis le patron posa la boisson chaude sur le comptoir, mutique. Il savait. Sans doute. Et Czeslaw, lui, masqua son anxiété derrière son impassibilité naturelle.

Il commença à boire son café par petites lampées, un goût de terre et de cendres. Chacune lui raclait la gorge déjà irritée par l'air vicié. Les regards en lame de couteau des habitués lui perçaient la nuque.

Le temps s'étirait, cruel. Il hésitait. Se lever, courir vers la sortie, abandonner le sac et retrouver la sécurité de sa vie ordinaire. Ou rester, tenir sa part du marché, sauver Suzanne. Ses jambes tremblaient sous la table, prêtes à fuir, tandis que ses doigts agrippaient le rebord, le clouaient sur place.

L’horloge au mur n’avançait plus. Le temps semblait suspendu, prisonnier de cet enfer de nicotine et de secrets.

Une silhouette apparut derrière la vitre embuée. Czeslaw cessa de respirer. Pierrot le Fou ? L’ombre s’arrêta, observa... puis disparut. Czeslaw souffla.

Ses doigts tambourinaient sur la table. Son regard passait d’un client à l’autre, cherchant des signes, décelant des menaces. Le vacarme devenait un fond sonore indistinct, une marée grise qui le submergeait. La terreur cédait à l'ennui, et l'ennui ravivait l'angoisse, dans un cycle sans fin qui lui donnait la nausée.

Après plusieurs allées et venues et autant de courants d’air, il se leva pour attraper un journal abandonné. Le papier était froissé, sale. Il le feuilleta sans vraiment lire. Les titres parlaient de chaos. L’après-guerre, le marché noir, la montée du cours de l’or.

Puis un article attira son attention. Le journaliste décrivait la dernière audace de Pierrot le Fou. Une traque menée par le commissaire Benhamou. Un siège en règle, à Champigny, autour d’un hôtel-restaurant nommé l’Auberge. Jo Attia et ses complices étaient pris en étau entre la Marne et le cordon de policiers, projecteurs et blindés.

L’assaut était imminent.

Pourtant contre toute attente, une voiture surgit de nulle part. Pierrot le Fou, volant dans la nuit à bord de sa Traction Avant, avait foncé sur le barrage, tous feux éteints. Les policiers avaient tiré, criblé la tôle, brisé les vitres. En vain. Pierrot était passé. Vivant. Il avait ramassé ses hommes comme un berger ses brebis en fuite. Et le Fou s’était volatilisé.

Indemne.

Insaisissable.

Légendaire.

Czeslaw baissa le journal. Devant lui, rien d’autre qu’une masse informe blanche, il n’entendait rien de plus distinct qu’un brouhaha et ne sentait rien au-delà de l’amertume des clopes qui lui prenait les poumons. Il suffoquait.

Derrière cette opacité, devaient se trouver les visages inconnus de quelques-uns de ces furieux. L’air lui manquait. L’espace aussi.

Ce n’était pas un bar, c’était un coupe-gorge.

Chapitre 11

Czeslaw avait parcouru chaque ligne de chaque journal, Pierrot le Fou ne venait toujours pas.

Non loin, deux hommes parlaient bas.

— *...le dernier qui l'a fait poireauter, on l'a retrouvé dans la Seine avec les doigts en moins...*

Czeslaw s’accrocha à la table pour ne pas frémir, mais son pouls s’emballait comme s’il entendait déjà l’eau noire du fleuve.

— On ferme, clama le patron du bar.

Il songea à protester, mais le visage taillé à la serpe du tenancier le découragea. L’absence de Pierrot n’annonçait rien de bon. À regret, il rentra, le sac vert sombre à la main. Lourd. Pesant. Impossible de s’en débarrasser, le Fou le tuerait. Il en venait presque à souhaiter que le gangster réapparaisse vite.

Soudain il entendit Suzanne approcher.

À la hâte, il dissimula le bagage dans son atelier, ignorant qu’un billet s’en échappait.

— Où étais-tu ? Tu empestes la cigarette.

— Avec un client. Le rendez-vous a traîné.

— Et il va signer ?

Elle rayonnait une attente fébrile qu’il n’osait plus nourrir.

Tâchant d’éloigner la dispute du sac, il chercha refuge dans la cuisine.

— Comme d’habitude, s’énerva-t-elle les doigts crispés sur sa robe. Il faut que tu vendes quelque chose Czeslaw ! Je baisse la tête devant les femmes du comité.

Les mots le transpercèrent. Toujours les mêmes, mais chaque fois plus tranchants.

— Heureusement qu’il y a mon père, siffla-t-elle !

Il aurait voulu hurler qu’il rêvait, lui aussi, de se libérer de ce père omniprésent, de pouvoir choisir le papier peint des toilettes sans son aval.

Il se contenta de murmurer.

— Je vais y arriver, chérie. Avec Antoine, cette fois...

— Tu as intérêt, Czeslaw ! Sinon …

— Je réussirai, je te le promets. Et après, je demanderai ta main. On fondera notre famille, avec notre argent, dans notre maison, à nous.

Ses yeux accrochaient les siens comme un naufragé à un phare.

— J’en ai marre de tes promesses Czeslaw, lança-t-elle avant de s’enfermer dans la chambre, les joues trempées de colère.

Il resta là, planté un instant avant de regagner son cagibi, l’estomac creux. Il attendrait qu’elle dorme pour revenir se glisser à ses côtés. Il ne ferma pas l’œil de la nuit, rongé par une évidence. Pierrot le Fou avait été arrêté à cause des faux billets. Et s’il ressortait un jour, il le retrouverait. Fuir. C’était peut-être la seule option. Tout dire à Suzanne, s’exiler en Pologne. Avec elle ou sans elle ? Il n’avait plus de certitudes.

À l’aube, il tourna en rond, attendant l’ouverture des kiosques. Il acheta plusieurs journaux, cherchant fiévreusement une information, une confirmation. Rien dans le premier. Angoisse. Pas mieux dans le second. Frénésie. Dans le troisième enfin, on soupçonnait Pierrot le Fou et son gang des Traction Avant d’un braquage à Lyon. Trois morts. Soulagement. Un temps seulement. Le Fou ne tarderait pas à revenir et à réclamer son dû.

Czeslaw sentit ses membres trembler en repliant le journal.

Le lendemain, Antoine déboula, exalté.

— Prépare-toi, on a une démonstration à faire !

Il avait planifié ce rendez-vous avec le Comité de Direction du parfumeur industriel. Tout devait être parfait. Dans la salle de réunion, chacun joua son rôle. Czeslaw manipulait son prototype en détaillant les éléments techniques. Antoine enveloppait le tout de ses mots habiles en vulgarisant l’essentiel.

— Chaque fois qu’il faut doser un liquide en petite quantité, le problème, c’est le bouchon. Notre obturateur sphérique est la solution. Étanche, précis, et économique.

Les membres du comité hochèrent la tête, attentifs, intéressés.

Antoine aborda alors la dimension financière.

— Nous devrions trouver un accord, conclut le directeur. Nous nous occupons des formalités administratives.

Ils se serrèrent la main, enjoués.

— Votre invention est remarquable, on peut conserver votre prototype ?

Antoine acquiesça, satisfait.

Ce soir-là, il déboucha une bouteille de champagne bon marché. L'annonce à Suzanne fut un feu d'artifice. Elle rayonnait comme au premier jour. Czeslaw, lui, peinait à se réjouir. L'ombre du sac vert sombre planait sur lui. Une guillotine prête à tomber.

— Tant que ce n'est pas signé, nuança-t-il, rien n'est fait.

— Quel pisse-froid, ce Polak !

Elle rit. Il se laissa emporter par l'éclat de ses yeux. Il y lisait un futur qu'il n'osait plus imaginer. Un *oui* du patriarche, une maison à eux, des cris d'enfants. L'émotion lui monta, douce et douloureuse.

N'était-ce pas pour cela qu'il se démenait ?

Les jours suivants, il passait moins d'heures dans son atelier, et dormait plus. Suzanne en tirait un répit silencieux. L'antre paraissait moins sacré, la porte restait même parfois ouverte.

Perdu dans l'une de ses réflexions au-dessus de son établi, il ne l'entendit pas l'appeler. Elle s'approcha. De l'entrée, elle contempla son homme sous la lueur tremblante d'une ampoule, absorbé dans son monde. C'était ainsi qu'elle en était tombée amoureuse, admirant le génie jaillir de ses doigts habiles sur le papier de la Résistance. Il dégageait de lui, de ses gestes, de sa respiration, une confiance, une maîtrise, une passion qui avaient provoqué en elle un effet inédit, indescriptible. La guerre avait fait d'eux des alliés, puis des amants. Maintenant, dans cette paix si chèrement acquise, elle sentait qu'il lui échappait.

Son regard glissa sur l'enchevêtrement d'outils, les cartons débordant de métal et d'idées, les murs griffonnés de rêves mécaniques et son fameux siège tournant. Puis, elle le vit.

Un objet inconnu. Un sac. Vert sombre. Tissu souple. Étranger au décor.

Quelque chose en dépassait. Un morceau de papier. Pas du papier ordinaire. Plutôt, un billet.

Un billet de banque.

Czeslaw sentit sa présence avant même de lever les yeux. Il reconnut dans l'air le lilas. Son cœur s'emballa. Le sac. Le billet. Il s'efforça de respirer calmement, de feindre l'indifférence, mais ses paumes devinrent moites, trahissant sa panique.

— Ah tu es là, fit Czeslaw, je ne t’avais pas entendu.

— Qu’est-ce que c’est ?

Ses sourcils s’étaient froncés. Elle fit un pas vers le bagage.

Il bondit, comme électrisé. Ses pupilles se dilatèrent sous l'effet d'une terreur primitive.

— Rien, balbutia-t-il. Ce n'est pas à moi.

Il tendit le bras, hésitant entre la retenue et l’aveu, déjà en retard d’un geste.

— C'est… une avance. Un client. Pour une invention. Cet argent est... important.

Elle l’écarta d’un pas fluide, félin, et s’empara du billet. Sa détermination le glaça.

— J’en ai besoin, dit-elle, la voix tranchante, étrangère.

— Non, Suzanne ! Ce billet n’est pas... à nous.

Il s'affola. Le sac entrouvert pouvait tout détruire.

— Je m'en fiche, coupa-t-elle. Ce ne sont pas mille francs qui ruineront ton client. Et sinon...

Elle se rapprocha, le fixant avec une intensité qui le terrifia.

— … tu trouveras un vrai travail pour le rembourser.

Il la regarda, paralysé comme un enfant pris en faute.

— Et tu n’as qu’à en fabriquer un, de billet. Pour une fois, ton génie servira à quelque chose.

Le coup porta. Il se décomposa, frappé au ventre.

Billet en poche, elle sortit, consciente d’avoir été trop dure.

Czeslaw resta là, figé, devant le vide qu’elle laissait.

Puis, d’un geste brusque, il vérifia le sac, fébrile. Les plaques, l'encre, les billets, tout y était, moins un. Il rangea le tout à la hâte, le planqua au fond d’un carton, le recouvrit d’un amas de schémas.

Il s’effondra sur son siège, jurant à mi-voix. Peut-être... peut-être que le gangster ne s’apercevrait de rien. Avec un peu de chance, le paiement des parfumeurs arriverait avant Pierrot. Il pourrait replacer un billet. Ni vu ni connu.

Il ferma les yeux, expira longuement.

Soulagé par cet espoir.

Puis l’angoisse l’éventra, d’un coup.

Suzanne. Avec le billet. Ce faux. Jamais testé.

Une bombe à retardement.

Pris de panique, il se leva d’un bond, le cœur en feu.

— Suzanne ! Ne sors pas avec ce billet !

Il traversa le couloir, fouilla la cuisine, renversa une chaise. Chaque recoin désert intensifiait sa terreur. Il courut au salon, les jambes flageolantes, cria son nom. Seul son propre écho lui répondit, amplifiant son désespoir. Jamais il n'avait ressenti pareil effroi, pas même face à Pierrot le Fou.

Elle avait disparu. Avec le faux billet.

Un simple prototype.

Il se rua à la fenêtre, scrutant la rue Paul Cézanne. Mais il ne vit rien. Ni la silhouette de Suzanne, déjà hors d’atteinte. Ni la Traction Avant noire, tapie dans l’ombre.

Chapitre 12

Outragée, brisée, martyrisée, mais libérée, Paris pansait ses plaies.

Ses façades fissurées semblaient retenir leur souffle. La pierre elle-même redoutait d’en dire trop. La ville, meurtrie, mais debout, offrait son visage défait à un soleil impassible.

Émile Benhamou contemplait cette lumière traîtresse à travers les vitres du commissariat.

Entre ses doigts, la note tremblait. Il relut les mots, les yeux sombres. Loin des éclats rieurs qu’il réservait à ses enfants le soir, lorsqu’il devenait conteur au pied du lit. Être à la hauteur pour eux aussi. Chaque jour, il marchait sur un fil tendu entre deux abîmes, le père qu’il voulait être, le soldat qu’on exigeait.

Il traversa le bureau d’un pas lourd, faisant taire les murmures et le crissement des papiers. Chaque regard posé sur lui sonnait comme une attente, un espoir. La photographie de sa famille, coincée dans son portefeuille, sembla soudain peser une tonne contre sa poitrine.

— On l'a localisé, annonça-t-il, VIII^{e} arrondissement.

La salle se tendit. Il balaya l’assemblée des yeux, s’arrêta sur l’un d’eux. La cicatrice sur sa joue paraissait saigner de nouveau, comme un rappel silencieux.

L’image de Pierrot le Fou surgit. L’auberge de la Marne, l’humiliation, une dette. Le gang des Traction Avant devait payer.

Justice. Vérité. Deux mots d’abord entendus dans la langue de ses ancêtres, presque des prières. Puis, ils avaient germé en lui, enracinés en français. Il les avait faits siens.

— Benhamou l'Arabe, marmonnaient certains dans les couloirs.

Il avait appris à ne plus tressaillir face à l'insulte, à transformer ce poison en carburant. L’exemplarité pour armure. La loyauté comme boussole. Travailler deux fois plus. Être deux fois plus courageux. Deux fois plus français.

Une morsure le traversa. Un souvenir. La détresse de ses parents quand Vichy avait effacé, d’un trait, la nationalité française aux juifs d’Algérie. Comme on enlève un nom sur une tombe. Cette blessure-là, jamais tout à fait cicatrisée, alimentait sa détermination.

Devenir commissaire n'avait jamais été un choix de carrière. C’était une revanche sur l'Histoire. Prouver que la France ce n’était pas Vichy. Il s’accrochait à cette idée.

Il avait gagné le respect, la reconnaissance. Les journaux le sollicitaient, sa plus grande victoire, c’était la fierté de ses parents, nés en Algérie française.

— Il faut faire ce qui est juste, disait son père en frottant sa montre-bracelet. Quel qu’en soit le prix. On récolte ce que l’on sème.

Mais cette France qu’on lui avait peinte en lumière, il la retrouvait chaque jour un peu plus effacée.

Il l’aimait. Malgré tout.

— Rue Paul Cézanne, clama-t-il à ses hommes, non loin du boulevard Haussmann.

Un murmure parcourut l'assemblée, puis le cliquetis discret des armes. Poings fermés. Visages tendus.

— Messieurs, ajouta-t-il un ton plus bas presque intime. Cette fois, nous n'avons pas le droit à l'erreur. Pour la France.

Les mots résonnèrent.

— Pour la France !

Un pacte tacite.

Justice et vengeance, deux notions qui, aujourd'hui, semblaient indissociables.

Dans la voiture, Émile serra le volant. La ville filait devant lui, familière et lointaine à la fois, étrangère sous ce ciel trop clair.

La rue Paul Cézanne apparut, couloir d’ombre bordé d’immeubles muets. Il coupa le moteur. Un voile lourd tomba.

Émile observa ses hommes, mâchoires crispées. Ils avaient peur. Lui aussi. Sa peur portait des visages. Ceux de ses enfants, endormis sous des draps trop blancs. Celui de sa femme, son regard inquiet, inlassablement doux. De ses parents, vieillis, fatigués. Et le sien, défait, rentré bredouille chez lui, une maison vide de chaleur.

Il descendit, et d’un geste, fit taire le monde. Ses hommes se pétrifièrent, statues d’angoisse dans la lumière crue. Le soleil frappait sans pitié. Il étouffait. Son cœur cognait à ses tempes. Coup d'œil à gauche. Personne. À droite. Une silhouette. Sa main chercha son arme. Métal froid. Rassurant.

Justice pour la France. Pour ses hommes. Pour lui. Pour prouver. Encore.

Il avança.

D'un geste, il déploya ses équipes. La chorégraphie mortelle s'engageait dans le silence. Le temps s’étirait, cruel. Chaque seconde alourdissait l’air d’une tension qu’on aurait pu trancher au couteau. En lui, deux voix se livraient bataille. Celle de l'homme de loi, impartial, et celle, plus primitive, qui réclamait vengeance.

Justice et vérité.

Ces mots vibraient dans son esprit. Tantôt réconfortants, tantôt accusateurs. Justice pour qui ? Vérité pour quoi ? Pour la République abstraite ou pour le petit garçon écoutant les récits de son père sur cette France mythique qui leur avait tout promis ?

Un étau lui enserra la poitrine.

Un pas de plus.

Puis un autre. Jusqu’à l’instant où il faudrait choisir.

Émile effleura la médaille de Saint-Michel glissée dans sa poche. Cadeau de son fils. « *Pour te protéger, papa* ».

Autour de lui, ses hommes se dissipaient dans les angles morts de la rue, invisibles, mais prêts à mordre. Des ombres tendues derrière les carcasses de voitures.

Un hochement de tête de son adjoint : la cible était bien seule.

Émile Benhamou inspira l'air vicié, mais ce fut la voix inquiète de sa femme qui emplit ses poumons. Le matin même, leurs regards s’étaient accrochés au-dessus des tasses de café.

— Tu me l'avais promis, Émile... Plus d'opérations risquées. Pense aux enfants.

Il avait détourné les yeux, incapable de soutenir l'intensité des siens. Le journal de la veille traînait sur la table. Son nom. Sa photo. Le visage terrifié de sa femme. La dernière fois qu’on avait menacé « de s’occuper de sa famille », c’était ce regard-là qu’il avait vu.

— Tu nous mets tous en danger.

— Je le fais pour nous, avait-il murmuré, pour notre pays.

— Tu ne dois rien à la France, avait crié sa femme ! Tes enfants n'ont besoin que d'une chose, un père vivant.

Le son des pleurs de leur cadette lui était parvenu à travers la cloison, comme un reproche silencieux.

Mais l'humiliation subie à l'auberge brûlait encore sa chair comme un fer rouge.

La porte avait claqué, verdict sans appel. Il avait choisi.

— Pas aujourd'hui, ma chérie. J'ai une dette à recouvrer.

Il s'était juré de faire tomber tous les complices de Pierrot le Fou. D'une manière ou d'une autre.

Dans la rue Paul Cézanne, il s'élança.

Chaque pas résonnait, écho à son cœur battant. Un rythme lent, cérémoniel, le menait vers une confrontation inévitable.

Près du véhicule, un effluve de menthe poivrée l'arrêta net.

C'était bien lui. Le complice de Pierrot le Fou. Jo Attia.

Les doigts de Benhamou se crispèrent sur son arme. Le bruit mat de ses semelles sur l'asphalte. Il dégaina. L'odeur âcre de l'essence. Un pas. Le goût métallique de la peur. Puis deux. Son cœur cognait. Trop fort. Trop vite.

Le moment de vérité.

Maintenant.

— Comment ça va, Jo ?

Les mots claquèrent, tranchants.

Dans l'habitacle obscur, Jo Attia tourna lentement la tête. Le commissaire découvrit la face burinée de l'ancien boxeur, illuminée d'un sourire narquois. Il le dévisagea, cherchant la moindre trace de faiblesse. En vain.

— Benhamou... mon frère africain.

— Je suis né à Paris !

Attia ricana, arrogant, cynique, mâchant un chewing-gum.

— Tu t'es remis de notre dernière danse ?

Un frisson de rage à travers le torse. Des images défilèrent dans l'esprit de Benhamou. Un de ses hommes, à terre, blessé par balle. Lui impuissant, raillé par ces chiens. Humilié.

Son doigt frôla la gâchette, une démangeaison dangereuse.

— Tu sors de la voiture, Jo.

— Ou quoi, Benhamou ? Tu vas me tirer dessus ? Devant témoin ?

— Je laisse ce plaisir à la Justice.

Il parlait d’une voix calme, mais en lui, tout brûlait.

— La justice ? En France ? Tu me fais marrer.

Attia scruta les alentours. Un infime frémissement dans ses épaules, et Émile Benhamou sut. Le gangster avait compris, il était cerné.

Le chewing-gum claqua dans sa bouche, sonore comme un coup de feu. Puis Jo Attia ouvrit lentement la portière. Il en sortit, bras levés, avec la nonchalance des fauves domptés, mais jamais soumis.

— T'as mis le paquet pour moi, Benhamou. Ça me touche.

— Tais-toi. Mains sur le capot.

Le commissaire serrait les dents. Chaque syllabe tombée comme un coup de marteau, révélant malgré lui la tempête qui faisait rage dans son âme.

Jo Attia obtempéra avec un sourire en coin, lentement, comme s’il savourait la scène. « *Ce n’est que partie remise, Benhamou* ». Voilà ce que disait ce rictus.

Des pas résonnèrent derrière eux. Une femme surgit, une baguette sous le bras. Figée, elle s'arrêta sur le commissaire qui refermait les menottes. Un témoin impromptu de sa victoire.

Le regard de la passante s’accrocha au sien. Émile Benhamou, brûlant de la fièvre de la chasse. Elle, tétanisée. Spectatrice involontaire d’une scène qu’elle croyait réservée au cinéma. Un fragment de Gabin dans une rue de Paris.

Dans cette peur nue, viscérale, il vit sa femme. Chaque matin. Chaque adieu.

Pendant un instant, ses jambes fléchirent.

Puis elle disparut, avalée par la ville.

Il resta seul, prisonnier de cette scène. Triomphant.

Chapitre 13

Czeslaw tournait en rond, chaque pas battant comme un marteau affolé.

Il la voyait déjà, Suzanne, chancelante devant le comptoir, confrontée au déshonneur public, incomprise.

— Madame Tessèdre… ce billet est un faux. Vous vous moquez de moi ?

Les mots résonnaient dans son esprit comme une sentence.

Il l'imaginait, le visage décomposé sous les regards, fuyant les murmures acérés des voisines, trébuchant sous le poids de la honte. Elle ne comprendrait pas. Elle rentrerait furieuse, humiliée. Et après ? Il faudrait tout lui dire. Pierrot le Fou. Le braquage. Les faux billets.

Une chaleur suffocante l'envahit, aussitôt balayée par un froid glacial. Les images s'entrechoquaient dans sa mémoire comme des preuves irréfutables. Suzanne dans le bureau du commissaire Benhamou. Son père à ses côtés, outré. Son nom, autrefois synonyme de respect, désormais jeté en pâture à la presse locale. Elle le quitterait. Lui, le minable incapable de subvenir à ses besoins. Le lâche, obligé de trafiquer avec la pègre.

Et si Pierrot le Fou, qui ne donnait toujours pas de nouvelles, avait été arrêté. Alors Suzanne deviendrait sa complice, malgré elle. Prison à vie ou peine capitale. Plus encore que perdre Suzanne, c'était la déception dans son regard qu'il redoutait. L'affliction. La rancœur.

Il chancela, submergé. La peur et la honte nouaient ses entrailles. Il se mordit le poing jusqu'au sang.

— Il faut que je me débarrasse de tout ça.

Les mains moites, il se précipita vers son atelier. Il écarta les objets entassés avec une frénésie maladroite, fouillant comme s'il exhumait une preuve à charge. Le sac vert sombre apparut, pesant, silencieux. Témoin trop bavard.

Il imagina le lester et le jeter dans la Seine.

Mais…

— Et si Pierrot le Fou revenait ?

Un cri lui échappa, brutal.

Il se gifla.

— Réfléchis, bon sang !

Police ou criminels ? Prison ou représailles ? Suzanne ou sa liberté ? Il se frappa encore. Plus fort. Rien n'y faisait, il n'y voyait pas plus clair.

Soudain un son dans la rue l'alerta.

Des sirènes.

Stridentes. Proches. Trop proches.

— La police…

Czeslaw blanchit d'un coup, foudroyé.

Pris de panique, il jeta le sac dans l'atelier. L'enfouissant sous tout ce qu'il pouvait. Trop tard. Un craquement retentit.

Quelqu'un venait d'entrer.

— Les flics ? Déjà !

Il s'élança dans le couloir, s'efforçant de paraître calme, malgré l'affolement à fleur de peau.

Ce n'était qu'elle.

Suzanne, pâle, une baguette de pain à la main.

Il ne remarqua pas ses tremblements, préoccupé à lutter contre les siens.

Étrangement, le son des voitures de police diminuait. Comme si elles repartaient.

— Tu es seule, demanda-t-il ?

Elle s'assit, sans un mot.

Elle avait vu les policiers, en bas, encerclant l'immeuble. Son cœur s'était figé à la vue de cette Traction Avant noire. L'espace d'un instant, elle avait cru revoir le gestapiste. L'assassin d'Auvergne. Mais ce n'était pas lui. Face au commissaire, elle n'avait pas reconnu Pierrot le Fou. Cet homme au visage buriné, elle ne le connaissait pas.

Dans la cuisine, en sécurité apparente, elle se pinça les lèvres, hésitant à partager sa peur.

Czeslaw vérifia l'entrée. Personne ne l'avait suivie. Les sirènes de police semblaient même s'être éloignées.

Enfin, il remarqua la pâleur de ses joues.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Juste un petit vertige. J'ai dû monter les marches trop vite.

Un peu perdu, Czeslaw contempla la baguette de pain.

— Tu as payé avec mon billet ?

— Avec quoi d'autre, répliqua-t-elle ? Je n'ai plus que ça pour nourrir cette maison.

— Qui t’a rendu la monnaie ?

— La femme du boulanger évidemment ! Ils n’ont pas les moyens d’embaucher. C’est l’après-guerre, réveille-toi !

Elle le scruta à son tour, remarquant son teint livide, son trouble palpable. Comme s’il venait, lui aussi, de croiser un fantôme.

— Qu'est-ce qui te prend, Czeslaw ?

— Je réfléchis, c'est tout.

— Vraiment ? Tu ne me caches rien ?

Elle fronça les sourcils, sentant la tension invisible.

Puis un hochement de tête. Elle haussa les épaules, pensant comprendre ce qui se tramait dans l’esprit tordu de son homme.

— Je ne vois pas bien ce qu’il y a à réinventer dans tout cela.

Il resta immobile un instant, rivé sur cette baguette de pain qui venait de lui révéler l’inimaginable. Son faux billet avait passé l'épreuve du monde réel. La commerçante n'y avait vu que du feu.

— Je te connais Czeslaw Bojarski. Tu as encore une idée dans la tête ! Tu ne vas pas dormir de la nuit.

Sa voix n’était ni colère ni reproche. Un mélange de tendresse et de résignation.

Il allait tourner les talons, mais elle le retint par le bras.

— Czé… Pardon. J’étais dure tout à l’heure. C’est juste que… j’ai peur pour nous.

Il l'excusa d'un hochement de tête qui minimisait l'incident, mais le poids du silence entre eux paraissait presque tangible.

Dans l’atelier, porte fermée, il s’effondra. Assis à même le sol, il contempla l’amas d’objets qui recouvrait le sac vert sombre. Les larmes vinrent, incontrôlables. Larmes de soulagement, de fatigue, d’un succès amer. Une réussite. Enfin ! Mais ces billets, ce n’étaient pas les siens.

Il pleura. Encore.

Sauvé. Pour l’instant. Mais seul. Prisonnier de son propre mensonge.

En attendant que Pierrot le Fou réclame son dû, il s’assura que le sac restait invisible, comme son crime.

Les jours se transformèrent en semaines, les semaines en mois.

Les billets, eux, avaient sombré dans l’oubli.

Mais la peur, tenace, demeurait.

Czeslaw sursautait à chaque coup frappé à sa porte.

Un jour, sous un ciel limpide chargé de promesse, il distingua le logo du parfumeur industriel parmi le courrier. Sans doute le contrat signé. Ses doigts tremblaient d’une impatience mêlée d’angoisse lorsqu’Antoine débarqua en trombe, le visage éclairé d’un enthousiasme juvénile.

Il tira une chaise d’un mouvement vif, s’y laissa tomber avec aisance.

Czeslaw l’imita, plus lentement, lesté par la gravité de l’instant.

— C’est ici que tout a commencé, tu te rappelles ? Quand tu m’as montré tes brevets. Tout part de là, et aujourd’hui, on y arrive, savourons cet instant !

D’un geste minutieux, presque cérémoniel, Antoine ouvrit l’enveloppe et tendit la lettre à Czeslaw.

Une feuille. Simple. Blanche. Trop blanche.

Les mots qu’elle portait n’étaient que formules. Un vernis froid.

La lueur au fond de ses prunelles s’éteignit lentement.

« … le contexte actuel … malgré la qualité de votre travail… … vous nous voyez dans l’obligation de décliner … ».

Le papier trembla entre ses doigts.

Sa vision se troubla.

Un gouffre s’ouvrait en lui.

Il échouait. Encore. Il n’était rien. Rien d’autre qu’un rêveur, comme l'avait si souvent répété monsieur Tessèdre.

Antoine arracha la lettre d’un geste. Il la parcourut d’un œil furieux, puis frappa violemment la table.

— Les salauds !

Sa colère envahit la pièce, épaisse comme de la suie.

Czeslaw, lui, s'enfonçait dans une torpeur glacée.

— C’est fini, murmura-t-il. Tout est perdu.

Il pensa à Suzanne. Aux sacrifices. Aux espoirs. Les larmes montèrent, irrépressibles.

— On va rebondir, dit Antoine. Comme toujours.

— Je dois mettre la clé sous la porte. Cette fois c’est terminé. Pour toi aussi.

Tous deux restèrent silencieux.

Un mutisme les enveloppa. Ce n’était pas une affaire qu’on liquidait. C’était une histoire, une aventure, une fraternité. Czeslaw portait le poids de leur échec comme une faute inexcusable.

— Je suis désolé.

Antoine ne répondit pas tout de suite. Il ne s’indigna pas, ne cria pas. Il posa simplement sa main sur celle de son ami.

— Merci, murmura-t-il d'une voix presque inaudible.

Czeslaw releva la tête, incrédule.

— Merci, mon frère. Grâce à toi, j’ai retrouvé Paris, un foyer, une famille. T’en fais pas, je trouverai autre chose. Tu rebondiras toi aussi. Tu inventeras autre chose.

Czeslaw avait déjà inventé autre chose, mais pouvait-il lui révéler ?

Le doute l’envahit.

Le poids du secret le courbait.

Trop lourd.

Il planta son regard dans celui d’Antoine.

— J’ai fabriqué des faux billets.

Antoine fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Pierrot le Fou, Jo Attia… Ils m’ont retrouvé après Maubeuge. Ils m’ont forcé à reproduire le 1000 francs.

Le visage d’Antoine se figea.

Il vacilla à son tour.

Sa figure s’arrondit. Sa bouche aussi.

Puis un ricanement venu du fond de sa poitrine. D’abord un hoquet, puis un torrent incontrôlable.

— Toi, mon Polak, tu me surprendras toujours.

Il riait encore, secoué, les larmes aux yeux.

— Faire de l’humour, à ce moment-là !

Enfin, il se calma, s’essuya les joues, un sourire mélancolique sur les lèvres.

— Bon. On a toujours le champagne pour noyer notre chagrin, non ?

Ils partagèrent un verre, tristes.

Et Antoine partit, laissant Czeslaw seul avec la lettre du rejet.

Il caressa le papier d'une qualité presque indécente, richement texturé sous ses doigts calleux d'homme qui avait tant travaillé. Pour l’exclure, on

utilisait un luxe auquel il n'aurait jamais accès. Il relut le courrier, encore et encore, comme si les mots pouvaient se réarranger pour former une phrase différente. Son esprit, qui bouillonnait d'idées et de formules, semblait maintenant pris dans la glace. Rien ne le sortait de sa torpeur.

Pas même Suzanne, qui rentrait, du soleil dans chacun de ses gestes.

Il la vit enjouée comme pour le Débarquement. Sa beauté, sa joie de vivre. Tout ce qui autrefois le soutenait lui parut soudain insupportable.

— J'ai des choses à te dire, fit-il avant que le courage ne lui manque.

— Moi d'abord !

Elle lança le journal qui recouvrit le courrier du déshonneur.

— Czé… je suis enceinte !

Le monde vacilla. Un raz-de-marée d'émotions le submergea. La joie, la peur, la honte.

Les larmes de tout son corps inondèrent ses joues. Suzanne, croyant à des pleurs de bonheur, l'enlaça. Elle l'enveloppa de sa chaleur, de lilas, de tendresse. Sa peau douce effaçait la rudesse du courrier qui gisait sous le quotidien. Son visage d'ange finit de l'apaiser.

— Et toi, dit-elle joyeuse, que voulais-tu me dire ? Attends, je sais… Le contrat, c'est signé ?

Czeslaw baissa la tête.

Il hésita, honteux de venir briser cet instant de grâce.

Son regard erra sur le journal, cherchant les mots. Les lettres des gros titres s'embrouillaient, puis un nom le frappa de plein fouet.

Pierrot le Fou.

— *Le corps du gangster a été retrouvé. Tué par balle, après le braquage de la bijouterie. Jo Attia, en prison pour longtemps.*

Tout s'éclaira.

Le rendez-vous manqué. L'article de presse évoqué par Suzanne sur le meurtre du bijoutier. L'absence du Fou.

— Alors, relança Suzanne, ne me fais pas languir davantage. Tu as signé le contrat ?

Il contempla son visage. Cet éclat d'innocence, de confiance. Son cœur explosa sans un bruit.

Czeslaw n'avait pas vu un tel ravissement chez Suzanne depuis la Libération. Alors il mentit.

— Oui, souffla-t-il.

— Oh oui, exulta Suzanne en lui sautant au cou ! Je le savais. Je suis fière de toi.

Le sourire vint malgré lui, tiré par celui de Suzanne, mais ses yeux, eux, pleuraient encore. Des larmes de honte. De l'avoir trompée.

— Enfin ! s'exclama-t-elle. Ton contrat, notre bébé. Papa ne pourra pas refuser. On va se marier !

Cette nuit-là, entre mensonge et espoir, ils s'aimèrent comme si demain n'existait pas.

Chapitre 14

— Enceinte !

Le mot tomba, sec, tranchant, dans le salon des Tessèdre. Un éclat de verre projeté en plein cœur d'un repas trop calme.

Le père, qui refusait de serrer la main du Polonais, blêmit. Un gosse, un lien définitif qui enchaînerait sa fille à ce bon à rien.

— Hors mariage, gronda-t-il, sa moustache argentée frémissant d'indignation. Ma fille ignore donc toute décence.

— Monsieur, osa Czeslaw tremblant. Je viens de signer un contrat… fort avantageux qui m'assure une situation convenable.

Il ne précisa pas que ce contrat, c'était le butin de Pierrot le Fou.

Depuis l'annonce de la mort du gangster, Czeslaw écoulait les faux 1000 francs au compte-gouttes, ne remettant à Suzanne que le rendu, la monnaie bien réelle. D'abord, il les avait utilisés dans ses échoppes habituelles, les lieux connus, les visages familiers. Puis, un jour, un commerçant tiqua.

— Il est pas bon votre billet là, monsieur Bojarski.

La phrase avait jeté Czeslaw dans un abîme de glace.

— Trop propre, poursuivit le marchand, retournant le billet sous la lumière. Il n'a même pas les trous. Vous savez, les trous d'épingles quand la banque agrafe les liasses.

Dans la boutique, le calme régnait.

Suffocant.

— C'est un vrai au moins ?

L'homme scrutait chaque fibre du billet, le faisait claquer sous ses doigts, l'approchait de son oreille. Czeslaw était tétanisé. Incapable de prononcer un son. Sans issue de secours.

— Il est neuf, peut-être ? J'en ai jamais vu un sorti de l'imprimerie. Vous, si ?

Sans un mot, Czeslaw l'observa encaisser le faux et lui rendre la monnaie.

Dehors, l'air lui manqua. Il haletait, jambes flageolantes, il voyait en chaque passant un mouchard, chaque ombre le filait, invisible, mais tenace.

Dès lors, il délaissa les commerces familiers pour des échoppes lointaines où nul ne le connaissait. La peur au ventre, il changeait de métro, variait ses trajets, scrutait les reflets des vitrines à la recherche d'un regard trop fixe.

Il espérait décrocher un contrat. Un vrai qui le libérerait de cette angoisse qui s'infiltrait jusque dans sa moelle. En attendant, il achetait des bricoles de faible valeur et accumulait patiemment la monnaie rendue en prévision du mariage.

Plus vite qu'il ne l'avait imaginé, il avait vidé le sac de Pierrot le Fou.

À présent, face à la carrure de monsieur Tessèdre, il prononça la phrase qu'il répétait depuis des années.

— Monsieur, je vous demande la main de votre fille.

Suzanne ne ratait rien de la scène, le corps tremblant. Elle avait une alliée. Ce qu'il ignorait, c'est le doute, furtif, mais tranchant, qui avait traversé Suzanne quand, un soir, passant devant l'atelier, la porte entrebâillée lui avait laissé entrevoir des coupures de journaux. Toutes évoquaient Pierrot le Fou. Il était mort. Mort et enterré. Pourtant, cette nuit-là, elle ne ferma pas l'œil.

Dans le salon de ses parents, elle restait rivée à son père.

Monsieur Tessèdre leva enfin les yeux vers Czeslaw, partagé entre l'envie de le chasser et celle, plus amère, de tolérer l'inévitable. Il avait lu que des soldats polonais avaient reconstitué une armée sous les ordres français, contribuant à la libération du pays. En voyant ce garçon fluet, il fronça les sourcils. Les journaux exagéraient souvent, tout comme ce Bojarski avec ses "juteux contrats" étranges.

Il scruta les doigts du Polonais, trop délicats pour un ouvrier. Quelque chose sonnait faux.

— Papa, l'interpella Suzanne ?

Il tourna vers elle. Sa colère plia sous la tendresse. Elle, son unique faiblesse. Sa têtue de fille n'en ferait qu'à sa tête de toute façon. À quoi bon résister. Au moins lui exprimait un minimum de respect.

Un simple mouvement, presque imperceptible.

Monsieur Tessèdre opina du chef. Czeslaw baissa les yeux, incapable de soutenir ce regard qu'il savait ne pas mériter. Le bonheur radieux de Suzanne l'éblouit et le brûla à la fois.

Le couple et les parents s'entendirent sur l'organisation d'un mariage rapide, pour régulariser la situation. Mais aucun sacrement ne pouvait

absoudre Czeslaw.

Le soir, il écrivit à son père. Une lettre pleine d’espoir et de fêlures. Il lui partagea son désir de vivre de ses inventions, et la naïveté qu’il nourrissait, malgré tout, envers un système qui le décourageait.

— Ta mère et moi avons toujours eu confiance en toi, avait-il répondu comme si elle était encore en vie. Nous savons que tu trouveras ta voie.

C’était tout ce dont Czeslaw avait besoin. Une phrase. Une ancre. Il proposa d’offrir le voyage, mais la Pologne était désormais une prison sous le joug de Staline. Le père regretta de ne pas pouvoir venir à la cérémonie.

Le matin du mariage, Czeslaw enfila son costume trois-pièces comme on revêt un déguisement. Devant le miroir, ses doigts s'affairaient à nouer la cravate avec la maladresse de celui qui tente d'étouffer une vérité trop vive. Dans le reflet, un homme élégant. Sous le complet, un imposteur.

Il jeta un regard coupable à la vieille photo de ses parents en tenue de mariés, posée sur la commode. Lui aussi allait se marier. Il ravala ses larmes.

La journée déroula sa tapisserie de couleurs et de rires, un printemps tourbillonnant de visages sous un ciel d'un bleu insolent. Les robes vives des invitées dessinaient un jardin mouvant autour de la blancheur immaculée de Suzanne. Elle resplendissait. Sa figure illuminée d'une joie pure, sacrée. Enfin elle se mariait. Enfin elle allait être mère. Quand elle croisait les femmes du comité, elle pouvait relever la tête. Elle appartenait désormais à leur monde. Une femme complète. Dans tout son être, une fierté nouvelle, celle d'une égale, enfin.

Dans ce tableau éclatant, Czeslaw formait une tache d'ombre, prisonnier de son costume noir et de ses pensées plus sombres encore. Il s'agrippait désespérément à l’enchantement de Suzanne, comme un naufragé à une bouée, cherchant à puiser dans cette joie un peu de répit pour son âme tourmentée. Chaque sourire qu'il peinait à forcer paraissait creuser davantage l'abîme entre leurs deux mondes. Le sien fait de mensonges et celui de Suzanne de bonheur légitime.

Les hommes empestant le tabac froid lui serraient la main avec une insistance suspecte. Les femmes saturées de parfum semblaient scruter au-delà de sa courtoisie de façade. Ses oreilles bourdonnaient, guettant les mots redoutés : *« Je sais tout ! Je sais ce que tu fais, espèce de voleur !* ».

Un homme au chapeau gris passa près de Czeslaw, s'arrêtant un instant de trop. Son sang se glaça, la silhouette massive de Jo Attia avait surgi de ses cauchemars.

Czeslaw cligna des paupières.

L'intrus avait disparu, le laissant tremblant et les entrailles en feu.

Il sursauta.

Deux mains, lourdes comme des chaînes, venaient de se poser sur ses épaules.

Antoine.

Depuis la fin de l’aventure Obtura, Antoine avait trouvé un poste confortable à l’ambassade.

— Il y a quelqu’un qui veut te parler, fit-il en désignant une rue voisine, il dit que c’est important.

Czeslaw se figea, comme frappé par une décharge. L’air lui manqua. Sa poitrine se contracta, sourde à toute volonté. Son regard, affolé, balaya les environs en quête d’une échappatoire. Rien. Nulle part.

Son visage se vida de sang. Exsangue. Derrière lui, Suzanne riait, insouciante. Devant, les fantômes qu'il redoutait prenaient vie. Jo Attia ? Émile Benhamou ?

Ses doigts tremblaient. Ils échouèrent à arracher sa cravate. Il s’étranglait. Devait-il ignorer cet inconnu ou l’affronter ? Au loin, les éclats des invités résonnaient comme une musique discordante. Il distingua monsieur Tessèdre, figé, l’air d’attendre quelque chose. Ou quelqu’un.

Il était piégé. Pour éviter le scandale, il devait aller à la rencontre de cette personne à l’écart de la foule. Un condamné vers l'échafaud aurait eu la même expression résignée.

Il marcha jusqu’au croisement des rues.

Les secondes s'écoulaient avec une lenteur cruelle.

Il tendit le cou.

Là, une silhouette se découpa dans un rayon de soleil.

Czeslaw vacilla, incrédule.

Son cœur manqua un battement. Ce visage. Vieilli, fatigué, mais merveilleux.

— Papa ?

La voix, étranglée, se noya dans un sanglot. Tout un monde chavira.

À travers le vieil homme, la Pologne tout entière. Les montagnes de sa jeunesse, le chant des oiseaux qui avait bercé ses premiers rêves. Il revit sa mère. L'amour inconditionnel. Celui qui ne juge pas.

Il se jeta dans ses bras comme un enfant, renversant presque l'homme sous le poids de l'émotion.

Les larmes, brûlantes, traçaient des sillons sur leurs joues. Le temps s'étira dans cette étreinte.

Czeslaw peina à retrouver sa respiration.

Il croisa le regard d'Antoine. Il comprit. Son ami avait remué ciel et terre, les réseaux de l'ambassade, les autorisations secrètes, pour lever des rideaux de fer. Un cadeau inestimable. Une dette immense.

Apaisé, Czeslaw retourna vers la foule et présenta Suzanne, radieuse, pas encore tout à fait arrondie.

Son père brillait d'une fierté sans réserve, admiratif devant ce fils qui avait traversé la guerre, trouvé une femme, bâti une vie, ici, en France.

— Ta mère... commença-t-il...

Il ne voyait pas l'imposteur. Il ne voyait que l'enfant. Celui qui avait tenu bon.

— … nous sommes si fiers de toi, fils.

Et, un instant, Czeslaw y crut. Aimé. Pur. Libre.

Dès lors, le mariage prit un réel sens pour lui. On ne se marie pas pour soi, mais pour la famille.

Et pour Suzanne.

Elle lui avait tout offert. Un pays, un refuge, la liberté. Et bientôt, un enfant.

De cela, il pouvait être fier. Il n'avait pas triché. L'enfant serait vrai, fruit d'un amour sincère. Une île de vérité au milieu du théâtre.

Pour rien au monde, il ne voulait décevoir. Ni Suzanne. Ni son père qui avait traversé des rideaux de fer. Ni sa mère qui l'observait d'où qu'elle soit. Plutôt mourir que d'imaginer la désillusion. Rien au monde ne l'empêcherait de se montrer à la hauteur.

Alors, quand le prêtre eut terminé sa cérémonie, Czeslaw se leva devant l'autel et se retourna vers la nef. Tremblant, mais déterminé, il contempla cette assemblée si immense qu'il ne pouvait en distinguer les figures.

— Merci à tous. Surtout, merci à Suzanne, ma femme. Rien n'aurait été possible sans elle.

Elle fondit en larmes et se jeta dans ses bras. Sur le parvis, des pétales rouges, des colombes blanches, et une clameur légère.

Pour le vin d’honneur, la maison des Tessèdre avait été transformée en écrin de fête. Devant eux, rien d’autre que des rires. Pourtant, Czeslaw scrutait l’horizon apeuré d’y voir apparaître une Traction Avant ou un fourgon de police.

Le tumulte des voix vrilla les tempes de Czeslaw, creusant un abîme entre ce monde de joie et ses ténèbres intérieures. Chaque note de musique résonnait comme un rappel du temps qui lui était compté. Chaque cliquetis de verre contre un autre le renvoyait à la fragilité de son mensonge.

Le couple monta sur une marche pour trinquer face à la foule.

Soudain, il se figea. Son estomac se noua.

Là, dans la multitude, une silhouette familière.

Le chapeau fumant de Pierrot le Fou.

Le revenu d'outre-tombe leva sa coupe dans un toast macabre et silencieux. Leurs regards se croisèrent, celui du macchabée lourd de promesses funestes, celui de Czeslaw résigné à l'inévitable. Au fond, la mort restait probablement ce qu’il méritait. Il n’espérait plus fuir. Il priait seulement, que la mort attende, au moins jusqu'à la naissance de l’enfant. Le fantôme disparut. Sa présence demeura, invisible et pesante, comme cette dette impossible à solder.

Le père de Suzanne brandit son verre et attira l’attention sur sa carrure imposante.

— Aujourd’hui est une date importante. Pour ma fille unique, pour moi. Je lui souhaite une famille soudée et heureuse. Félicitation ma chérie. À ta santé.

Il vida sa coupe comme on avale un remède amer. Puis, il se mêla aux invités, trinquant à droite, à gauche. Il avança vers Czeslaw, délaissé pas sa femme accaparée par une tante.

La mâchoire serrée, monsieur Tessèdre s’approcha. Face fermée.

Son ombre recouvrit le Polonais.

Czeslaw pâlit.

Il était démasqué.

Chapitre 15

Czeslaw tentait d'étouffer l'appréhension qui lui rongeait la poitrine.

Face à lui, monsieur Tessèdre, massif le regard acéré, bloquait toute échappatoire.

— Je dois vous dire, fit-il d'un ton grave, que votre discours à l'église m'a surpris.

Stupéfait, Czeslaw vit son beau-père lui tendre la main pour la première fois. Il la serra comme Antoine le lui avait appris.

Tessèdre raffermit la poigne, le tira un peu vers lui.

— Czeslaw, prononça-t-il avec application, vous avez intérêt à la rendre heureuse.

— C'est mon seul souhait, monsieur.

Le regard toujours voilé de méfiance, il relâcha lentement ses doigts, douloureux, fit tinter leurs verres avant de disparaître dans un îlot d'invités.

S'il savait.

S'il savait l'imposture qu'était son gendre.

Czeslaw aperçut Suzanne, émue aux larmes. Il fut écrasé par le poids de leur confiance. Il se faufila jusqu'à une salle de bain dérobée et referma derrière lui ce monde auquel il mentait.

Là, à l'écart, il se laissa glisser contre le mur. Son corps secoué de tremblements, il aurait voulu disparaître, redevenir personne.

Il se raidit instamment quand on frappa soudain à la porte.

— Mon Polak, tu es là ?

Antoine. Il avait cru l'entendre parler.

Czeslaw entrouvrit. Il était seul.

— À l'église, tout à l'heure, je repensais à la première fois que j'avais vu Suzanne, tu te souviens ?

— Si je me souviens ? Tu avais failli me tuer cette fois-là.

— Qui aurait dit qu'aujourd'hui ….

— Tout est possible, mon frère.

Son sourire paraissait triste.

— Qu’y a-t-il, lui demanda Czeslaw inquiet ?

— C’est un jour de fête, je ne veux pas gâcher ça… mais…

Il hésita, puis soupira.

— Ma femme est partie. Londres. Avec mon fils. Je les ai perdus.

Ils restèrent là, suspendus dans un silence fragile. Czeslaw posa une main fébrile sur son épaule, incapable d’offrir un mot de consolation.

— Tu sais qu'ils ont commercialisé ton bouchon, lança soudain Antoine. Ces salauds de parfumeurs. Ils t’ont volé ton idée !

Il mordit ses lèvres pour ne pas crier.

— C’est pour ça qu’ils ont refusé notre contrat. Ils nous ont menti. Ils ont fabriqué une copie exacte de ton invention. Sans te verser un sou. On va les attaquer.

— Ils ont gagné du temps. Quelques phrases changées, un détail modifié… et voilà. C’est la loi du plus rapide.

Czeslaw souffla. Il renonça à révéler qu’on lui en avait soustrait bien d’autres.

— C’est une question de vitesse. Il faut des investisseurs au plus vite avant qu’un producteur ne s’approprie ton idée. C’est comme ça.

Antoine fulminait. Puis, son regard se radoucit. Il détailla le costume soyeux du marié.

— Heureusement qu’il existe des sociétés honnêtes… Je n’ai jamais compris comment tu as fait fortune.

Il le contempla attendant une réponse. Czeslaw eut un haut-le-cœur. Devait-il tout lui révéler ? Sa nuque se raidit. Par quel bout commencer ? Pierrot le Fou. Le papier de banque. Le sac vert sombre dans ce bar. Ces billets qu'il écoulait dans les commerces. Ce crime qui lui laissait une sensation de puissance éphémère et de dégoût permanent.

— C’est… compliqué, murmura-t-il.

— Laisse tomber, fit Antoine en haussant les épaules. J’y comprendrai rien de toute façon.

Puis il lui tendit la main, l’invitant à retrouver la foule.

Le lendemain, à l'aéroport, son père lui serra le bras sans un mot. Dans ce geste silencieux, tout l'héritage d'un homme honnête. Czeslaw demeura bouleversé, étouffé par l’émotion.

— Reste en France, dit-il. Reste avec moi.

Son père déclina, fidèle à sa terre, à sa langue, à ses souvenirs.

— Ma vie est là-bas. Tu n’as plus besoin de moi désormais.

Ils s’étreignirent comme s’ils ne devaient plus jamais se revoir.

Quand l’avion s’éleva, englouti par les nuages, Czeslaw eut l’étrange sensation qu’une part de lui-même disparaissait avec lui.

En guise de cadeau de noces, monsieur Tessèdre leur offrit une élégante maison à Bobigny. La petite famille s’installa dans une demeure ordonnée, mais plus grande, plus chic, plus chère. Suzanne, sans compter, la transforma à son image. Sobre, lumineuse, joyeusement moderne. Les vitres ternes d’autrefois cédèrent la place à de larges baies. Le salon, couleur olive, s’ouvrait sur un jardin harmonieux. Au mur, entre les photos des Tessèdre, Czeslaw accrocha celle de ses parents. À l’étage, il aménagea un atelier aussi vaste qu’une chambre.

Pour le bébé, Suzanne prépara un cocon rose, délicat et silencieux.

Un tableau charmant. Presque parfait, mais la surface craquait déjà.

Quelques semaines plus tard, un jour où la neige recouvrait Paris d'un blanc immaculé, la petite Marie vint au monde. Une lumière hivernale filtrait à travers les vitres givrées de la maternité, baignant la pièce d’une clarté presque féérique.

Quand l’infirmière déposa dans les bras tremblants de Czeslaw ce fragment d’humanité, fragile et tiède, une chaleur fulgurante traversa son être. Brûlante. Il était devenu père. Créateur, non plus de faux-semblants, mais d'une existence belle et bien réelle. Il tenait désormais dans ses mains l’avenir nu d’un enfant, comme autrefois son propre père avait tenu le sien.

Les nuits suivantes, penché sur le berceau de cette Suzanne miniature, une mélancolie vive s’empara de lui. Il n’avait plus le choix, il devait trouver une idée, et une bonne. Peu importait quoi pourvu que cela fasse vivre sa famille.

Il redoubla d’efforts. Les mois défilèrent dans un brouillard d’essais infructueux. La nuit, il crayonnait des concepts brillants qui, à l’aube, semblaient absurdes. Trois heures de sommeil plus tard, il jetait ses croquis et recommençait. Son nouvel atelier était plus grand, mais son génie paraissait plus petit. Czeslaw griffonnait des idées, bricolait des prototypes, courtisait des investisseurs. Portes closes. Parfois elles s’entrouvraient juste assez pour le laisser espérer, avant de claquer avec indifférence.

Le compte en banque, baromètre silencieux de sa chute, s’effritait jour après jour.

— Nous n’aurons plus de revenus, annonça-t-il à Suzanne, les yeux rivés sur le parquet.

— Czeslaw…

Elle n’avait pas crié, seulement murmuré son prénom. En entier, pas son diminutif. Il le haïssait, ce timbre doux et terrible, celui d’un amour inquiet.

— Je vais trouver autre chose, dit-il, sans conviction. D’ici là… il faut économiser. Vivre autrement.

Elle posa sa main sur la sienne. Ce contact, simple, bouleversa l’équilibre précaire de son cœur.

— Czeslaw, murmura-t-elle vibrant d'une émotion contenue. Je porte notre deuxième enfant.

Le temps sembla reculer. Un second bébé. Un avenir qui s’élargissait alors même que le sol se dérobait.

Il la serra dans ses bras, enveloppant dans cette étreinte l'innocence qu'il n'avait pas et l'espoir qu'il n'osait plus nourrir.

Calme, son tout son être criait. L’effroi, la joie, la honte, l’amour, emmêlés dans le tumulte d’une âme écartelée.

Le soir, il se réfugia dans son atelier.

Seul, face à son établi, il s’assit. Il écrasa son front contre ses paumes, comme s’il pouvait faire jaillir le génie par la simple force de sa volonté. Pourtant il le savait, l’inspiration est indocile. Elle ne se soumet pas. Elle vient. Ou ne vient pas.

Mais, il n’y avait plus d’alternative. Il devait inventer ou trahir. Créer ou décevoir. Sur sa chaise tournante, il pivotait, prisonnier d'un manège d'angoisse.

Dans un éclat de rage, il balaya sa table de travail d’un geste abrupt. Ses outils volèrent à travers la pièce chutant sur le sol dans un fracas stérile.

Il laissa retomber ses bras, vaincu. Il devait se faire une raison. Son génie s’était tari. Il abandonna. Impuissant.

Au milieu du chaos de l’atelier, son regard se posa sur le sac vert sombre de Pierrot le Fou. Il était vide, désormais, éventré comme un animal après la chasse. Ne restait que les plaques de métal et un peu d’encre, inutiles sans le papier de la Banque de France.

Depuis des mois, il avait survécu grâce à ces faux. Sa seule réussite, pensait-il avec une ironie acide. Tout le monde en avait besoin. Personne ne pouvait lui voler.

Czeslaw fouilla. Peut-être, un billet oublié… un miracle. Mais non. Juste une chute de papier. Il la prit. La fit glisser doucement, comme on caresse un souvenir. Le papier semblait se moquer de lui, exceptionnel, unique, inimitable.

Si seulement il pouvait s'en procurer. Les stocks étaient conservés sous haute surveillance. Et Czeslaw n'avait rien d'un cambrioleur. Il n'avait jamais été un homme d'action, simplement un homme d'idées. Seuls des gangsters pourraient… Cette pensée le fit tressaillir. Il secoua la tête pour l'évacuer.

Il était dans une impasse. Ses yeux se perdaient sur le bout de papier. Il le faisait tourner lentement entre ses doigts.

Et soudain, jaillit une étincelle. Une fulgurance.

Elle était là.

L'idée.

Celle qu'il n'attendait plus.

Celle qui allait tout changer.

— Tout est possible.

Chapitre 16

17 janvier 1964, Montgeron

Le ciel de Montgeron devint sombre.

Dans la rue, plus aucun signe de vie. Même les chiens s'étaient tus, recroquevillés au fond de leurs niches.

— Je vais vous demander d'ouvrir le coffre, monsieur Bojarski.

Czeslaw haussa à peine un sourcil.

— Je ne peux pas.

Un rictus étira les lèvres de Benhamou, sans chaleur ni surprise.

— Voyez-vous ça... On n'en attendait pas moins d'un chef de gang.

Un timbre aigu résonna depuis l'intérieur de la maison.

— Que se passe-t-il ?

Suzanne était là, debout dans l'embrasure de la porte, fragile silhouette aux grands yeux d'effroi plantés dans un visage pâle et rond. Ses bras tremblaient, ses doigts crispés sur le tissu de sa robe.

Affolée, elle regardait autour d'elle.

Les bottes martelaient les pavés comme un verdict, les voix rauques déchiraient la quiétude. Relent du passé. Puis, la nausée quand ils pénétrèrent son intimité. Elle avait mal. Sa maison, piétinée, empestait le tabac et la transpiration. Suzanne, le cœur au bord des lèvres, avait l'impression que son monde s'effondrait. Son propre foyer se muait en terrain hostile. Le froid s'infiltrait. Elle n'était déjà plus chez elle.

Benhamou s'approcha d'elle, tendant sa carte d'un geste mécanique.

— Perquisition dans le cadre d'une enquête visant le gang de votre mari

— C'est absurde, vous vous trompez !

Il l'ignora se contentant de regarder sa montre.

— Nous allons perquisitionner votre domicile. Il est 13h30 et nous avons encore trois heures pour le faire.

— C'est un scandale, clama-t-elle !

— Votre mari est … polonais. Il vous doit beaucoup.

Une bouffée de chaleur envahit la poitrine de Suzanne, une révolte instinctive, presque viscérale. Outrée.

— Qu'osez-vous insinuer ? Vous devriez avoir honte. Est-ce cela, la police française ?

Elle ne se justifia aucunement, se contentant de s'offusquer. Benhamou reconnut là l'éducation bourgeoise.

— Que cherchez-vous à la fin, s'exaspéra Suzanne ?

— C'est avec votre mari que je vais en parler, madame.

Expérimenté, Benhamou se força à la retenue. Il tâcha de ne pas projeter sur elle la haine qu'il vouait à Czeslaw Bojarski.

Se voulant bienveillant, il expliqua la procédure. La maison serait fouillée de fond en comble, mieux valait qu'elle reste avec les enfants.

Puis, Émile Benhamou pénétra la demeure des Bojarski.

Le salon était impeccablement ordonné et sentait bon le savon noir. La cuisine, moderne, lumineuse était dotée d'étranges appareils qui parsemés le plan de travail. Au mur, un téléphone était accroché. Tout respirait un luxe discret. Une fragrance de café flottait dans l'air, fragile rempart contre le chaos. Sous la large fenêtre trônait le coffre-fort, imposant, comme un cinquième membre de la famille. Benhamou posa la main dessus, lentement. Il jaugea son poids, sa promesse de vérité. Il s'imagina déjà l'ouvrir, y découvrir les faux billets entassés, les preuves éclatantes de la culpabilité de Bojarski. La chute de son gang de faussaires. La victoire, enfin, après tant de sacrifices.

Il vérifia sa montre et héla son adjoint. Patouillard, à l'embonpoint affirmé, rappliqua instamment.

— Trouvez-moi un technicien de chez Fichet pour forcer ce coffre. Et ramenez-moi Bojarski.

— Tout de zuite zef, fit Patouillard un cheveu sur la langue.

Czeslaw croisa le regard inquiet de ses enfants auprès de leur mère. Il leur adressa un sourire qui se voulait apaisant.

Dans la cuisine, il fit face à Benhamou.

— Vous ne trouverez rien ici. Laissez ma famille tranquille.

— Et que devrions-nous trouver, monsieur Bojarski ?

Czeslaw se mordit la lèvre. Il avait parlé trop vite.

Habitué aux interrogatoires, Benhamou le scrutait sans un mot. Le silence travaillait pour lui.

Il toisa son rival comme s'il pouvait lire toute sa vie.

— Les criminels commettent toujours une erreur, finit-il par dire. Et quand cela arrive, je suis là.

Pas un frémissement chez Bojarski, pensa-t-il. Une statue de calme. Nulle irritation, nulle protestation. Il absorbait les accusations comme on observe une pluie derrière une vitre. Pas même un tressaillement au mot *criminel*. Quand on n'a rien à se reprocher, on refuse les accusations, on s'indigne, on se cabre. Suzanne Bojarski l'avait fait, pas lui.

Émile Benhamou eut une moue de dégoût. Mentir à la police était une chose. Tromper sa propre femme des années durant… Seuls les vrais salauds en étaient capables.

Il le savait. L'homme en face de lui n'était pas ordinaire. Jusqu'à quel point ? Il attendait ce moment depuis trop longtemps pour prendre le risque de le sous-estimer.

— Que contient ce coffre ?

— Je vous l'ai dit. L'argent de ma famille et mes brevets.

— S'il n'y a que ça, ouvrez-le.

— Je ne peux pas, j'ai perdu la clé.

Benhamou n'était pas surpris.

— Vous saviez que nous venions. Pourquoi n'avez-vous pas fui ?

Suzanne surgit soudain dans la pièce, les yeux rougis.

— Ça doit être une erreur, monsieur le commissaire, nous sommes honnêtes. Chaque année, nous donnons aux associations…

Émile Benhamou resta coi. Il ne pensait jamais à faire le moindre don, pas même aux orphelins des forces de l'ordre.

Il fut sauvé par Patouillard.

— Le technizien de Fisset est en route.

Benhamou lança un regard lourd à Czeslaw.

— Madame Bojarski, reprit-il, pouvez-vous expliquer à votre mari que c'est sa dernière chance d'ouvrir ce coffre et de nous faire gagner à tous un temps précieux ?

Suzanne contempla tour à tour le policier, le fort, Czeslaw.

— Votre commission nous y oblige ? Alors, Czé, fais-le. Nous n'avons rien à nous reprocher.

Czeslaw, les doigts crispés sur le rebord de la table, ne disait rien. Il savait. À l'arrivée de l'intrus dans son jardin, il avait compris que le moment tant redouté était arrivé. Il avait feint le contraire, mais avait reconnu le commissaire du premier coup d'œil. Celui des journaux.

— Naturellement, fit le policier, je serai dans l'obligation de stipuler votre manque de coopération.

Il contempla Suzanne, devenue plus blanche encore.

— Il va sans dire que cela ne jouera pas en faveur de votre mari lors de son procès.

— Un procès, s'alarma-t-elle ?

— Vous pouvez rester auprès de vos enfants madame. Ils auront bien besoin de vous désormais.

Suzanne se figea.

Elle regarda son époux qui ne tiquait pas, les yeux rivés sur la fenêtre devant lui.

— Ce ne sont que nos économies...

La tension s'installa.

La torpeur s'épaissit.

Tout à coup, sans un mot, Czeslaw se leva.

— Je vais vous ouvrir le coffre.

— Halte-là, cria Benhamou pris de court !

— La clé.

Déjà, le commissaire sortait son arme, les muscles tendus comme des cordes. Czeslaw dévoila une petite trappe dissimulée dans un meuble de la cuisine.

Le canon de Benhamou le visa aussitôt.

— Les mains en l'air, monsieur Bojarski.

Sous les yeux de Suzanne affolée, Czeslaw s'exécuta, lentement. Inexpressif, presque las.

— Écartez-vous, ordonna le commissaire !

Il s'avança prudemment et découvrit dans un renfoncement, une épaisse clé.

Czeslaw le regarda avec une lueur d'ironie.

— Vous êtes bien tendu commissaire, glissa-t-il.

Benhamou vérifia que rien d'autre n'apparaissait suspect.

— Ouvrez. Lentement. Pas de geste brusque. Et surtout... ne touchez à rien à l'intérieur.

Sous les figures préoccupées de l'assistance, Czeslaw introduisit la clé dans la serrure.

Le cliquetis des verrous grinça comme des dents malades. Le coffre s'entrouvrit. Une bouffée d'air froid s'en échappa.

Le monde cessa de tourner.

Benhamou repoussa brusquement Czeslaw et abaissa son arme.

À cet instant précis, Patouillard surgit, accompagné d'un homme vêtu d'un bleu de travail, une caisse d'outils à la main.

— Le technizien de Fisset est arri…

Il s'arrêta net, la mâchoire lâche.

Un claquement métallique retentit.

Le coffre venait de s'ouvrir.

Tous étaient happés par son contenu. Tous incrédules. Tous sauf Czeslaw. Il avait aperçu par la fenêtre, le technicien en tenue. L'employé de Fichet s'était déplacé pour rien.

Dehors un ciel anthracite, dedans une lumière dorée effleura les visages figés.

Le pouls de Benhamou s'accéléra. Devant lui, un rêve de policier. La preuve tant attendue. L'aboutissement de toutes ces années. Il avait réussi.

Il découvrit Suzanne, encore plus surprise que lui, dévisager son mari comme pour lui demander « *Mais qu'est-ce que c'est ?* ».

— Czeslaw, murmura-t-elle.

À l'intérieur du coffre, des dizaines de lingots aux reflets d'ambre étaient parfaitement alignés à côté d'un millier de billets, disposés en liasse.

— Cette fois, je te tiens Bojarski.

Impatient, Benhamou ne s'attarda pas sur la pile de documents dans une pochette marquée « *Brevets* » ni sur les lettres soigneusement rangées. Tout ce qui comptait brillait sous ses yeux. Il s'accapara d'une poignée de billets qu'il testa du bout des doigts. Une matière tiède, presque douce. Il les retourna en tous sens, incapable d'identifier s'il s'agissait de vrais ou de faux.

— Faites analyser ça, Patouillard. Et confirmez-moi que ce sont des faux.

— Des faux, se scandalisa Suzanne ! Pourquoi voulez-vous que nous ayons des faux billets dans notre coffre ?

Pour toute réponse, Benhamou fixa Czeslaw.

— Les économies de votre famille ? Soyons sérieux, monsieur Bojarski. D'où ça vient ?

— Je vous l'ai dit, commissaire Benhamou. C'est mon travail. Mon labeur. Je suis inventeur.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard.

Pour une fois, Czeslaw ne baissa pas le sien, pas tout de suite. Il avait imaginé ce moment tant de fois. Il s'attendait à la peur, à la colère, mais ce qui l'affectait, c'était la figure de ses enfants. Et de Suzanne.

Czeslaw posa ses yeux sur elle. Un regard où se mêlaient l'amour et la désolation, comme un adieu silencieux.

— Comprenez monsieur le commissaire, je ne veux pas que nos enfants vivent ce que j'ai vécu moi-même.

Benhamou fronça les sourcils témoignant son scepticisme.

Autant d'or. La preuve qu'il était bien plus que ce qu'il prétendait être. La confirmation qu'il était bien le véritable chef du gang qu'il recherchait.

Il tenait son homme. Enfin. Ce petit Polonais sec et discret. Il aurait pu le croiser mille fois, sans jamais le soupçonner. Peut-être l'avait-il fait ?

Mais soudain, Patouillard réapparut, livide.

— *ss*hef …

Il tâcha de se calmer et entraîna Benhamou à l'écart.

— Les billets, reprit-il, *ze* zont des vrais.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Tout est en règle. L'or aussi. Tout au nom de Bojarski.

Benhamou s'agrippa au meuble le plus proche, le corps crispé. Chaque billet. Chaque lingot. Tout était légal ? Impossible. Le vertige s'empara de lui.

Dehors le ciel devint obscur.

Son regard se posa sur Czeslaw Bojarski et sa femme. Leurs mots lui revinrent à l'esprit.

— *Vous vous trompez. Ça doit être une erreur. Pourquoi voulez-vous que nous ayons des faux billets ? Vous ne trouverez rien ici.*

L'ivresse de la victoire se dissipa en un courant d'air glacial. Son triomphe devint un gouffre. Comme un réflexe, sa main glissa contre ses

vêtements à la recherche de sa pipe. Il se perdit dans le coffre ouvert qui ne contenait au final que les économies de la famille, les brevets et les lettres. En un mot, rien. Pas un indice. Pas un faux billet. Juste une ombre qui lui échappait. Encore.

Patouillard planta son regard inquiet dans celui de Benhamou.

— *S*shef, cette maison, ce type … Il vit simplement…

Des yeux, il désigna le téléphone dans la cuisine.

— Notre homme a été averti, il sait que nous sommes sur sa trace.

— Faut pas se fier aux apparences, Patouillard.

— Pour quelle raison ne se serait-il pas enfui ? Cela aurait été rapide pour lui, deux voitures, emmener l'or, les billets, et pfff… envolé…

L'adjoint hésita. Puis exprima ce que Benhamou s'interdisait de penser.

— Vous êtes sûr que c'est notre gars ?

Chapitre 17

Noël 1950

Czeslaw ralentit devant la bijouterie.

Il s’arrêta sans remarquer la silhouette tapie dans l’ombre.

Ses mains, gelées, s’enfoncèrent dans ses poches, comme pour fuir le froid, ou lui-même. Dans chacune d’elle, un billet de 1000 francs.

Derrière la vitre, la bague d’or brillait, provocante. Celle qui illuminait le regard de Suzanne. Une promesse jamais tenue. Mille six cents francs. Le nombre le narguait. Un abîme entre ses rêves et sa déchéance.

— J'en peux plus de ces faux billets, avait pesté Suzanne la veille en rentrant avec son cabas vide. Qu’est-ce qu’on va leur donner à manger, aux enfants ?

— On voit bien que c'est un faux...

— Ah ! Monsieur est devenu expert en billet de banque maintenant ?

— Le papier. Touche le papier...

— Puisque tu es si brillant, fais donc les courses. Rends-toi utile…

À ce souvenir, Czeslaw toussa. Une rage sourde lui tordait les entrailles.

Depuis la naissance de Pierre, leur quotidien s’effilochait en batailles contre la misère, souvent perdues d'avance sans l'aide des parents de Suzanne. Cette charité le rongeait, lancinante. Il n’était plus un mari, à peine un père, un fardeau.

Depuis quand n’avaient-ils pas ri ? Depuis quand Suzanne ne le touchait-elle plus ? Il l'ignorait. Il en portait la responsabilité. Ses idées, autrefois synonymes d’espoir, s’étaient évanouies dans la désillusion. Aucun investisseur, aucun succès. Ni son stylo plastique ni sa brosse à dents courbée. Rien.

Honteux, il devinait dans le regard de Suzanne son regret de l’avoir épousé.

En cette veille de Noël, il allait tenter une dernière fois. Se racheter ou disparaître.

— Rien ne se perd tout se transforme, lui avait-on enseigné à Dantzig.

Il avait tout étudié, livres, filigranes, encres. Dans les brocantes, il avait déniché un vieux bidet en zinc, un mixeur. Il avait expérimenté, raté, recommencé, jusqu'à atteindre une qualité qu'il estimait présentable. Le moment était venu. Plus de théorie, plus d'essais. L'affluence de Noël le servirait. Aujourd'hui ou jamais.

Devant la vitrine de la bijouterie, il leva les yeux sur un uniforme bleu foncé. Un policier.

Sa nuque se glaça. Il retira sa main de sa poche gauche. Le faux billet qui s'y trouvait brûlait. L'angoisse le prit. Il voulut renoncer. La mine triste de Suzanne s'imposa. Il y puisa le courage.

La rue commerçante grouillait. Il se glissa dans la queue débordant de la boucherie. Chaque regard l'accusait, chaque murmure le condamnait.

— Un fléau tous ces faux billets, lança quelqu'un.

Sa respiration se brisa en hoquets silencieux.

La file n'avançait pas. Les secondes s'étiraient. Il était toujours temps de renoncer, faire demi-tour comme il l'avait fait à la boulangerie le mois dernier. La porte s'ouvrit.

Trop tard.

Il pénétra dans la boutique, le dos trempé. L'œil perçant du boucher le jaugea. Avait-il deviné ? Czeslaw pouvait encore choisir la poche droite, comme il l'avait fait la semaine précédente chez le marchand de journaux.

La caissière lui sourit doucement. Pourtant, Czeslaw éprouvait la sensation d'être traqué. Sa main gauche se raidit.

Son tour arriva plus vite qu'il ne l'aurait cru.

— Bonjour monsieur Bojarski. Ça faisait longtemps ! Comment va madame ?

Quel imbécile. Sa seule présence trahissait l'inhabituel. Tout son corps se crispa dans un rictus, qu'il espérait aimable.

Le boucher lui offrit une échappatoire.

— Madame prépare les petits plats pour le réveillon, j'imagine. Que puis-je vous servir ?

Czeslaw, absorbé par ses craintes, avait oublié l'essentiel. Que prendre ? Une dinde ? Trop cher. De la viande rouge ? Non, pas pour Noël.

— Monsieur Bojarski, fit le commerçant impatient, rivé sur la file qui s'allongeait.

— Un poulet, s’il vous plaît.

Le boucher haussa les sourcils. Il prépara la commande et l’emballa pour sa femme, avant de passer au client suivant.

— Quatre-vingt-quinze francs monsieur Bojarski, annonça-t-elle.

Une bouffée de chaleur l'assaillit. Brutale. Tout devint sourd autour de lui. Il n’entendait rien d’autre que le tambour affolé dans ses tempes.

Son bras se tendit. Hésitant. Presque indépendant de sa volonté. Entre ses doigts moites, une coupure de 1000 francs type 1945, ornementée de Minerve et Hercule.

Celui de la poche gauche.

Le faux.

Trop tard.

La commerçante s’empara du billet. Le temps s’arrêta. L'œil aiguisé, elle manipula le papier. Czeslaw fut pris de chaleurs. Elle, enchaînait des gestes précis. Méthodiques. Mécaniques. Lui, ne respirait plus. Son cuir chevelu ruissela.

Elle, un frottement. Suspicieux. Des secondes interminables.

Lui, impuissant, sentit un pincement.

Elle sait. La prison. Suzanne. Les enfants. Tout est fini.

Mais elle ouvrit sa caisse.

— Et neuf cent cinq qui font mille. Merci, monsieur Bojarski. Joyeux Noël.

Sans répondre, sans qu’il le décide vraiment, il se retrouva dans la rue. L’argent serré dans son poing. Authentique. Propre.

Ça a marché. Bon sang, ça a marché !

Un cri silencieux s’éleva en lui. Une joie fauve, déchirante, mais il n’eut pas le temps de savourer.

— Monsieur Bojarski ?

Cette voix dans son dos. Son nom, prononcé clairement. Une lame froide le transperça.

C’était trop beau …

Planté au milieu de la rue, la commerçante le poursuivait. Son corps oscillait entre fuite et immobilité. Il fit mine de ne pas entendre, regardant dans la direction opposée.

Là, il reconnut la silhouette sombre du policier. Il l’avait suivi. Czeslaw était cerné.

C’est foutu, tout s’écroule.

Son cœur ne battait plus, il cognait. Violemment. Comme pour briser sa cage thoracique.

Le policier avançait. Les doigts de Czeslaw cherchèrent le billet authentique dans sa poche droite.

Il se retourna prêt à se confondre en excuses. Un malentendu, dirait-il. Une erreur à son insu. Comment un tel billet avait-il pu...

— Vous avez oublié votre poulet, fit la commerçante !

Elle lui tendit le sac, bienveillante. Czeslaw s’en saisit mécaniquement, la remerciant du bout des lèvres. Déjà, elle disparut affairée à encaisser le client suivant.

Autour de lui, les couleurs revinrent. L'air emplit à nouveau ses poumons, profond, douloureux.

Le policier passa à côté de lui. Si proche. Leurs manches se frôlèrent.

Un rictus incrédule étira ses lèvres. Honte et triomphe mêlés.

Elle n'avait rien vu. Cette femme qui manipulait des billets toute la journée, qui connaissait le toucher particulier du papier de banque, avait pris son faux pour un vrai. Une sensation étrange l'envahit. Fierté de l'inventeur. Terreur du faussaire. Espoir du mari. Tout se mélangeait dans un vertige troublant.

J’ai réussi !

Czeslaw avait amélioré les encres et la presse. Il avait modifié la typographie en fonction des nouvelles mises en circulation. Puis il avait utilisé les plaques de Pierrot le Fou sur son propre papier. Il était parvenu à imiter celui de la Banque de France, filigrane compris. Une sorte de tampon sur le papier encore humide formait des traits aux épaisseurs plus fines, des filigranes presque parfaits.

Pas un mensonge, une création.

Pas un vol, une invention.

Le génie était revenu.

La nuit tombée, le foyer s'était éveillé.

Pas de sapin, mais la cheminée projetait sur les murs une danse de lueurs fauves, promesse de chaleur pour leur premier Noël à quatre. Les flammes léchaient l'écorce des bûches, libérant un parfum de forêt qui se mêlait à celui des bougies artisanales de Suzanne.

Elle avait mijoté un repas modeste, comptant sur la magie ambiante pour sublimer l’ordinaire. Ce poulet rôti, croustillant et odorant, constituait leur première folie depuis une éternité. À cela s’ajoutait une bouteille de vin que Czeslaw avait soigneusement conservée.

Ce soir, c’était fête. Elle était contente de voir son mari particulièrement souriant, persuadée que sa mise en scène y était pour beaucoup. Marie était sagement installée dans sa chaise haute, sans tout à fait comprendre en quoi cette journée demeurait singulière. Pierre, repu, s’occupait à faire rouler sur le parquet un cheval en bois fabriqué par son père.

Ils dégustèrent ce dîner de fête, complices. Czeslaw observait Suzanne à la dérobée, captant chaque étincelle de joie, chaque rictus de bonheur qui redessinait ce visage qu'il aimait tant. Il semblait redécouvrir la femme qu’il avait épousée.

Suzanne, elle, ne pouvait s'empêcher de remarquer les épaules de son mari, détendues, pour une fois.

— Tu crois que l'année prochaine sera meilleure, souffla-t-elle, presque sans le vouloir ?

— Elle sera ce que nous déciderons d’en faire.

Un sourire traversa la figure de Suzanne, mais ses prunelles conservaient cette ombre que la lueur des bougies ne parvenait pas à dissiper

À la fin du repas, Suzanne se leva, disparut un instant et revint avec deux paquets enveloppés dans du papier journal. Elle en donna un à chacun de ses enfants.

— Joyeux Noël, mes amours.

Anne déchira l’emballage avec maladresse, découvrant une poupée tricotée de laine douce, fixée sur une armature de bois sculptée par Czeslaw. Pierre, hilare, préférait s'amuser avec le papier plutôt qu'avec le jouet, faisant rire ses parents. Une joie pure qui les rassembla pour la première fois depuis longtemps. Émue, Suzanne serra la main de son mari, fort, comme pour retenir ce moment, le graver à jamais.

Ce soir, ils avaient réussi. Ils avaient offert un Noël à leurs enfants. Un répit à eux-mêmes.

— Pour toi aussi c’est Noël, lança soudain Czeslaw avant de s’éclipser.

Il revint presque aussitôt, tenant un paquet orné d’un nœud doré.

— Qu’est-ce que c’est, fit Suzanne les yeux ronds ?

Elle prit grand soin de ne pas abîmer le papier cadeau qui, à lui seul, lui semblait précieux. Elle défit le ruban avec précaution, comme si elle manipulait un trésor. Sous l'emballage délicat, un coffret rouge carmin apparut.

Elle leva la tête vers son mari, incrédule.

— Czeslaw…

Ses doigts soulevèrent le couvercle.

Dans l'écrin de velours reposait un anneau d'or. Simple et pourtant fabuleux. La flamme des bougies renvoyait des éclats dorés qui dansaient au fond des pupilles de Suzanne.

— Tu es fou, cria-t-elle ! Mais... comment…

— Je voulais attendre ce soir pour te faire la surprise. J’ai un nouveau contrat.

Elle chercha à lire dans l'expression de Czeslaw un éventuel malentendu, mais ses yeux brillaient, confiants.

— Oh oui, exulta Suzanne en lui sautant au cou !

Elle se laissa gagner par les sanglots, mélange de bonheur et de soulagement.

Elle prit place sur les genoux de son époux.

— Moi je n’ai rien pour toi...

— J’ai tout. Te voir heureuse me suffit.

— Je t’aime.

Czeslaw ferma les yeux, envahi par un bien-être presque douloureux derrière ce bonheur, une ombre. Il observa la bague, éclatante au doigt de Suzanne. Était-ce vraiment mal, si c'était pour eux ? Il chassa ses pensées d'un battement de paupières. Le lendemain, son corps lui rappela la nuit agitée. Raide, endolori, il se leva en grimaçant, sourire aux lèvres. La journée s’écoula, douce, à hauteur d’enfants. Un répit.

Comme chaque fin d’année, il écrivait à son père. Un lien fragile entre deux solitudes. Il y ajoutait des billets pour les étrennes quand il pouvait se le permettre. Cette fois, l’enveloppe s’avérait plus épaisse, remboursant des années de sacrifices.

— Ne t’en fais pas, avait répondu son paternel, je n’ai besoin que de tes nouvelles. Ce sont envers nos enfants que nous avons une dette. Aime-les, protège-les. Ce sera mon bonheur. Ta mère et moi, nous sommes fiers de toi.

Ces mots, simples et anciens, lui firent venir les larmes. Un peu plus encore qu'à l'habitude.

Devant la photo de ses parents, Czeslaw se le promit. Il ne vivrait pas comme ça. Il resterait honnête, droit, malgré tout.

Les faux billets, ce n'était que pour dépanner.

Rien de plus.

Chapitre 18

Dans le vaste bureau aux reflets dorés, le gouverneur de la Banque de France demeurait immobile, figé dans une posture d'attente méfiante. Il répétait, presque pour lui-même, le titre et le nom de son visiteur, comme si le simple fait de les prononcer pouvait dissiper le doute qui le tenaillait.

— Commissaire Émile Benhamou.

Son regard s’attarda sur l’homme aux traits méditerranéens, à la chevelure noire et dense, indocile comme la mer les jours de vent. Il saisit la carte de police du bout des doigts, avec une prudence exagérée, comme si le carton portait une souillure invisible. Ses pupilles, deux fentes grises, tressaillirent dans l’effort, cherchant la faille, l’irrégularité infime qui lui permettrait de rejeter cet intrus sans avoir à s’expliquer.

— Émile Benhamou. Commissaire. Office Central pour la Répression du Faux-Monnayage.

L’air résigné, il désigna un siège, concédant une faveur qu’il aurait préféré éviter.

— Avec tous ces faux qui nous entourent...

Le commissaire Émile Benhamou esquissa un sourire poli, mais crispé. Il peina à masquer son agacement. Une heure qu’il avait poireauté. Cette condescendance ravivait en lui une brûlure ancienne, celle des jours où il n’était qu’un gosse observé à travers le prisme d’un nom, d’une peau. Avant même d’ouvrir la bouche, il était jugé.

Une lumière crue s’abattait sur le parquet verni. Benhamou balaya d’un coup d’œil ce décor théâtral. Des meubles Louis XVI, des rideaux bordeaux, des boiseries cuivrées, tout respirait l’arrogance d’un monde où il n’était qu’un intrus toléré.

Des sièges larges, à l’assise rembourrée ornée de fleurs et bordée de dorure, paradaient devant un immense bureau en noyer vide, à l’exception d’un dossier et de journaux. Derrière trônait l’imposant gouverneur de la Banque de France bien installé dans son fauteuil de roi. Chauve, il portait une barbe blanche fournie et une fine moustache effilée. Avec son costume

trois-pièces sombre auréolé d’un nœud papillon assorti, il ressemblait aux présidents des États-Unis du siècle précédent.

Son passé ? Une légende sale que personne n’osait évoquer à voix haute. On racontait qu’il avait collaboré avec une rigueur zélée pendant l’Occupation. De Gaulle lui-même avait préféré détourner le regard. L’homme était utile, indispensable à un franc vacillant, exsangue, et la France d’après-guerre avait besoin de banquiers plus que de justiciers.

Le banquier hautain n’avait pas daigné se lever, refermant lentement son journal. L’actualité concernait encore la Russie et cette nouvelle guerre dénommée « froide ».

— Saloperie de communistes…, grommela-t-il en tendant une main distraite.

Enfin, il posa les yeux sur Benhamou, observant ce commissaire aux épaules carrées, au costume noir sans faux pli, au regard ferme. Ce qui le frappa, ce ne fut ni la poigne assurée ni l’attitude digne, mais la jeunesse. Autant de faits d’armes, à même pas quarante ans.

— J’ai cru comprendre que vous veniez du grand banditisme.

— Absolument, monsieur le gouverneur, je…

— Ici c’est autre chose, monsieur.

Il y avait dans sa façon sèche de prononcer *monsieur* tout sauf le respect habituellement associé. Dans ce monde-là, le titre s'avérait plus important que le nom.

Il sortit un billet d’un dossier et le poussa vers Benhamou.

— Ceci, commissaire, est un 1000 francs. Est-il vrai ou faux ?

— Modèle « Minerve et Hercule » type 1945, le coupa Benhamou. Filigrane intégré, taille standard, impression au burin. Une perfection en apparence, mais un faux, évidemment.

Le gouverneur déglutit, irrité par l’insolence de l’étranger, et par le fait qu’il ait raison.

— Depuis combien de temps êtes-vous en poste, monsieur… *Benmoumou* ?

— Commissaire Benhamou, rectifia-t-il. Peu, certes, mais je…

— Trente-cinq ans ! Cela fait trente-cinq ans que je travaille dans la banque.

Émile Benhamou n’avait aucune illusion sur l'accueil que lui réserverait cet homme dont le passé trouble transparaissait dans chaque geste nerveux.

Brillant dans la lutte contre la pègre, Benhamou aurait pu gravir les échelons.

Mais, un jour, au commissariat …

— Un commerçant a interpellé deux suspects.

— Et alors ? Ce n'est pas mon domaine.

— Ce sont... deux Algériens… monsieur et madame Benhamou.

L’annonce lui coupa le souffle.

Ahuri, il s’était rendu chez le marchand. Sa mère, chétive les larmes plein les joues, tenait les faux billets en jurant qu’elle ne savait pas. La dignité de toute une vie anéantie.

— Je vous laisse ma montre en gage, implorait son père. Mon bien le plus précieux, le temps d’aller chercher de l’argent.

— Je ne vous fais pas confiance, trancha le commerçant. Vous autres Arabes êtes des voleurs, c'est dans vos gènes.

Benhamou avait alors sorti sa plaque, durement, comme une gifle.

L'idée qu'on puisse douter de leur honnêteté avait brisé quelque chose chez ses parents. Eux qui s’impliquaient dans une association pour promouvoir le monde judéo-arabe en Algérie, qui cherchaient à renforcer les liens entre les communautés à travers des initiatives culturelles ou éducatives. On bafouait leur honneur.

Dans leur regard accablé, Émile lisait une blessure plus profonde que n'importe quelle souffrance physique. Leur dignité piétinée, et lui, commissaire, incapable de les en protéger.

— À quoi servent les policiers, fulminait son père en rentrant ? Où est la justice ?

Émile était resté silencieux, honteux de son impuissance, meurtri par leur douleur. Les faussaires, songea-t-il, volaient bien plus que de l’argent, la confiance, la place même de l’individu dans la société. Chaque faux billet faisait d’un innocent un suspect, d’un étranger un coupable tout désigné.

Pierrot le Fou était mort, Jo Attia pourrissait en prison. Et lui, Émile Benhamou avait décliné une promotion grassement rémunérée au profit de la lutte contre le faux-monnayage. Il échangea toutes ses équipes contre une poignée d’hommes. Le beau commissariat de police contre un bureau partagé en banlieue. Sa notoriété contre l’oubli.

Les suppliques de sa femme ne tardèrent pas à retentir.

— Après tout ce que tu as enduré, Émile… Ne crois-tu pas que tu as le droit, toi aussi, au confort et à la sérénité ? Que nous, nous y avons le droit ?

Ce mot sonnait comme un luxe inaccessible, réservé à ceux qui n'avaient jamais eu à prouver qu'ils méritaient leur place.

— Nous avons déjà tout chérie. Une maison, une voiture …

— Une maison qui appartient surtout à la banque. Et nous ? Nos enfants ? Crois-tu qu'ils se nourriront de ton sens du devoir ?

L'avenir de la famille.

Les paroles de sa femme pesaient, c'était aussi celle de ses aïeuls.

Elle ignorait qu'il sacrifiait bien plus qu'une carrière. Son reflet dans le miroir lui renvoyait l'image d'un homme déchiré. Hier encore, son nom rimait avec estime au grand banditisme. Aujourd'hui, il n'était plus qu'un pion égaré sur un échiquier dont il ne maîtrisait plus les règles. Il redevenait le novice, l'intrus silencieux aux poches lourdes de doutes, contraint de mériter chaque mot, chaque marque de respect.

Et si tout cela n'était qu'une immense erreur ?

L'angoisse le rongeait déjà.

Au fond, il peinait à se convaincre de ce changement de carrière. Cette lutte ingrate loin des projecteurs ? Le goût du défi ? Tout créer à partir d'une page blanche ? Ou un sacrifice pour la loi et la nation ?

— Les enfants, dit-il, ont besoin d'un père vivant.

C'était le seul argument qu'il avait trouvé pour le persuader, elle comme lui-même.

Et le voilà, contraint de courber l'échine devant un homme qui se prenait pour un gouverneur américain.

— Je ne vous conteste pas, fit-il en brandissant la contrefaçon, je cherche à comprendre. Comment avez-vous su que ce billet est un faux ?

Le silence s'étira dans le bureau trop luxueux, trop vaste, trop propre. Le banquier jaugea le commissaire qui arborait une mine plutôt sympathique, cela n'en faisait pas moins un étranger.

Sous l'Occupation, les faux billets avaient envahi les marchés, surtout le 1000 francs. Désormais, dans cette France renaissante au milieu de la guerre froide, ces contrefaçons menaçaient le pays. L'État exigea donc la collaboration étroite de la Banque de France avec la police. Ce mot,

collaboration, avait fait tressaillir le gouverneur. Pour des hommes comme lui, certaines paroles restaient chargées d'un passé qu'on préférait enterrer sous les ambitions de la récente République.

Il venait d'apprendre qu'un nouveau type de contrefaçon circulait. Une reproduction si parfaite qu'elle en devenait effrayante. D'un geste mécanique, il tendit à Benhamou un second billet. Identique, en apparence.

— Le papier, monsieur. Comparez ! Le papier de la Banque de France est inimitable.

Benhamou effleura les deux billets. Le vrai griffait la pulpe des doigts, le faux caressait la peau comme un linge trop doux.

— Mais plus encore, souffla le banquier, c'est le son.

Il porta le billet à son oreille, le froissa avec la minutie d'un luthier. Ses paupières se fermèrent, une respiration, puis un murmure crissant. Ce n'était plus un homme, mais un moine penché sur sa relique. Benhamou l'imita. Le crépitement du vrai, sec et nerveux, tranchait avec le soupir feutré du faux.

— Impressionnant, concéda-t-il. Ils ne craquent pas du tout de la même manière. D'où viennent ces faux ?

— Leur origine est diffuse. Paris, Lyon, Marseille. Une propagation rapide. Une traçabilité complexe. Le niveau d'imitation, exceptionnel, n'est atteignable qu'avec des moyens colossaux. Une force étrangère, sans aucun doute. J'ai donc alerté le Président.

— Le Président ?

Le banquier savoura l'effet de sa révélation.

— Si vous me permettez, monsieur le gouverneur, je pense plutôt à un gang …

— Monsieur Benmoumou… Vous croyez comprendre ce pays ? Vous n'en êtes qu'un invité.

— Je suis né à Paris …

— La menace communiste, le coupa le gouverneur. Nous devons prendre cette affaire au sérieux. Vous imaginez une clique de criminels. Moi, je vois une stratégie d'État.

Benhamou observa le banquier, dont les doigts glissaient lentement sur le billet comme s'il était une relique sacrée.

— Le crime organisé n’est pas à exclure. Paris, Lyon, Marseille, c’est la colonne vertébrale de la pègre. Et Jo Attia, des Traction Avant, vient de sortir de prison.

Le gouverneur eut un rictus nerveux. Un tressaillement fugace troubla ses traits, comme une brèche dans une armure trop souvent polie. Puis l’arrogance reprit le dessus, plus présente que jamais.

— Fabriquer un billet exige des compétences rares. Un papier dont seule la Banque de France connaît la composition, des encres spécifiques, une gravure d’une précision extrême et un processus d’impression sophistiqué mêlant typographie et machines spécialisées.

Il se redressa dans son siège, tentant de conserver son calme.

— Cela mobilise plus d’une dizaine de métiers. Croyez-vous vraiment que la pègre en ait les moyens ? Vous avez expérimenté le grand banditisme, mais aujourd’hui, votre réflexion doit s’élargir. Faites confiance aux experts, commissaire, ou bien… trouvez-vous une autre vocation.

Benhamou serra les dents, chaque muscle de sa mâchoire tendu comme un arc. L'humiliation était une brûlure familière. Il ne laissa rien paraître se raccrochant à la maxime de son père. *Faire ce qui est juste, pour la France*.

— Comprenez bien, la monnaie est un pilier national. Pour l’instant, les faussaires testent leurs imitations. Si nous ne faisons rien, demain, ils inonderont le pays, ruinant notre économie. La confiance s’effondrera, le franc cédera la place au dollar, ou pire, au rouble.

— J’en suis conscient, mais cela ne signifie pas que…

— C’est pourquoi, *Benmoumou*, pour le moment il est urgent de ne rien révéler à la population. Bien que votre première enquête ne soit pas la plus simple, elle doit être rapide, discrète et de la plus grande ampleur qui soit.

— Je ferai de mon mieux, fit le commissaire, mais je n’ai que peu d’hommes.

— Je veillerai à ce que vous ayez les moyens nécessaires. En échange, tenez-moi informé. Personnellement.

Émile Benhamou acquiesça, tandis que le banquier sortait une montre gousset signifiant que l’entretien touchait à sa fin.

— Tu parles d’une première, songea Benhamou !

Il quitta enfin ce bureau infect, après avoir salué le gouverneur.

Ce dernier souffla d’indignation.

— Un juif algérien, commissaire ?

Une nausée lui tordit le ventre. Il se rassura en estimant que ce Benhamou ne tiendrait pas longtemps.

— Pourquoi pas un communiste, tant qu’on y est ! Pauvre France…

Il se réfugia dans le journal.

Chapitre 19

Czeslaw voulait tout révéler. Le secret lui broyait la poitrine comme une meule, chaque jour plus lourde.

On sonna.

Il traversa le vestibule d'un pas vif, le cœur en tumulte. Quand il ouvrit la porte, le vent froid s'engouffra dans la maison, apportant avec lui une silhouette familière.

— Mon ami, mon frère … quel bonheur !

Ces derniers temps, il avait un peu perdu de vu Antoine qui s'épanouissait dans son travail riche en tous sens. Ce n'était pas la joie qui envahissait Czeslaw à cet instant, mais un soulagement animal, une envie féroce de se délester du fardeau. Il devait avouer, se livrer, se libérer.

— Mon Polak, je te présente Nathalie, ma future épouse.

Czeslaw accueillit la jeune femme avec chaleur avant de la faire entrer. Antoine, d'un geste complice, l'attira dehors vers sa rutilante Peugeot 403.

— Elle est pas mal, hein ?

— Belle voiture.

— Je te parle de ma nouvelle fiancée, mon Polak.

— Ah oui, elle est très bien aussi…

Antoine explosa de rire, puis s'empara d'une caisse d'un champagne de qualité.

— L'apéritif c'est pour moi. Le reste, cadeau du Père Noël.

Dans la maison, la cheminée chantait, projetant des éclats rougeoyants sur les murs et les guirlandes. Le sapin débordait de décorations, exhalant une odeur vive de résine. Depuis la cuisine, les effluves de dinde rôtie, de marrons, de vin chaud emplissaient l'air, mêlés aux cris des enfants. Le petit Pierre courait partout, semant ses rires comme des perles. Marie, plus posée, feuilletait un livre coloré.

Czeslaw, lui, restait à la lisière, comme s'il contemplait une famille qui n'était plus la sienne.

Autour de la table, on trinquait avec ferveur. Foie gras, dinde juteuse, Bourgogne soyeux.

— Alors, mon Polak, quelle est cette nouvelle invention qui marche tant ?

Prudent, Czeslaw avait prévu la même explication que pour Suzanne, évoquant une de ses idées, celle qui lui paraissait la plus crédible.

— Une brosse à dents courbée, répondit-il.

Antoine haussa les sourcils, intrigué.

— Jamais entendu parler. Où ça se vend ?

Czeslaw fut pris de court. D'ordinaire, Antoine ne s'intéressait guère qu'à lui-même.

— Les dentistes parisiens n'en veulent pas, le sauva Suzanne. Ça ne se commercialise qu'en province.

Antoine resta sceptique. Une ombre d'inquiétude traversa ses prunelles.

— Du coup Czé voyage beaucoup trop, poursuivit-elle. Il parle seul, se plaint du dos. Il vieillit à vue d'œil.

— Ce n'est rien, mentit Czeslaw.

— Il part le soir, dort dans les trains de nuit, refuse l'hôtel. Ce n'est pas une vie…

Czeslaw baissa les yeux.

Un goût amer s'imposa lui rappelant la crise de son mariage. Quel homme digne de ce nom cacherait à sa femme et à son meilleur ami la réalité de ses voyages ?

Tout avait changé à Paris, ce jour où un commerçant avait flairé le piège.

Devant le Polonais en nage, le marchand avait trituré le billet de Czeslaw avant de le faire claquer à l'oreille.

— C'est un faux, monsieur Bojarski.

Czeslaw crut perdre l'équilibre, ne sachant quoi dire.

— Drôlement bien imité, je peux le garder ?

— Non, s'insurgea Czeslaw… Je…

Le commerçant le toisa un instant, semblant le percer à jour. Czeslaw resta pantois. Il reprit le billet sans relever la tête puis il se dirigea vers la sortie, délaissant ses courses.

Mais à la porte, il se retourna, le visage blême.

— Comment savez-vous qu'il est faux ?

— Le son, monsieur Bojarski. Ce billet ne craque pas comme les vrais.

Le commerçant, fier de son degré d'expertise, retira un authentique de sa caisse. Il lui montra la différence. Le vrai billet chantait, l'autre étouffait.

— Vous entendez ?

Czeslaw comprit. Il avait su imiter le grain, pas la musique du papier. Il quitta le magasin à la fois hagard et déterminé.

Dès lors, il évita les boutiques de son quartier.

Après avoir écumé Paris, il avait dressé une liste de villes de province. À la radio les actualités résonnaient comme une mise en garde. Chaque jour, une nouvelle arrestation, les faussaires tombaient les uns après les autres. Ceux des billets de la Résistance, le gang des Trente, le réseau italien, puis les officines démantelées à Marseille, à Lyon. Une traque sans relâche.

Anxieux, Czeslaw s'imposa des règles strictes. Ne jamais retourner deux fois dans le même commerce, et seul par rue. Se contenter des villes accessibles en train de nuit. Pas d'hôtel, pas de restaurant, pas de trace.

Mais un matin, la douleur le rattrapa. Son corps réclama justice. Le médecin parla d'un lumbago. Immobilité forcée. Il gisait, impuissant, inutile, incapable de porter son fils de trois ans. Le gamin le regardait, les bras tendus, les yeux tristes.

Quand il put se lever, les anti-inflammatoires l'écrasaient d'une torpeur cotonneuse. Un après-midi, Suzanne l'avait surpris endormi dans la chambre des enfants.

— Tu vas finir par t'écrouler, Czé… Repose-toi, je t'en supplie.

— Parce que tu es docteur maintenant !

La phrase avait claqué, sèche, comme un coup de fouet. Il regretta aussitôt, voulut s'excuser, mais se mura dans le mutisme, lâche, et s'éclipsa.

Il vivait comme un fugitif. Chez lui, il craignait de se trahir, d'en dire trop dans un moment de faiblesse. Dehors, l'angoisse le poursuivait à chaque coin de rue. Au moindre uniforme, il changeait de trottoir, de direction. Une fois, une sirène retentit.

— Encore la police, s'alarma Suzanne.

— Les pompiers, rectifia-t-il.

— Comment tu le sais ?

Les mensonges s'accumulaient comme des pierres sur sa poitrine. L'avenir lui faisait peur. S'imaginer toujours faussaire lorsque ses enfants

seraient en âge de le surprendre le terrifiait.

— Ce n’est que provisoire, se rassurait-il.

Le temps de pouvoir exploiter l’un de ses brevets. Une création qui ne venait pas…

Et Suzanne... Devait-il tout lui avouer ? Supporterait-elle la vérité ou fuirait-elle chez son père ? Elle ne parlait plus de monsieur Tessèdre. Czeslaw comprenait ce que cela signifiait.

— Méfie-toi Suzanne, disait Tessèdre. On ne voit jamais ses inventions. Je ne sais pas d’où sort son argent, c’est louche …

Une nuit, absorbé par ses expérimentations, Czeslaw oublia de verrouiller l’atelier.

Il cherchait à améliorer le papier de ses faux, obsédé par la perfection. Devant lui, le mixeur de cuisine vrombissait doucement. Il broyait différents types de papier revenus à l'état de pâte dans l'eau tiède. Il testait, étalait, séchait. Sous l'ampoule nue, il scrutait chaque fibre, froissait le résultat à son oreille, recommençait, inlassable.

Jusqu'au jour où son perfectionnisme finit par porter ses fruits. Une recette aussi simple qu’efficace. Un mélange précis de feuilles à cigarette et de calque permettait d’obtenir un son quasi parfait.

Mais ce soir-là, alors qu’il préparait une nouvelle tournée, il n’entendit pas Suzanne entrer.

— Tu es là, souffla-t-elle les larmes aux yeux. J'ai fait un cauchemar.

D’un geste nerveux, il balaya les billets sur la table. Son cœur cognait, prêt à rompre. Suzanne se jeta contre lui, secouée de sanglots. Au-dessus d’eux, des coupures séchaient encore, pendues à un fil à linge.

Tout en la consolant, il fit légèrement pivoter son siège pour les masquer.

— Des hommes en uniforme, gémit-elle le corps tremblant. Ils enfonçaient notre porte, ils t'arrachaient à moi, comme la dernière fois. C'était si réel, Czeslaw...

— Mais non c’est fini ça, murmura-t-il, détestant la facilité avec laquelle il avait appris à mentir à celle qu'il aimait.

— Que deviendrai-je, moi, seule avec les enfants ?

Il la serra contre lui, peinant à respirer, écartelé entre la douceur de son étreinte et les billets qui, derrière lui, séchaient encore. Il voulait tout lui dire. Il ne le pouvait pas. Pas maintenant. Pas dans cette fragilité-là.

— Qu’est-ce que tu fais, avait-elle demandé espérant une unique réponse ? Tu as bientôt fini ?

— Je… je rangeais, justement. Je viens me coucher.

Il ferma l’atelier. Suzanne le guida jusqu’au lit, victorieuse d’avoir arraché son mari à sa manie nocturne. Ils firent l’amour et elle s’endormit, paisible, blottie contre lui.

Lui resta éveillé, les yeux grands ouverts. Son cœur résonnait dans la quiétude de la nuit. Avait-elle vu ? Compris ?

Il devait la préserver. Elle n’était plus l’intrépide Résistante d’Auvergne.

Une seule personne pouvait le soulager de ce poids.

Son ami. Son frère.

La voix d’Antoine, autour de la table de Noël, le tira de ses pensées.

— Tu devrais écouter ta femme, mon Polak. Vous avez une bonne situation désormais, il faut songer à ta santé, ça n’a pas de prix.

Czeslaw peina à refréner son dégoût de lui-même.

Il usa d’une pirouette qu’il avait préparée, une diversion qu’il gardait en réserve pour ces moments insupportables.

— Et ton travail Antoine ?

Il savait que son ami, affable sur sa propre personne, pouvait lui sauver la mise à son insu. La manœuvre fit mouche, au grand dam de Suzanne.

Puis vint l’heure où les enfants, impatients, se mirent à trépigner. À peine le plat de résistance terminé, ils déchaînèrent une joyeuse pagaille autour des cadeaux. Les rires, le papier froissé, les exclamations d’émerveillement emplirent la pièce.

Après le dessert, Suzanne proposa un café.

— Montre-leur ton invention, Czé.

— Non chérie, pour trois, je vais prendre la cafetière.

— Allez, Czé, s’il te plaît.

Elle adopta ce regard de chat, suppliant et malicieux, celui contre lequel il n’avait jamais su résister. Dans la cuisine, il mit l’eau à bouillir, puis revint avec un plateau chargé de tasses et d’étranges petites poches rembourrées d’une matière sombre. La curiosité s’alluma dans les yeux d’Antoine.

— Czé a inventé du café individuel, annonça Suzanne avec une fierté amusée. Il ne voulait plus faire une cafetière entière pour moi seule. Lui n’en boit jamais.

Elle suivait avec ravissement les gestes de son mari qui disposait les trois tasses sur la table, recouvertes chacune d’un des petits sacs.

— C’est du café moulu, dit Suzanne. Il appelle ça des doses individuelles. Juste pour un.

Il versa l’eau bouillante sur les poches. L’arôme monta immédiatement, chaud, enveloppant, tandis que le liquide noir suintait à travers le filtre artisanal.

— Voilà, conclut-elle, triomphante. Pas de gâchis, et c’est rapide. Pour une fois que je comprends une de ses inventions.

Tous éclatèrent de rire.

Tous sauf un.

— Bravo mon Polak, renchérit Antoine. Ton génie me manquait. Tu as déposé le brevet ?

— Non, répondit Czeslaw avec un haussement d’épaules, à part Suzanne, qui ça pourrait intéresser ?

— Tente le coup, insista Antoine. Ça peut marcher.

Un sourire sans conviction étira les lèvres de Czeslaw.

Quand le café fut bu, Suzanne et Nathalie s’affairèrent à débarrasser. Czeslaw appuya une main sur le bras d’Antoine.

— Viens, un Cognac ?

Ils se dirigèrent vers la cheminée. Le crépitement du feu emplissait résonnait entre eux. Le poids du secret qu'il s'apprêtait à dévoiler lui comprimait la poitrine. Czeslaw guettait les va-et-vient dans la cuisine, observait, attendait. Il posa une question banale, pour gagner du temps.

— Et ta mère, comment va-t-elle ? Toujours décidée à venir vivre à Paris pour sa retraite ?

Un nouveau coup d’œil. Les femmes, absorbées par leur bavardage, ne prêtaient plus attention à eux.

C’était le moment.

Czeslaw inspira, profondément. Ses doigts se crispèrent sur l’accoudoir du fauteuil. Le feu projetait sur son visage des ombres dansantes, comme un voile d’inquiétude.

Il allait parler.

Mais Antoine le devança.

— Si j’ai acheté une voiture, mon Polak, c’est que je vais être à nouveau papa.

Un coup net.

Czeslaw suffoqua d’étonnement.

Sa confession mourut sur ses lèvres.

Il contempla une bûche qui se consumait lentement dans l’âtre. Sa vérité brûlait avec elle.

— Tu sais, enchaîna Antoine en se penchant vers lui, j'ai été un misérable dans mon premier mariage. Menteur, lâche. Toi... toi, je te regarde avec Suzanne, avec tes enfants. Cette façon que tu as d'être intègre, fiable. Je voudrais être comme toi, un homme digne.

— Dis pas ça… , balbutia Czeslaw la gorge nouée.

Chaque mot d’Antoine perçait sa cuirasse, s’enfonçait dans sa chair comme une aiguille glacée.

Antoine sourit, convaincu d’avoir touché juste. Comment aurait-il pu deviner qu’en face de lui son ami se tenait au bord du gouffre ?

— Te rends-tu compte, mon Polak. Ta famille, ma famille... C’est bien plus que ce dont on rêvait, non ? On a bâti quelque chose de vrai.

Czeslaw hocha la tête, incapable de répondre. Son regard dériva vers ses enfants qui jouaient innocemment avec une de ses dosettes de café. Autour de lui, tout débordait de joie, mais au fond, un abîme de mal-être. Un spasme de nausée le parcourut.

— Ton père doit être sacrément fier de toi, lança Antoine avec une tendresse désarmante.

Czeslaw ne put se contenir davantage. Il éclata en sanglots. Des larmes. Brûlantes. Acides. Antoine y vit du bonheur. Czeslaw y noyait sa honte. L’un parlait de paradis construit sur des fondations solides, honnêtes. L’autre n’était qu’un imposteur.

Le lendemain, les mains tremblantes, Czeslaw rédigea une lettre pour la Pologne. Il y glissa des billets. L'enveloppe, épaisse, pesait bien plus lourd qu'à l'ordinaire.

Une offrande, dérisoire, pour racheter ce qu’aucune confession n’avait pu réparer.

Chapitre 20

Rien ne bougeait. Pas même les dizaines d’hommes en armes embusqués dans l'ombre.

— Équipe Une en place, commissaire.

Le grésillement de la radio déchira cette nature morte. Le ciel laiteux, un silence trop plein pour être réel, et lui, Émile Benhamou, pris au piège dans ce tableau figé. Une toile monochrome de voitures anonymes jusqu’aux squelettes des arbres à peine esquissés. L’air glacé et sec brûlait les poumons pour ceux qui respiraient encore.

— Ils sont là. C’est aujourd’hui !

Pas un murmure, mais un constat. Pas une observation, une sentence.

Il scruta la rue, s'attardant sur chaque recoin d'ombre, chaque silhouette. Pas une illusion, non. Une certitude viscérale. La tension vibrait dans l’atmosphère, palpable. Benhamou l'avait ressenti suffisamment de fois pour ne pas l'ignorer.

Assis dans son véhicule, moteur éteint, il étudiait les lieux, ses doigts caressant le cuir craquelé du volant. Ses hommes étaient en position, disséminés comme les pièces d'un échiquier mortel. Ses pupilles dilatées ne quittaient pas la façade anonyme du bâtiment qu'Attia lui avait signalé.

Le visage du gangster se matérialisa dans son esprit, cet air suffisant lorsqu'il lui avait soufflé l'adresse. Arrogant comme s’il était chez lui. Le « Gavroche » n'était pas un bar, mais un royaume où il régentait les trafics, orchestrait les alliances. Le crime et la politique s’y entremêlaient dans une valse trouble, où la loyauté n’était qu’une monnaie de plus. Négociable.

— Je sais où se trouve l’officine que vous cherchez, avait-il lâché, l'information suspendue entre eux comme un appât empoisonné.

L’aiguillon de la méfiance se ficher dans ses entrailles.

Attia n’offrait jamais rien. Peut-être réglait-il une dette. Peut-être liquidait-il un rival. Peu importait. Le commissaire avait accepté. Faire tomber un réseau de faussaires justifiait tout.

Il avait déjà démantelé plusieurs ateliers clandestins, celles d’anciens résistants et de plusieurs gangs d’Italie ou du Sud de la France. En revanche, les auteurs du billet de 1000 francs présentés par le gouverneur demeuraient introuvables. Pire, leurs contrefaçons s'étaient perfectionnées, les faux reproduisaient désormais le crissement authentique des coupures de la Banque de France. Si bien que les policiers avaient donné un nom à leur ennemi. Les *artistes.* Un sobriquet moqueur pour ces faussaires, parasites du système, mais habiles et visiblement très bien organisés.

Étaient-ils Russes, comme le craignait le gouverneur ?

Benhamou chassa cette pensée. Il allait bientôt le savoir.

Une odeur d'humidité envahit ses narines, mêlée de goudron mouillé. L'air pulsait. Électrique. Mordant. Un silence qui contenait des mondes. Émile connaissait cette sensation, ce feu glacé qui courait dans ses veines avant chaque assaut. Cette fois pourtant, c’était différent. Un pressentiment plus lourd, une appréhension plus cinglante. Était-ce parce qu'Attia était impliqué ?

Il serra les dents.

— Si c'est un piège..., souffla-t-il.

Le mot *piège* vibrait comme un fil de rasoir.

Un dernier coup d’œil à sa montre. Les aiguilles semblaient rester dans l'attente.

— Maintenant.

Il ouvrit la portière. Sans hâte. Sans retour. Son manteau glissa sur son épaule, dévoilant l’éclat mat de l’étui de cuir. Le poids du revolver contre son flanc. Présent. Rassurant.

Émile inspira.

Chaque respiration était un adieu. Aux illusions. À la vie d'avant. Un instant suspendu entre tous les possibles, où le destin pèse moins qu'un battement de cils.

Sa main se leva, précise et froide. Un geste qui contenait toute la détermination et la fragilité de ses années de service. Il dessina dans l'air le signe que ses hommes attendaient. Un léger hochement de tête accompagna son ordre.

— Allez-y. Et que personne ne sorte de là sans mon autorisation.

L'assaut était lancé. Irréversible.

Au fond de lui, Émile Benhamou se demanda si Attia, au « Gavroche », ne souriait pas déjà à l'idée du chaos qu'il venait de déclencher.

La porte céda dans un craquement sourd.

Benhamou s'immobilisa sur le seuil. Ses narines, ses pupilles, tous ses capteurs à l'affût. L'odeur d'encre fraîche saturait l'air, mélange de métal et de papier humide, une symphonie chimique qui racontait des histoires de contrefaçon.

— Personne ne bouge !

Les faussaires surpris levèrent instantanément les bras. Leurs faces blafardes trahissaient leur panique. Pas un cri. Pas un geste. Le calme étonnant, presque décevant.

Un sourire traversa furtivement son visage, un rictus étrange.

Attia ne l’avait pas baratiné.

Le gang des *artiste*s. Enfin.

Les machines, spectatrices impassibles, continuaient leur ballet mécanique. Leurs cylindres luisants d'encre tournoyaient, témoins silencieux d'une tragédie qui leur échappait, métaux froids et indifférents aux destins humains qui se brisaient.

Benhamou fit signe. Ses hommes se déployèrent dans une harmonie militaire. Un à un, les faussaires furent plaqués contre les murs, menottés. Pas de coups de feu, à peine des protestations, si peu de résistance.

Trop facile.

Son cœur battait lentement, décalé, comme s’il refusait de croire à cette victoire sans lutte. Il l’avait rêvée autrement, cette arrestation. Un affrontement, une fuite, des cris dans la nuit. Là, tout semblait trop propre. Trop évident.

Beaucoup trop facile.

Quelque chose clochait.

Il s'approcha d'une table où s'entassaient des liasses encore humides. Le papier poissait légèrement sous ses doigts. Il en saisit un, le tint face à la lumière blafarde.

Les contours étaient nets.

Le choc.

Une lame lui traversa l’échine, affûtée et précise.

— Des dollars, souffla-t-il avant de tonner. Ce sont des putains de dollars américains.

Ses épaules s'affaissèrent. Les presses, les plaques, les bouteilles d'encre éparpillées sur les établis. Tout ce dispositif sophistiqué ne servait pas au gang des *artistes* qu'il traquait depuis des mois, mais à des faussaires d’une autre monnaie.

La torpeur s’insinua dans l’entrepôt, acide et pesante. Son poing se referma sur le billet. Un rictus amer sur ses lèvres. Du bon boulot ? Non. Juste une énième partie d’échecs où il ne décidait d’aucun mouvement.

Attia s’était joué de lui. Encore.

— Embarquez-les, ordonna-t-il sèchement. Inventoriez tout le matériel.

Il s’approcha d’une fenêtre crasseuse. Paris s’étendait, sombre et vaste, vibrante d’ombres. Quelque part dans ses entrailles, les *artistes* continuaient d'opérer. D'imprimer. De se moquer de lui.

— Je vous trouverai, murmura-t-il.

Plusieurs semaines plus tard, sous les dorures étincelantes d'une salle de réception de l'ambassade américaine, il fut décoré d'une médaille. L'ancien président Eisenhower en personne la lui remettait pour l'arrestation du réseau de faux dollars. Dans la foule en tenue du dimanche, ses enfants applaudissaient. Ses parents avaient les yeux embués. Même sa femme, qui détestait le voir dans les journaux, semblait ravie.

Ce devait être sa revanche. L’honneur des Benhamou restauré.

Pourtant, il se sentait étranger à cette fête, imposteur dans son propre costume. Cette médaille dorée que sa famille contemplait avec fierté n'était pour lui qu'un mensonge épinglé sur sa poitrine. Un faux-semblant. Ce bonheur dans les yeux des siens, il ne le méritait pas. Cette joie ne lui appartenait pas.

C'était celle d'un criminel.

Trompe-l’œil.

Chapitre 21

— Suzanne ! Suzanne !

Czeslaw fit irruption dans la maison, la porte claqua contre le mur avec un bruit sec. Le prénom de sa femme jaillit, chargé d'un soulagement qu'il ne contrôlait plus. Ses mains tremblaient, non de peur, mais d'un espoir fiévreux, maladroit, presque douloureux.

Elle apparut dans le salon clair. Il l'enlaça aussitôt, enfouit son visage dans ses cheveux, et respira ce parfum de lilas, entêtant, rassurant.

— J'ai un client, fit-il euphorique !

— Czé, tu en as déjà partout en France.

— Non, un vrai… Je veux dire un gros client.

Suzanne le fixa, interdite. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, les joues animées d'un éclat presque juvénile, les yeux brillant d'un feu ancien, comme si l'enfant qu'il avait été perçait sous la surface lisse de l'homme. Elle ne reconnaissait plus son époux si mesuré, lui qui d'ordinaire pesait chaque mot, chaque geste.

— Les dosettes de café, précisa-t-il. Un investisseur est prêt à financer mes machines. La production, la distribution... tout. En grande série.

— Tu dis toujours que tant que rien n'est signé…

Mais il la coupa, brandissant sous son nez une feuille où dansaient des chiffres vertigineux. Suzanne resta muette.

Czeslaw l'attira vers la fenêtre, exalté. Le soleil inondait le salon, embrassait les plantes, caressait leurs visages.

— Je vais monter un atelier dans le jardin. Des machines, et je lance la production.

— Tu ne voyageras plus ?

— C'est fini, ma chérie. Plus de déplacements. Plus rien.

— Oh oui, exulta Suzanne en lui sautant au cou !

Elle éclata de joie, emportée par l'euphorie contagieuse de Czeslaw. Pour lui, c'était bien davantage. Un relâchement, une délivrance. Le papier qu'il

tenait entre ses mains n'était pas celui qu'il contrefaisait dans l'ombre. Ce n’était pas un faux, mais un véritable, un authentique passeport vers cette promesse murmurée au chevet de sa mère.

Les cils humides de bonheur, il prit Suzanne dans les bras. Dans leur étreinte, Czeslaw cherchait plus qu'un plaisir. Il s'accrochait à elle, à la preuve qu'il pouvait encore incarner celui qu'elle croyait connaître.

Ils firent l'amour dans le salon avec une intensité désespérée. Chaque caresse de Czeslaw semblait vouloir effacer des années de mensonges.

À peine rhabillé, il se précipita à l’atelier.

Il se mit à vider les lieux avec l’énergie d’un homme traqué, habité par l’urgence. Exit le vieux bidet et le mixeur de cuisine qui lui permettaient d'imiter le papier de banque. Terminé les stocks de calques et feuilles à cigarette.

— Tu fumes maintenant, demanda Suzanne ?

Czeslaw, insensible au stress, répondit avec un naturel surprenant.

— Une expérience. Rien de concluant.

Il reprit le vidage de son officine, comme s’il se débarrassait d’un poids invisible. Tout devait disparaître. Plaque, papier, encre. Pour chaque objet éliminé, une tache demeurait sur sa peau, une cicatrice dans sa mémoire.

Czeslaw était aux anges, il allait enfin assister à la naissance de l’un de ses brevets. Une création légitime. Une invention qui entrerait dans chaque foyer. Les voisins, les amis, les inconnus, tous utiliseraient ses dosettes.

Dans le salon, la photo de ses parents l’observait avec un air différent.

Son cœur implosa, le souvenir l'envahit avec une puissance presque physique, comme si les murs s'effaçaient pour laisser place à cette chambre imprégnée d'un parfum de maladie et d'amour.

Allongée dans son lit, sa mère, auréolée d'une lumière qui semblait déjà d'un autre monde, le contemplait avec tendresse. Les joues pâles, entre deux quintes de toux, elle s’agrippa à son bras, du bout de ses forces.

— Tu vas bien, maman ? Tu veux que je t’apporte quelque chose ?

Elle se contenta de sourire.

— Comment ça va à l’école ? Les notes ? Les autres enfants ?

— Ils sont gentils, sauf avec le petit Olaf. Je sais pas pourquoi ils l’aiment pas le petit Olaf, il est pas méchant pourtant. Et des fois, ils disent que je suis bizarre. Maman… c’est mal d’être bizarre ?

Elle se redressa un peu, sa main frêle cherchant la sienne. Un parfum de café venait de la cuisine où son père préparait le petit déjeuner.

— L'important, mon chéri, est d'être ce que tu veux. Que veux-tu ?

— Tu sais bien, je veux être un inventeur comme Léonard de Vinci !

Elle rit doucement, presque un soupir.

— Tu seras un génie, j'en suis sûre.

Puis, elle regarda son fils d'un air sérieux et triste. Elle lui attrapa la main.

— Czeslaw, je... Promets-moi de réussir ta vie.

À la porte, son père les observait. Il s'approcha et les serra tous deux contre lui.

Un dernier instant suspendu.

Les garçons quittèrent la chambre et laissèrent la mère disparaître dans une quinte de toux.

Un grésillement familier le ramena brusquement au présent.

La radio de Suzanne.

Le générique du journal quotidien résonna. Czeslaw ne s'en préoccupait guère d'habitude, mais il fut saisi par les propos du présentateur.

— *Le billet de 1000 francs « Minerve et Hercule » cessera de circuler d'ici la fin de l'année.*

— Enfin, s'exclama Suzanne ! On n'aura plus à s'inquiéter d'avoir un faux dans le porte-monnaie !

Czeslaw sourit. Léger.

La radio continua, expliquant le dernier succès en date du commissaire en charge de l'Office Central pour la Répression du Faux-Monnayage. Benhamou recevait les éloges des États-Unis.

— *Cela prouve, fit la voix dans le poste, que la police de la fausse-monnaie se professionnalise. La confiance en notre monnaie est essentielle pour la souveraineté de notre pays.*

Un frisson s'empara de Czeslaw. Ce commissaire Benhamou, dont il connaissait bien plus le nom qu'il n'aurait dû, était félicité pour avoir traqué des individus comme lui. Un homme qu'il ne serait plus jamais.

— Je suis un inventeur maman, murmura-t-il. Comme de Vinci.

Une larme solitaire glissa sur sa joue.

Il aurait tant voulu partager ce succès avec son père. Il se passa la main sur le front en contemplant la fenêtre comme si les machines se trouvaient

déjà là. Il se décida à écrire une lettre sans attendre Noël. Il se prendrait en photo avec son atelier, les mots ne suffiraient pas. Tout le monde verrait bientôt qu'il avait tenu sa promesse.

Puis vint le jour de la livraison des engins. Czeslaw avait sollicité l'aide d'Antoine. Le projet, monumental, surpassait tout ce que les deux hommes avaient entrepris jusque-là.

Ils travaillaient côte à côte, au milieu de cette végétation pleine de vie, baignée d'un soleil bienveillant, égayée par le chant des oiseaux. Le bruit des camions, du métal des machines et des moteurs que l'on démarre semblait s'intégrer dans cette douce mélodie.

Czeslaw savourait l'instant comme un enfant découvrant, au pied du sapin, des cadeaux inespérés. Rien ne pouvait désormais plus lui arriver. Rien ne pouvait perturber cet équilibre trop parfait pour être durable. Pas même les premiers nuages qui entachaient le ciel.

Antoine, lui, s'était reculé, le visage fermé, égaré dans un mutisme qui pesait.

— Tout va bien, lui demanda Czeslaw ?

Antoine haussa les épaules, les mains enfoncées dans ses poches.

— C'est pas la joie, mon Polak. Le boulot… je peux pas me permettre de le perdre, pas avec le bébé qui arrive.

Czeslaw marqua une pause, scrutant son ami.

— J'aurai besoin de renfort. Tu pourrais faire partie du projet.

Antoine redressa la tête, hésitant.

— Sérieux ? Tu fais pas ça par charité, hein ?

— Bien sûr que non, répondit Czeslaw sans ciller.

Il mentait, évidemment.

Le visage d'Antoine s'éclaira.

— Ce soir, je t'emmène aux Gavroches. On fête ça, mon vieux !

Czeslaw déclina sèchement sans qu'Antoine comprenne sa réaction.

— Tu vas adorer, c'est le dernier bar à la mode, à Montmartre…

— J'ai dit non !

Antoine n'insista pas, pris d'une joie enfantine à l'idée de l'annoncer à sa femme, à son patron.

Il partit d'un pas léger.

La maison retomba dans sa quiétude.

Puis, la sonnette retentit.

Czeslaw ouvrit sans méfiance.

Une erreur.

Une silhouette massive emplissait l'embrasure. Un fantôme du passé. Une odeur âcre, mêlée de menthol, envahit ses narines. Irrespirable.

Le visage balafré de Jo Attia.

Son cœur tressaillit.

— Bonjour Tesla, j'ai mis du temps à te retrouver.

Les jambes de Czeslaw fléchirent. Son estomac se noua soudainement. Comme ce jour où Attia et Pierrot le Fou étaient venus le chercher.

Le criminel l'interrogea sur les plaques et les faux billets.

— J'ai redonné le sac et son contenu à Pierrot le Fou, se défendit Czeslaw comme si le rendez-vous manqué avait vraiment eu lieu.

— Te fous pas de moi !

La voix d'Attia était un grondement.

Un éclair glacé parcourut la nuque de Czeslaw.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter, lança-t-il en refermant la porte.

Trop tard.

Attia la bloqua d'un coup d'épaule, le repoussa violemment. Czeslaw chancela contre le mur. L'air lui manqua. Son cœur battait si fort qu'il en devint une douleur.

— C'était où ? Quand ? Dis-moi.

— Un bar… dans le X^{e}… je me souviens plus du nom.

— La date ?

Question piège.

Czeslaw tressaillait. Il réfléchit à vive allure. S'il évoquait la date réelle, il était foutu, car le Fou devait certainement déjà être mort. Sa bouche s'assécha d'un coup. Ses doigts moites, plaqués contre ses cuisses, trahissaient ses tremblements. Chaque seconde creusait sa tombe un peu plus profondément.

— Je sais plus. Octobre, novembre...

— Octobre ou novembre, insista le gangster ?

— Fin octobre. Peut-être.

Le boxeur le sondait. Ses yeux perçants cherchaient à lire en lui. Le Polonais ne payait pas de mine, mais le bandit avait appris de longue date à ne pas se fier aux apparences.

— Tu lui as donné les plaques ?

— Bien sûr… celles des billets qui vont bientôt être remplacés. Tout ça ne vaut plus rien aujourd'hui.

— Et après ?

— Et après rien. Plus de nouvelles, jusqu'à ce que j'apprenne sa mort… par les journaux.

Attia fit quelques pas dans la maison. Czeslaw, le souffle court, le suivait des yeux, prêt à se jeter sur le tiroir de la cuisine où dormait un vieux couteau. Le gangster ouvrit les meubles, frôla du bout des doigts des photos de famille, comme un voleur dans un musée.

— Je vous dis la vérité, insista Czeslaw.

Attia revint vers lui. Un type sans voiture, sans luxe, habillé comme un ouvrier... Pas vraiment le portrait d'un homme qui aurait raflé le gros lot. Il esquissa un rictus, laissant apparaître ses dents abîmées. Pour lui, les propos du Polonais tenaient la route.

Le bar, Czeslaw n'aurait pas pu inventer ça. Il ne pouvait pas non plus connaître la date de la mort du Fou. Jo était seul avec le gangster ce soir-là. Il avait lui-même creusé sa tombe.

Il acquiesça lentement, comme si tout était rentré dans l'ordre.

— Pas un mot, lança-t-il, on s'est jamais vu, compris ?

Il se dirigea vers la sortie, puis s'arrêta sur le seuil.

— J'espère pour toi que tu dis vrai. Tu sais ce qui arrive aux menteurs…

Jo Attia disparut.

Czeslaw resta là, seul, transi de peur.

Chapitre 22

Dans le vaste bureau au mobilier Louis XVI, saturé d’odeurs de cire et de cuir vieilli, le gouverneur de la Banque de France se leva lentement, réajustant sans conviction son nœud papillon fané.

Debout, il accueillit le commissaire Benhamou d'une poignée de main franche.

Depuis leur première rencontre, les policiers spécialisés, renforcés par plusieurs éléments, avaient connu quelques succès.

Des perquisitions, des filatures, des saisies en région parisienne et dans le Sud. Ils avaient démantelé des ateliers de fortune, intercepté des billets au papier rugueux, aux couleurs ternes, aux traits hésitants. À Marseille également, Benhamou avait remonté la piste d'un réseau plus sophistiqué, qui utilisait des plaques en cuivre gravées, mais là les encres faisaient défaut.

Rien ne s’approchait, ni de près ni de loin, aux contrefaçons du gang des *artistes*.

Ces faux billets avaient été retrouvés dans toutes les grandes villes, et plusieurs de taille moyenne. Les *artistes* gagnaient du terrain, mais avec une retenue déconcertante. Ils écoulaient leur production avec la parcimonie d’un horloger déposant des grains de sable dans un mécanisme. Jamais plus d’un faux par liasse. Plus qu’une signature, une provocation.

Les interrogatoires s’étaient multipliés. Faussaires récidivistes, imprimeurs, papetiers, graveurs, chimistes. Aucun nom, aucune piste sérieuse. Le néant.

— Soit personne ne sait rien, soit ce chef de gang est plus effrayant que la mort elle-même, avait conclu Benhamou, le regard dur.

Fidèle à son engagement, il tenait le gouverneur informé.

— Nous avançons, monsieur.

Le banquier haussa un sourcil, acide.

— Vous progressez… ou vous piétinez ?

Benhamou ravala sa colère. Il serra les poings dans son dos. Garder son calme. Toujours.

— Nous avons affaire à une équipe d'individus hautement qualifiée en fabrication de papier filigrané. Les couleurs et les traits sont d'une précision assez variable. Pour le reste c'est assez remarquable.

Il porta machinalement la main à ses joues mal rasées, creusées de fatigue. Combien de nuits blanches ? Combien d'indices épluchés en vain ? Tout se dérobait sous ses doigts, comme de l'encre trop diluée sur une feuille humide.

D'un commun accord avec le banquier, aucun élément du dossier n'avait été donné à la presse.

— La divulgation d'informations, avait-il averti, risquerait de provoquer auprès du grand public des erreurs d'appréciations en raison de la qualité des faux. Cela pourrait affoler les porteurs de bonne foi.

En outre, cette discrétion permettait de ne pas alerter les faussaires. Benhamou espérait ainsi qu'ils se laisseraient gagner par un excès de confiance et, tôt ou tard, commettraient une imprudence. Il n'avait plus de doute. L'ombre du gang français s'épaississait, reléguant l'hypothèse d'une ingérence russe aux oubliettes. La faible quantité émise, notamment, indiquait une piste locale. D'autant que, ces derniers mois dans la bouche de tout un chacun, la Russie était peu à peu remplacée par l'Algérie.

À Alger, l'air était saturé d'une colère qui ne disait pas son nom. La rue bruissait de revendications, égalité, justice, avenir. Quand Vichy avait retiré la nationalité française aux juifs algériens, les musulmans avaient compris qu'aucun indigène n'obtiendrait jamais les mêmes droits. Dès lors naissait le sentiment d'une patrie algérienne.

Chaque dimanche, les parents de Benhamou partageaient leurs inquiétudes, et celles des membres de leur association. Derrière chaque article de presse, Émile percevait une peur sourde, celle d'un conflit inévitable. En cette fin d'année 1954, le Front de Libération Nationale commettait plus de trente attentats. Ils ciblèrent les musulmans proches d'Européens, engageant une lutte contre la France coloniale.

Ces événements cristallisèrent l'attention sur ce qui s'annonçait comme une guerre civile, au détriment de la situation internationale.

Ragaillardi par la tournure que prenait l'enquête, Benhamou adopta pour autant une attitude des plus modestes, face au gouverneur. Ce dernier avait réussi à influencer les instances politiques pour obtenir davantage de moyens, il se devait d'en faire un allié.

— Du nouveau sur le Minerve et Hercule ?

— Quelques spécimens. Inspectez-les, monsieur le commissaire.

Ce *monsieur*-là n'avait plus la saveur amère de leur première rencontre. Il sonnait désormais comme une concession polie, rien de plus.

Le banquier pointa du doigt les exemplaires qu'il avait préparés, étalés sur un bureau parsemé de plusieurs dossiers.

Benhamou scruta les billets, les soulevant du bout des doigts, les rapprochant de la lumière. L'encre était trop vive. Le grain du papier, trop lisse, et une irrégularité sur un coin. Il retint sa respiration un instant. Puis le relâcha comme on abandonne un espoir.

— Sans filigrane… Gravure grossière… Pas en taille-douce… Ce sont des contrefaçons ordinaires, rien à voir avec notre affaire.

Le gouverneur sourit.

— Vous apprenez vite, monsieur le commissaire… J'imagine que certaines choses sont innées, même chez les vôtres.

Un feu lui grimpa le long des veines, brûlant jusqu'à son poing qu'il dut refermer pour ne pas trembler.

— Depuis plusieurs mois, reprit le banquier, nous ne détectons plus aucun faux billet issu de cette officine russe.

Pourquoi ce vide, pensa Benhamou ? Aucune arrestation, aucun décès signalé. Tout semblait suspendu dans une attente oppressante. Il avait raté quelque chose, mais quoi ?

— Je vous l'avais dit, fit le gouverneur triomphant. Les moyens que j'ai réussi à débloquer pour votre enquête ont fait peur aux communistes. Ils nous ont testés, ils ont vu notre réaction forte et immédiate. C'est aussi simple que cela. Fin de l'histoire.

Il observa à la dérobée ce flic tenace. Il avait du mérite. Trop, peut-être. Un juif d'Algérie, dans ce poste ? Il aurait préféré ne jamais avoir à le reconnaître.

— Là était d'ailleurs le cœur de mon idée, assura le gouverneur satisfait. Nous pouvons nous en féliciter, monsieur le commissaire, nous avons fait du bon boulot.

Benhamou retint un sourire amer. Ce *nous* glorieux aurait été un *vous* méprisant si l'échec avait frappé. Il n'en doutait pas.

— L'enquête s'arrête ici, trancha le banquier. Le Président a d'autres priorités. Les Algériens. Ce n'est pas contre vous.

Benhamou sentit une chape de plomb s'abattre sur lui. Mois après mois, il avait traqué chaque piste, soulevé chaque pierre. Et voilà qu'on voulait effacer d'un trait tout ce combat. Le dégoût l'étrangla.

Il prétexta une journée chargée pour ne pas rester davantage dans ce bureau écœurant.

Il quitta l'établissement, refoulant sa colère jusqu'à l'air libre. Une fois dehors, il inspira profondément. Ses pas le menèrent à sa voiture. Il n'était plus qu'un ressort tendu, animé par une seule chose : la rage froide d'un homme que l'on empêche d'agir.

Le gouverneur. Jo Attia. Ces deux hommes l'irritaient autant l'un que l'autre. Après la découverte de l'officine des faux dollars, Benhamou avait voulu demander des comptes au gangster, mais les services secrets français l'avaient envoyé en Afrique pour des missions. Secret d'État, silence de mort.

Rien, jamais, n'était fait pour aider son service.

Pourtant, il avait fort à faire. Ce soir encore, sa chaise resterait vide à la table familiale. Sa femme dînerait seule, plongée dans un roman qu'elle ne terminerait pas, ou déjà allongée, tournée de l'autre côté du lit.

Ce n'était pas une vie. Pas pour elle, pas pour leurs enfants.

— Jusqu'à quand, Émile ?

Il aurait voulu répondre autrement. Lui dire que c'était bientôt fini, que cette fois il mangerait avec eux, que tout redeviendrait normal.

Émile se tut, préférant la fuite à la réalité.

— *Jusqu'à ce que je l'attrape.*

Peut-être serait-elle déjà endormie, se réfugiant dans le sommeil, oubliant les promesses fanées, les anniversaires ratés, les repas sans mari.

Pourtant, au début, elle avait été soulagée de ne plus voir Émile affronter de dangereux braqueurs de banques. Elle s'était réjouie de constater que son nom disparaissait des journaux. Elle avait semblé fière des honneurs américains décernés à son mari. Tout ça, à quel prix ? Celui de son absence. Même présent, il était absorbé par des lectures sur le papier et les encres.

— Émile, tu me trompes ?

Son intonation était lasse, presque résignée.

Ce serait plus simple si c'était une maîtresse. Au moins, elle pourrait se battre, mais il était pris au piège entre deux mondes incompatibles. Sa rivale n'était que son travail, une affaire inextricable, une enquête qui le hantait comme aucune autre auparavant.

Après avoir quitté la Banque de France, Émile Benhamou retourna au commissariat où quelques pièces sans fenêtre avaient été libérées pour son service.

Il soupira en constatant la différence entre ses locaux et ceux du gouverneur, entre une porcherie et un château.

Lumière crue, sans âme. Les murs, veines de fissures. Le sol, râpé jusqu'à l'os. Et cette odeur âcre de renfermé, comme si le bureau retenait la sueur et les regrets.

La femme de ménage devait venir une fois par semaine, à moins que des coupes budgétaires aient espacé ses interventions. Après tout, à quoi bon nettoyer trop souvent, les occupants travaillaient la plupart du temps à l'extérieur. Au-delà du courant d'air gelé l'hiver, et du four l'été, l'endroit semblait emmagasiner le bruit des autres services surpeuplés. Une caisse de résonnance qui recrache une atmosphère oppressante.

Benhamou passa outre.

Il fit glisser ses doigts sur un bureau au métal froid et râpeux. Rien ici ne respirait la grandeur, et pourtant, son équipe faisait des miracles.

Il sortit sa pipe en bois, un geste mécanique. Les hommes le regardaient, flairant la tempête couver. Il bourra le fourneau, s'acharna à l'allumer. En vain.

— Vous vous mettez à fumer commizaire, osa Patouillard son adjoint potelé

Pas de réponse. Benhamou jeta la pipe sur le bureau. Elle roula, inutile. Il inspira longuement, se rappelant la voix de son père. Rester juste.

Il observa ses hommes tâcher de conserver une contenance.

— Récapitulez-moi tout ce que l'on sait sur le gang des *artiste*s.

Un jeune inspecteur prit la parole, courageux, droit comme un écolier.

— Le faux billet de 1000 francs circule depuis début 1951. Plus que la quantité, c'est la qualité qui est dangereuse, tant d'un point de vue des encres, de la typographie et de la taille-douce.

— Ils produisent leur propre papier, continua un autre. Avec filigrane intégré dans la pâte. Pas en surimpression. C’est du jamais vu.

— Les premiers sont apparus à Paris, puis dans les grandes villes de Province. Des faux impeccables, diffusés avec une prudence militaire. Quasi invisibles.

— Nous n’avons identifié aucune piste chez les artisans spécialisés. Les faussaires les impriment probablement eux-mêmes avec un équipement qu’ils avaient déjà, vu qu’aucune vente suspecte n’a eu lieu ces dernières années.

— On peut suppozer qu’ils ont dans leur gang des graveurs d’esseption, conclut Patouillard.

La main de Benhamou frappa la table, sèche comme un coup de feu.

— Supposer ne suffit pas !

La torpeur s’écrasa sur eux.

Il se redressa, regard vif.

— Les *artistes* ont ralenti en 1953, puis cessé en 1954. Pourquoi ?

— Peut-être que l’un des maillons de la chaîne est mort, proposa l’adjoint. Ou le chef de gang lui-même ?

Dans les pupilles de Benhamou, une étincelle, l’intuition fugace d’une piste. Une unique piste. Une dernière. Un travail de titan, avec des méthodes de fourmis.

— Sortez-moi la liste complète des décès et des incarcérés, second semestre 1953. Et tous les signalements suspects.

Il remarqua l’air désabusé de son adjoint, enserré dans son uniforme.

— Aucun criminel soupçonné d’avoir participé de près ou de loin dans le faux-monnayage n’a été interpellé.

— Justement. Si notre homme est enfermé, c’est pour autre chose. On fouille tout. On ne laisse rien passer.

Les policiers échangèrent des regards incrédules.

— C’est impossible commizaire, nous ne sommes que quatre.

Benhamou se tourna vers son adjoint, cherchant à donner l’impression que la tâche ne l’effrayait pas.

— Quatre… avec moi, ça fait cinq. Alors pas une minute à perdre. On a une guerre à gagner.

Il se détourna, son regard accroché à une vieille photo punaisée au mur. Deux enfants souriaient dans un instant figé. Un instant qu’il n’habitait

plus.

Il ferma les yeux. Puis se remit en marche.

Chapitre 23

Czeslaw était heureux.

Chaque matin, dans son atelier au fond du jardin, le ronronnement des machines, mêlé à l'arôme corsé du café, suffisait à lui desserrer la poitrine. Depuis qu'il avait lancé ses dosettes individuelles, il découvrait la paix discrète d'un bonheur sans artifice.

Le soir, il marchait jusqu'à l'école, la main de Suzanne lovée dans la sienne. Ils échangeaient des sourires complices, presque timides, comme deux amants qui se dénudaient pour la première fois. Pour elle, cette vie avait le goût exact de ses rêves, une table partagée, des rires d'enfants, un homme auprès d'elle. Elle l'avait initié au jardinage. Il apprenait, les genoux dans la terre, à reconnaître le parfum rugueux du thym, la fraîcheur sucrée des tomates mûres. Il l'écoutait parler aux plantes avec cette tendresse tranquille qui le désarmait. À ses côtés, il rajeunissait. Ses douleurs s'étaient évanouies, tout comme les monologues fiévreux qui, autrefois, ponctuaient ses silences. Son regard s'éclairait, son dos se redressait, et toute la maison respirait mieux.

Dès que son nouveau travail le lui permettrait, Czeslaw avait imaginé organiser un voyage en Pologne pour revoir son vieux père. La nuit, il profitait désormais du calme pour lire des romans, trouvant là un loisir reposant. Sur le papier des livres, il découvrit ainsi les aventures d'Arsène Lupin, s'identifiant au personnage de Maurice Leblanc. À travers lui, Czeslaw effleurait la mémoire d'un passé trouble, mais sans douleur. L'angoisse disparaissait dès la dernière page tournée. Fini les trains, la fuite sans fin, la peur tapie dans chaque recoin d'ombre.

Dans les journaux, il suivait encore les tribulations de Jo Attia. Intouchable. Ce mot revenait comme une rengaine. Entre ses missions en Afrique pour les services secrets et ses vieilles amitiés de la Résistance désormais au gouvernement, Attia sortait des procès comme d'un combat de boxe, cassé, mais debout. Toujours avec un non-lieu. Czeslaw, lui, se satisfaisait d'avoir enfin quitté ce monde de criminels et de mensonge.

Son brevet déposé, il lança la production en série. Son investisseur, un homme droit, rare, passait de temps en temps à Bobigny, curieux de comprendre les rouages de la fabrication. Parfois, Suzanne l'invitait à dîner. Les enfants l'écoutaient comme un oncle bienveillant.

Lorsqu'il vit ses premières dosettes en rayon, Czeslaw en acheta plusieurs. Un trophée pour lui, un autre pour son père, encore un pour son beau-père. Il se réjouissait de montrer cette réussite honnête, libéré de tout mensonge. Suzanne en avait fait de même pour faire taire les critiques suspicieuses de monsieur Tessèdre.

— Tu vois bien que l'argent vient de ses inventions.

Profitant du soleil de fin juin, Czeslaw faisait ses comptes mentalement. Si tout tenait, l'année suivante, il construirait sa maison. Il la dessinait déjà dans sa tête : lignes sobres, un potager au fond du jardin, les chambres des enfants, chacun un bureau pour leurs études. L'émotion surgit, brutale, irrépressible. Il essuya ses paupières d'un geste vif. Il vivait ce qu'il n'avait jamais osé désirer. Peut-être que le génie résidait là, justement, dans l'évidence nue qu'on ne perçoit qu'après coup. Grâce à elle, sa mère lui semblait moins lointaine.

Sa réussite, il la devait à Suzanne qui ne l'avait pas abandonné.

— Derrière chaque grand homme se cache une femme, murmurait-il reconnaissant.

Il ne demandait plus rien à la vie. Ou presque. Revoir son père, l'hiver venu, partager avec lui cette réussite sans rature. Depuis quelque temps, il n'avait plus reçu de nouvelles.

— Pourquoi ne pas l'inviter à Noël ?

Peut-être convierait-il son investisseur avec qui des liens d'amitié naissaient peu à peu. Il imagina la scène et la fierté dans leur regard. Czeslaw avait justement rendez-vous avec lui dans la matinée. Il l'accueillit, souriant, comme à chaque visite.

Mais, cette fois, l'homme d'affaires arborait un masque sombre.

— Monsieur Bojarski, fit-il d'un ton sec, nous devons parler.

Il chercha ses mots, comme s'il pouvait éviter le couperet.

— Je suis désolé... vos dosettes ne se vendent pas.

— Qu'est-ce que vous racontez ? J'en ai moi-même acheté au magasin l'autre jour.

— Je veux dire à une échelle suffisante pour que cela soit rentable.

Czeslaw secoua la tête. Il s’y refusait.

— Il faut être un peu patient, les gens finiront bien par…

— Je suis navré Czeslaw, fit l’homme d’un ton qu'il espérait conciliant.

Un calme, suspendu. Une fausse quiétude.

Puis, les mots comme des coups.

— Nous fermons. Tout s'arrête. Maintenant.

Le corps de Czeslaw se pétrifia. Ce bonheur, qu’il n’avait qu’effleuré, on le lui arrachait déjà. D’un coup, son nouveau monde s’écroulait, tout ce qu’il avait bâti. La vie de famille, la fortune, la reconnaissance, tout s’envolait.

— C'est impossible, s'écria-t-il ! Ma voisine en a acheté. Le pharmacien aussi ! Tout le quartier m’en parle…

— C’est terminé, Czeslaw. Je suis désolé.

Il haleta, comme s’il remontait d’une noyade. Chaque inspiration paraissait plus douloureuse que la précédente. Ses épaules plièrent, le laissant immobile quand l’investisseur quitta sa maison. Un bourdonnement envahit ses oreilles, transformant les derniers mots en échos distordus.

— Les génies comme vous rebondissent toujours, Czeslaw.

Il s'affala sur une chaise, à bout de souffle, incapable de saisir ce qui lui arrivait. Un poids invisible l’écrasa.

Son génie le trahissait une fois encore. L’investisseur ne viendrait pas fêter Noël. Son père ne verrait jamais la réussite de son fils. Tout allait lui être repris.

Il ignorait que ce désastre n’était qu’un prélude.

Les heures glissèrent sans laisser de trace. En lui, quelque chose s’était éteint. Ni larme ni colère, seulement cette désolation brûlante qui suit les grands incendies. Puis le froid. Lentement, le monde se glaça autour de lui, comme lorsqu’on s’éloigne d’un feu mourant. Le jour déclinait, noyant la pièce dans une pénombre d’encre, reflet exact de son chaos intérieur. Il n’avait pas bougé, ni bu, ni mangé, suspendu dans un entre-deux douloureux.

La sonnerie trancha l’atmosphère comme une lame.

Czeslaw sursauta.

Son cœur s'emballa. L'investisseur ! Il avait changé d’avis. Une seconde chance. L’espoir, absurde et fébrile, le galvanisa. Il courut vers l'entrée,

trébuchant presque.

Mais l’uniforme bleu du facteur le gifla d’un coup sec.

— Monsieur Bojarski ? Un télégramme pour vous.

Surpris, Czeslaw s’en saisit machinalement.

La porte se referma doucement. Immobile, il tenait le message comme un objet dangereux, redoutant ce qu’il contenait. La première lecture ne fit aucun sens, juste des symboles flous. Il cligna, respira profondément, et lut une seconde fois. Une troisième. Sa poitrine se souleva. Ses doigts tressaillaient, le papier était gelé.

Il eut la nausée quand les mots s'incrustèrent enfin dans sa conscience.

— *Pologne... père... décédé... condoléances...*

Les souvenirs l'assaillirent, vivants comme jamais.

Les mains de son paternel crevassées par le labeur. La chaleur de son étreinte le jour de son diplôme d’ingénieur. Le tremblement imperceptible de sa voix pour son départ à la guerre. Sa joie au mariage, indescriptible, et dans ses yeux, l’accomplissement de sa mission de père. Chaque mot de sa dernière lettre suintait de fierté pour ce fils qu'il croyait devenu un inventeur respectable. Cet homme qu’il pensait connaître, et qui n’était qu’un rôle.

— Une imposture.

Czeslaw hurla, déchiré.

Il l'imagina, sur son lit de mort, s'accrochant à l'image glorieuse de cet enfant falsifié. Maintenant il était trop tard, infiniment trop tard pour lui montrer la vérité, pour tenter de mériter ne serait-ce qu'une fraction de cette fierté volée.

— *Ta mère avait raison, tu es un génie.*

Dévoré par la rage, Czeslaw eut la nausée. Il n'était qu'un faux. Une contrefaçon.

Dégoûté de lui-même, dégoûté par la vie, il abattit son poing contre le mur.

Le craquement retentit dans tout son corps avant la douleur.

Un picotement d'abord, dans le bas du dos. Une chaleur anormale, puis cette sensation de liquide brûlant qui se répandait vers ses membres.

Il fit un pas chancelant, sentit son genou droit fléchir contre sa volonté. Un déchirement fulgurant explosa alors, irradiant de ses vertèbres jusqu'à la pointe de ses orteils. Il essaya de se rattraper, mais ses bras ne rencontrèrent

que le vide. Il s’affala sur le carrelage de l’entrée, se fracassant la tête sur le sol.

Le dos en flammes, il rampa, chaque geste l’écorchant vif. Il s'efforça de se hisser. Ses jambes ne répondaient plus. Il renonça, submergé par une douleur qui lui arracha un râle. Sa respiration devint laborieuse. L'air sortait en sifflant entre ses lèvres, refusant de revenir.

— Mes jambes... cria-t-il avec une lucidité d’effroi.

Il tenta de les bouger. Rien. La panique l'envahit. L’absence de sa propre chair le terrifia plus que la souffrance. Sa gorge se serra davantage. Son cœur s'emballa, cognant contre ses côtes comme pour s'en échapper.

Une vie sans se tenir debout. L’idée seule le liquéfia. Il se traîna, avançant d’un mètre, puis s’écroula, vaincu. Un premier sanglot déchira sa poitrine, encore et encore, jusqu'à ce que son corps tout entier se convulse sur le sol froid. Ses poings frappèrent le carrelage, ses jambes inertes semblaient appartenir à un autre. Il n'était plus rien, rien qu'une imitation ratée.

Une torpeur hivernale s’imposa dans la grande maison vide, sans vie, son atelier à l’arrêt. Son cœur aussi.

Que deviendraient ses enfants ? Et Suzanne ? Il ne pourrait plus rien pour eux. Plus rien inventer. Plus rien vendre. Plus jamais.

Dans la brume de son esprit surgit un souvenir, celui de sa mère, le suppliant de réussir. On la lui arrachait, encore une fois.

Il éclata en sanglots, implorant Dieu, sans réponse. L’air se raréfiait. La pièce tournait autour de lui.

Alors, au cœur du vertige, une certitude se grava, limpide, tranchante. S’il ne pouvait plus jamais se relever...

— Je préfère mourir.

Chapitre 24

Mai 1958, Royan.

— Et si on mangeait une dernière glace avant de quitter ce paradis ?

Le ton de Czeslaw se voulait léger, masquant la raideur de son corps.

Les enfants s'élancèrent, joyeux, sous le regard attendri de leur mère, comme si rien ne pouvait troubler la sérénité de cette journée.

Pour la Pentecôte, Czeslaw avait organisé un week-end en famille à Royan. Sous une voûte d'azur, Marie et Pierre s'émerveillaient des plaisirs marins. Le goût salé sur les lèvres, les doigts collants de sucre, le sable qui crisse sous les pieds, les voiles éclatantes à l'horizon comme des cerfs-volants échappés du ciel. Ils rigolaient, bâtissaient des châteaux fragiles, dévoraient des gaufres noyées sous le chocolat et la chantilly. Leurs rires se mêlaient au ressac, à l'odeur entêtante des algues et des frites fumantes.

Czeslaw, lui, humait l'air iodé comme une dernière bouffée de liberté. Il avait tout orchestré. Les marées, les repas, les trajets, jusqu'à la Citroën DS flambant neuve, réglée en billets de 5000 francs.

Ce séjour, il l'avait rêvé des mois durant. Effacer la douleur lancinante de son accident trois ans plus tôt, comme pour repousser le verdict qu'un médecin, à Paris, lui avait murmuré sans vraiment le dire.

C'était peu après l'enterrement de son père, en Pologne. De retour à Paris, il s'était rendu à l'hôpital lesté d'une angoisse qu'il ne parvenait plus à refouler. Après avoir patienté à l'accueil, on lui avait donné les consignes. Le numéro du local où aller, se mettre à nu et attendre. Seul, la gorge sèche, il erra dans des couloirs livides jusqu'à une pièce austère. Au sol, un lino moucheté verdâtre, fané par le temps.

Lorsque la porte s'ouvrit enfin, une machine effrayante se dressa devant lui, dans une salle aux murs blafards. Une voix sans figure l'invita à s'installer nu face à une vitre gelée. Un cliquetis sec, puis un bourdonnement grave qui fit vibrer sa cage thoracique. Son cœur s'emballa.

— Ne bougez plus.

Il obéit, paralysé, comme si son corps n'était plus qu'une chose à ausculter, disséquer, condamner. Puis on lui demanda de se rhabiller et d’attendre à nouveau.

C’était donc ça, la médecine moderne ? Attendre et trembler. Trembler de froid, de peur, de solitude. Il comprenait le sens du mot *patient*, en français. Une définition qu’il vivait dans sa chair. Attendre sans savoir, trembler sans fin. Seul. Dans un inquiétant calme alourdi de bips mécaniques. Chaque souffle lui rappelait sa fragilité, chaque seconde creusait un abîme d'angoisse.

L’odeur aseptisée d’alcool à brûler confirmait qu’aucun virus ne pouvait survivre ici. Rien ne respirait la vie. Tout était blanc, les murs, les tabliers, comme les cheveux du docteur qui avait interprété les résultats.

Ce furent moins ses mots que le ton employé, clinique, distant, qui le glacèrent. Une voix sans chaleur, sans échappatoire. Dans son regard flottait une pitié professionnelle, celle que l’on réserve aux perdants, aux condamnés.

— Monsieur Bojarski, votre état est préoccupant.

— Un cancer, se hasarda-t-il ?

— Il est trop tôt pour le dire. Mais si cela progresse, vous ne pourrez plus marcher.

Ce n’était plus une peur, mais une certitude sourde.

Il allait mourir.

En rentrant, dans la solitude de son bureau, il s’empara d’une feuille, d’un stylo, comme on saisit une bouée dans une mer démontée. Il rédigea une lettre, non pas à Suzanne, ni même à Antoine, mais à son père, mort quelques semaines plus tôt.

Les mots coulèrent avec la fièvre de ceux que l’on n’a jamais dits. Il parla de son corps, de cette maladie qu’il n’osa pas encore nommer, de la peur tapie dans chaque geste, chaque respiration. Il écrivit pour conjurer l’effroi, pour se sentir moins seul, pour croire, peut-être, qu’au-delà de la tombe, quelqu’un l’entendait encore.

Lorsque Suzanne s’inquiéta, il balaya la question d’un rictus forcé.

— Rien de grave, dit-il. Juste un contrôle pour mes lunettes.

— C’est la quarantaine, avait plaisanté Suzanne.

Il ne broncha pas. L’humour glissa sur lui comme l’eau sur une pierre. Elle n’arrivait d’ailleurs plus à lui tirer le moindre sourire. Il lui échappait,

cloîtré dans son atelier dont rien ne sortait plus. Sa vie ne progressait plus, elle s'étiolait, refluait sans un bruit telle une marée qui se retire. Son père l'avait quitté, il ne le verrait plus qu'en rêve désormais. Bientôt, son visage s'effacerait, comme celui de sa mère. Tous deux avalés par le temps. Et lui, que resterait-il de lui ? Lorsqu'il disparaîtrait à son tour, qui raconterait son histoire ?

Cette question l'effraya plus sûrement que la mort.

Il avait abandonné le fantasme d'être un inventeur reconnu, respecté, ne subsistait qu'un ultime objectif, assurer l'avenir de ses enfants. Il souhaitait leur donner toutes les chances de réussir leur vie. Qu'ils puissent profiter du temps libre à visiter la France, s'offrir des séjours à la montagne, des vacances en Côte d'Azur. Peut-être un jour en Pologne pour découvrir leurs racines.

Après dix ans d'échecs, il devait se rendre à l'évidence. Son génie s'était tari. Depuis la dosette, il n'avait plus rien conçu. Était-ce là ce que le destin lui avait réservé ? Une existence à demi-vécue, entièrement volée ? Sa seule invention véritable restait ses faux billets. Et, au fond, qui en souffrait ? Une institution sans visage, froide comme ces grands hôpitaux. La Banque de France, ses coffres débordants, ses directeurs au ventre rond, ne s'en était peut-être même pas aperçue. L'État imprimait de la monnaie chaque jour, lui, il n'en produisait qu'une miette. Une goutte dans un océan.

Un grain de sable pour ses enfants.

La fin du 1000 francs l'avait obligé à travailler un tout nouveau modèle, le 5000 francs dit « Terre et Mer ». Un fragment de fresque antique emprisonné dans un rectangle. Le billet vibrait d'ors patinés mêlés aux pourpres, d'émeraude posée en touches sur les feuillages, d'éclats roses et cuivrés illuminant les drapés. Deux figures féminines se faisaient face, surgies d'un bas-relief grec. L'une portait une coiffe tressée aux reflets bruns et dorés, ciselée comme du métal. L'autre, majestueuse sous sa couronne de blé et de grappes, où chaque grain semblait peint à la main. Le billet fourmillait d'ornements, une tapisserie où l'œil se perdait, oubliant qu'il ne tenait qu'un simple bout de papier. Deux nombres 5000, massifs tels des piliers, encadraient la scène. Au-dessus flottait la mention *Banque de France*, solennelle.

Le papier restait identique au 1000 francs, seul le filigrane avait changé.

Czeslaw possédait une presse, mais cette fois, il avait dû créer les plaques. Il avait essayé, échoué, recommencé. Il avait testé différents matériaux et avait arrêté son choix sur du zinc, malléable et résistant. Avec une fraise de dentiste, il en grava deux par face. À partir d'encres du commerce, il avait réalisé différents mélanges pour obtenir des tons très proches.

À Suzanne, Czeslaw avait expliqué qu'une création lui avait rapporté un juteux contrat.

— Une tête de rasoir à lames mobiles, répéta-t-elle en haussant un sourcil.

Elle sourit. Une sensation étrange la fit hésiter. Elle la chassa d'un geste.

Se sachant condamné, Czeslaw devait accélérer. Sa nouvelle contrefaçon semblait fonctionner encore mieux que le précédent, générant cinq fois plus. La douleur, le risque, tout cela comptait peu. Suzanne comprendrait, si la vérité éclatait. C'était pour leurs enfants.

Il glissa la main dans sa veste. Les billets y reposaient, chauds, presque vivants, porteurs d'avenir et de périls. Il pourrait tout arrêter maintenant. Brûler les modèles, détruire les plaques, inventer une excuse pour justifier l'argent déjà dépensé. Vivre ses derniers mois dans la dignité, sans cette peur constante qui lui rongeait l'estomac. Et après ? Que laisserait-il à Suzanne pour élever seule deux enfants ? Des souvenirs et des factures ? Non. Après ce week-end, il reprendrait ses voyages en train, plus espacés, mais plus risqués.

Il reviendrait dans les mêmes villes, les mêmes commerces. Il écoulerait un maximum de faux billets avant de disparaître. Peut-être la mort viendrait-elle avant la police. En rentrant, il lui faudrait expliquer la nécessité de ces absences à Suzanne.

Il appréhendait. Elle devrait comprendre.

En attendant, il savourait cet après-midi en bord de mer.

Face à l'immensité océane, il saisit le bras de Suzanne. Leurs pas les portaient à travers la ville reconstruite, ses rues encore marquées par les cicatrices de la guerre. À la jetée, devant le vieux glacier, Marie et Pierre mordaient dans leurs cornets, les joues couvertes de chocolat et de vanille.

Czeslaw se perdit dans le ciel. Le soleil enveloppait son être. Autour, les cordages tintaient contre les mâts, musique de port et de vent. Un instant de paix, de bonheur auprès des siens. Plus que tout, Czeslaw grava dans sa

mémoire ces instants volés à la mort. Non pas pour demain, mais pour l’éternité. Les éclats de rire de Marie et Pierre, leurs yeux agrandis par l’émerveillement, vastes comme l’avenir. Ceux de Suzanne, encore doux d’un amour qu’il n’était plus certain de mériter.

Ces souvenirs, personne ne pourrait les contrefaire.

Il se leva, prêt à regagner le véhicule familial.

Soudain, une alarme déchira la quiétude, stridente.

Un son qu'il connaissait trop bien.

Une sirène de police.

Sa vision se rétrécit, le monde autour de lui s'assombrissant, ne laissant qu'un tunnel de clarté où seule la menace existait. Son sang pulsait dans ses tempes, sourd, assourdissant.

La voiture approchait, gyrophare hurlant. Trop vite. Il haletait.

— Ça va, fit Suzanne ?

Paralysé, Czeslaw vit jaillir le véhicule.

Il fonçait sur lui. Pas ici, pas maintenant, pas devant sa famille.

Il voulait fuir, mais son corps ne répondait plus. Le destin se refermait sur lui. Il allait tomber, s'écrouler.

— Czeslaw ? Qu'est-ce qui se passe ?

La voix de Suzanne lui parvenait comme à travers l'eau, lointaine, étrangère.

Tous ses sens étaient accaparés par la voiture qui s’approchait de lui. Ella arriva à son niveau. Il était foutu.

Le gyrophare hurlait, éclaboussant sa face de lueurs bleues et rouges. À chaque flash, il revoyait des images qu'il avait tenté d'enfouir depuis des années. Son officine la nuit, la fraise sur les plaques, l’encre sur les doigts, les billets sur le séchoir.

La voiture de police ralentit. Le conducteur tournait la tête dans sa direction Czeslaw le vit. Une fraction de seconde qui parut une éternité. Il était certain d'avoir été reconnu. Ses jambes chaviraient, le sol n’était qu’un navire qui tanguait.

Il regarda Suzanne. Une excuse muette dans les yeux. Elle fronçait les sourcils, inquiète.

Il voulut lui parler, mais les mots refusèrent de sortir.

Un dernier rictus empathique avant... Non.

La voiture passa.

Il resta là, hébété, observant le véhicule s’éloigner. Ses poumons se vidèrent d'un coup, comme s'il échappait à une trop longue apnée.

— Czeslaw, pour l’amour du ciel, qu’est-ce que tu as !

Les traits de Suzanne trahissaient maintenant une panique contagieuse. Même Marie et Pierre s'étaient tus.

Il balaya les alentours, cherchant un refuge dans le banal.

Les kiosques.

Les journaux.

— Tous ces attentats, je... Je me dis que ça peut arriver ici.

— La guerre d'Algérie ?

— Ça m'angoisse… pour les enfants, murmura-t-il en baissant la tête. Tout va bien. Tout va bien pour l'instant.

Elle le serra contre elle. Il se laissa faire, rétréci dans ses bras. Il le savait, bientôt, ces bras ne suffiraient plus à le protéger.

Ils s’éloignèrent des kiosques où la presse réclamait l’homme providentiel censé sortir la France de la crise provoquée par la guerre d’Algérie. Depuis trois ans, cette guerre civile semait massacres, mitraillages et attentats, déclenchant en représailles des bombardements français.

— De Gaulle, vite !

∴

La mine plombée d’un ciel sans espoir pesait sur Paris.

À bord de sa voiture, Émile Benhamou longeait la Seine vers l’Élysée. Les événements en Algérie avaient conduit le général de Gaulle à revenir au pouvoir.

Benhamou et ses hommes avaient réussi à démanteler un réseau international de faussaires partagé entre la France et l’Italie. Une trentaine de criminels, chacun maître de son art, gravure, encre, typographie. Seuls la texture du papier et le filigrane reproduit par une simple surimpression permettaient de les identifier.

Une victoire qui n’était pas l’objet de sa convocation.

Un faux billet de 5000 francs « Terre et Mer » venait d'être détecté. Qualité d'imitation inégalée, décelable uniquement par les experts de la Banque de France. Une contrefaçon si parfaite qu'elle donnait froid dans le dos. Aucun doute, le gang des *artistes* était de retour.

— *Z*e ne sont pas des *artistes*, réagit Patouillard, *z*e sont des génies…

Des yeux noirs le coupèrent.

— Vous tenez à votre carrière, Patouillard ?

— Déssolé, chef.

Ce n'était pas une convocation, c'était une exécution.

— Vous réalisez que vous faites les choux gras de la presse, avait pesté le gouverneur. Que vais-je répondre à l'Élysée ?

Désormais Benhamou soutenait son regard. Sa voix était calme, mais tendue comme un fil prêt à rompre.

— La vérité, monsieur. Ce serait un bon début.

— Vous jouez avec le feu commissaire, grimaça le banquier.

— Et vous, avec l'aveuglement.

Au volant de sa voiture, Émile Benhamou sentait déjà l'insigne glisser de sa paume, comme une honte qu'on ne peut plus laver.

Et comme un mauvais présage, la journée avait mal commencé.

Ce matin-là, le calme régnait. La maison, vide, paraissait désaffectée, étrangère. Les enfants étaient partis à l'école et il était soulagé que sa femme soit sortie, cela lui évitait une tempête certaine.

Il en avait profité pour travailler son accoutrement. Il avait tergiversé entre deux cravates, comme pour se prouver qu'il avait encore le choix. Devant le miroir, il répétait, le visage dur, la mâchoire contractée.

— *Bonjour, Monsieur le Président.*

Il jouait son rôle sans public, sans applaudissement. Si c'était son dernier acte, qu'il soit impeccable.

Tout à coup du bruit s'était fait entendre. Pas le tonnerre, mais le claquement sec de la porte d'entrée. Sa femme qui rentrait, surprise de voir son mari à la maison.

Ce fut l'odeur qui le frappa. Elle portait une fragrance nouvelle. Lourde. Âcre. Ni à elle ni à lui. Une note étrangère, intrusive, virile. Un autre homme.

Il avait compris. Il n'avait rien dit. Certaines vérités sont des affaires qu'il vaut mieux classer sans suite. Il avait baissé les yeux, offert un sourire

mécanique, puis fui sans un mot. Il s'était replié dans sa voiture comme on cherche refuge sous un porche avant l'orage.

Deux secousses coup sur coup. Même un vieux flic ne sortait pas indemne de ça.

Depuis, tout était flou. La ville semblait muette, engloutie dans une ouate d'angoisse. Une seule question le dévorait, hantait son trajet.

— Comment ai-je pu en arriver là ?

Il imaginait déjà son paternel, juger le piètre père de famille qu'il était, brandissant sa montre-bracelet avec condescendance comme pour dire *« Prends exemple »*.

La dernière fois qu'il avait déjeuné chez eux, sa mère lui avait demandé s'il travaillait toujours dans la police.

— On ne te voit plus dans les journaux...

Une phrase anodine, mais elle l'avait transpercé. Il avait bafouillé quelque chose sur la discrétion des affaires de fausse-monnaie. La vérité, il n'était plus le flic qu'il avait été.

Dans sa voiture qui faisait route vers l'Élysée, Benhamou s'enfonçait dans une mélancolie défaitiste. Tout s'effondrait. Ce qu'il vivait n'était pas une chute, c'était une disparition.

La fin de sa carrière.

Chapitre 25

17 janvier 1964, Montgeron

Dans la cuisine des Bojarski, Émile Benhamou desserra son col, suffoqué par un goût amer.

Dehors il faisait sombre, la nuit tombait. Un calme menaçant comme si la planète s'arrêtait de tourner.

D'un geste nerveux, il consulta sa montre. 15 h.

Cent quatre-vingts minutes d'acharnement, de tiroirs éventrés, de tapis soulevés, de murs tambourinés en vain. Chaque seconde écoulée rétrécissait son champ d'action. Il tâcha de réfléchir à ce qu'il avait manqué.

L'attente dans la rue, l'arrivée des enfants, la grille qui s'ouvre, la télécommande. Inoffensive. La voiture, la fausse carte, la perquisition, le sac. Vide. Madame Bojarski, le salon, la cuisine, le coffre. Inutile.

Il se frappa le front.

— Merde !

Il n'avait rien. Rien du tout. Pire, Patouillard doutait. Il regarda son poignet qui lui rappelait que dans sa vie non plus, il n'avait rien. Rien d'autre que cette montre-bracelet. Celle de son père.

Il ne lui restait qu'une heure trente. Quatre-vingt-dix petites minutes pour inverser la tendance.

Son unique atout, le témoignage d'Antoine Dowgierd, fragile comme une brindille face à un avocat, même médiocre.

— Czeslaw travaille seul, lui avait-il raconté, il a toujours travaillé seul.

— C'est ce que vous croyez, avait répondu Benhamou. Une telle production ? C'est la conception de toute une équipe, au moins dix métiers différents.

Antoine l'avait-il manipulé ou était-ce Bojarski qui jouait double jeu ? Benhamou en avait trop vu, des criminels à l'allure respectable, sincères…

jusqu’à ce que tombe la preuve accablante. Si cette fois, c’était lui qui faisait fausse route…

Il lui fallait cette preuve !

Son regard passa du coffre à Czeslaw. Impénétrable. Une énigme sous des traits austères, un homme sans faille apparente. Une chose était sûre, ce Bojarski n’était pas un bavard. Il ne pouvait pas compter sur ses aveux. Qui était vraiment cet homme, placide, prudent, méthodique ? Une silhouette voûtée, des vêtements sans éclat, une figure creusée par la rigueur, vieillie par ses lunettes. Tout en lui criait l’ordinaire. Il n’était pas un habitué du milieu, il n’avait jamais été confronté à la police, pourtant il avait su conserver son calme face aux accusations. Il ne payait pas de mine, mais devant son coffre rempli d’or, il gardait la tête froide.

Benhamou sentait que quelque chose clochait.

Il ne le ferait pas parler sans preuve concrète. Il devait dénicher un indice, n’importe quoi. À minima des spécimens de faux billets, au mieux, l’officine de cet inventeur fou.

— Qu’est-ce qu’on a, Patouillard ?

— Pas grand-chose, *s*shef. Rien ne colle.

Sur sa demande, son adjoint le mena à un atelier. Dans le salon étrangement sombre, malgré ses murs clairs. Il s’efforça d’adresser un regard bienveillant aux enfants qui attendaient dans le canapé.

— Il y a plein de trucs en tout genre, fit Patouillard, mais rien pour faire des faux billets.

La pièce ne livrait aucun secret. Pas de fausse cloison, pas de résonnance sous les planches. Juste des outils plus ou moins sophistiqués, des tournevis jusqu’à une perceuse radiale.

— Trouvez-moi quelque chose, nom de Dieu !

L’attente lui était insupportable. Chaque minute à tourner en rond était une victoire de plus pour Bojarski.

— Et l’atelier extérieur ?

— *Z*e suis formel, c’est pour le jardin…

— Où a-t-il bien pu dissimiler son officine ?

Il passa une main tremblante sur son visage, puis frappa du pied le plancher, en vain.

Puis une pensée le traversa.

— Même sa femme n’en sait rien.

Il se retourna vers Patouillard.

— La maison dispose-t-elle d'un sous-sol ?

— Aucun sous-sol, balbutia son adjoint, mais… il y a un grenier que nous n'avons pas encore inspecté.

— Dépêchez-vous, bon sang !

Benhamou expira lentement, tentant de contenir l'orage en lui. Son instinct criait. La vérité était là. Juste là. Mais où ?

— Il nous reste le coffre-fort.

Il retourna dans la cuisine.

En dehors de l'or et des billets, le coffre conservait un dossier au cuir craquelé, effrangé sur les bords, et une liasse de lettres soigneusement ficelées.

— Ce sont mes brevets, réagit Czeslaw, mes originaux.

Sous ses doigts, Benhamou ressentit la rugosité du papier jauni, témoin muet d'un passé qu'il s'apprêtait à exhumer. Le commissaire parcourut un ensemble de textes et de schémas. Le premier avait été déposé à Marseille en 1943, le dernier à Paris en 1955.

— Vous n'avez plus rien rédigé depuis ?

Pas un mot.

Benhamou n'insista pas, et s'intéressa au paquet à côté. Des lettres.

— C'est personnel, s'emporta Czeslaw, l'accent polonais renforcé par la colère !

L'inquiétude vibrait dans son timbre, aigu, presque étranglé. Suzanne, sa femme, tourna vers lui un regard surpris.

Benhamou effleura les enveloppes du bout des doigts, comme pour mieux deviner ce qu'elles taisaient. Sur la première, *Bojarski*. Il crut d'abord que Czeslaw en était le destinataire, mais l'absence de timbre attira son attention. Les mots de l'adresse n'étaient pas écrits en français. *Pologne*. Les autres, idem. Il releva que la plus ancienne datait 1955, le plus récent de décembre dernier.

— Que s'est-il passé en 1955 ?

Impuissant, Czeslaw baissa la tête, fuyant le regard de Suzanne. Les paupières humides, il repensa à ces mots qu'il avait continué à exprimer dans ces courriers qu'il n'envoyait plus, un rempart à la solitude. Il les parcourut mentalement, mais ne conserva qu'à l'esprit les visages de la photo qui trônait encore dans le salon.

— Qu’est-ce que c’est, demanda Suzanne ?

— Des lettres, murmura-t-il bouleversé. Pour mon père...

Une larme perla sur ses joues.

Suzanne lui attrapa le bras, mais il ne réagit pas. Son regard s’accrochait aux enveloppes.

Une chape d’émotion s’abattit.

À l'extérieur, le vent s’éleva, s’insinuant entre les branches comme une menace. Le commissaire frissonna. Pas de froid. D’impatience.

— Faites traduire ça, fit-il à Patouillard.

Dans la cuisine l’obscurité obligea les policiers à allumer. La fenêtre au-dessus du coffre n’était plus qu’un gouffre noir où les lueurs du dehors vacillaient, indécises. Surpris et inquiet, Benhamou cligna des yeux, perplexe. Sa montre indiquait toujours le plein jour. Sous la lumière crue, il redécouvrit le visage de son adversaire. Ainsi, c’était lui. Il l’avait imaginé de mille façons, mais pas comme ça. Un homme frêle, voûté, le regard dur derrière ses lunettes d’intellectuel. Un faciès banal, parsemé de rides sous une chevelure poivre et sel.

De tous les criminels qu’il avait pourchassés, celui-là était le plus insaisissable. Le plus rusé. Treize ans. Treize ans de traque. Et, il était là, en face de lui, si proche. Un fantôme tapi dans l’ombre de cette modeste maison de Montgeron, à si peu de kilomètres du commissariat.

Les équipes de Benhamou continuaient de fouiller. Les radios grésillaient de rapports négatifs. Les inspecteurs échangeaient des regards las, tendus.

— *Rien non plus dans le grenier.*

Benhamou changea de tactique, comme Czeslaw restait muet il se tourna vers Suzanne.

— À quoi sert l'atelier de votre mari ?

Suzanne redressa imperceptiblement les épaules, comme pour se préparer à une joute qu'elle ne comprenait pas encore.

— Je vous l’ai déjà dit… Il est inventeur. Il travaille sans relâche. Pour nous. Il dort très peu.

Czeslaw ne bronchait pas, mais ses pupilles s'assombrirent un instant. Un battement de cils trop lent, un infime décalage dans son expression.

— Votre mari voyage souvent, demanda Benhamou ? Où se rend-il ?

— Cela dépend de ses clients, en province la plupart du temps.

Czeslaw comprenait que la police avait retracé ses pas. Il dissimula le frisson qui le parcourait.

— Par le train j'imagine, continua le commissaire. Sauf pour les vacances en famille où vous prenez la voiture ?

Suzanne se contenta de hocher la tête, comme si elle pouvait physiquement repousser l'idée qui menaçait d'éclore. Son regard vacilla vers son époux, cherchant une sérénité qu'il ne lui offrit pas.

— À quoi servent ces machines dans votre atelier, demanda Benhamou à Czeslaw ?

— À fabriquer toutes sortes de choses, fit Suzanne assurant la défense de son mari taiseux. Le portail télécommandé par exemple, mais aussi ça.

Elle désigna la cuisine d'un geste presque théâtral.

— Un petit four qui réchauffe en quelques secondes. Ça marche avec des ondes. Et cet appareil aspire les mauvaises odeurs, les rejette dehors. Là, on a dissimulé un lave-vaisselle dans ce meuble.

— C'est ingénieux, fit Patouillard en écarquillant les yeux.

Suzanne, emportée par l'élan, sortit divers objets d'un placard.

— Ceci, pour presser les oranges et les citrons. Et là, un couteau électrique, plus besoin de forcer pour découper la viande.

— Incroyable.

Elle sourit, triomphante.

— Mais sa plus grande invention, c'est la dosette à café. Je vous montre.

Elle s'affaira avec une minutie quasi rituelle. Sous les yeux du commissaire, l'eau frémit, la machine ronronna, et l'arôme du café s'éleva, dense et entêtant.

Émile Benhamou l'observait, immobile. Il éprouva pour cette femme au visage candide une forme d'empathie, presque de la pitié. Elle refusait de voir que le mur de son foyer cachait une trahison. Il souffla de rage envers son bourreau de mari.

Incorruptible, il déclina la tasse que lui tendit Suzanne. D'un geste mécanique, elle l'offrit à Patouillard qui s'en empara, ravi, sous le regard noir de son supérieur. L'odeur de torréfaction attira d'autres policiers dans l'encadrement de la porte, comme des insectes vers la lumière.

— Ça suffit, tonna Benhamou interrompant la distribution.

Il se planta face à Czeslaw, abaissa la voix comme pour l'inciter à la confidence.

— Parlez, Bojarski. Où est votre officine ?

— Il n'y a rien ici.

Entre les deux hommes, la table servait de frontière, délimitant deux territoires. Un jeu silencieux où chaque regard, chaque tressaillement devenait un mouvement d'échec calculé. D'ordinaire, c'était le commissaire qui faisait plier ses adversaires, mais là il semblait bien qu'il perdait son duel.

Il plongea ses yeux dépités dans le coffre-fort ouvert et le brillant des lingots. Une richesse mutique, pesante, qui le narguait. Le Polonais paraissait si serein. Il avait peut-être raison, il n'y avait rien à trouver ici. Rien d'autre que cet or. L'équipe de Benhamou pourrait alors éplucher ses contrats et Bojarski devrait démontrer comment il a gagné autant d'argent avec ses seuls clients. Ce qui lui laissait largement le temps de disparaître avec sa famille et sa fortune. Une bonne fois pour toutes, ce coup-ci.

Benhamou souffla, les yeux fixés au téléphone accroché au mur.

Une tension sourde envahit la pièce. L'air devenait lourd, saturé de café, de silence, de soupçons. Patouillard, qui se contentait de tenir la tasse sans oser la boire, réapparut à l'entrée de la cuisine.

— Rien à signaler dans les lettres, *s*shef. Simple correspondance.

Le commissaire ragea. Cette fois, il se trouvait dans une impasse. Aucune preuve. Plus aucune piste. Plus rien.

Soudain, le regard de Czeslaw se durcit.

Dans la rue, il avait aperçu une silhouette familière, tête basse, encadrée de deux policiers. Son assurance se fendilla. L'homme qui allait entrer détenait la vérité.

Son atelier secret.

Ses faux billets.

Sa vie.

Antoine.

Chapitre 26

1958, Paris.

Émile Benhamou gravit les marches du palais de l'Élysée, le cœur lourd d'incertitudes.

Guidé à travers des corridors solennels aux plafonds vertigineux, il atteignit une antichambre baroque, saturée d'or et de moulures, comme arrachée à Versailles. Il s'enfonça dans un fauteuil doré au velours épais. Il n'y puisa aucun répit. Trop grand, trop rigide. À l'image de l'homme qu'il allait rencontrer.

Son cœur cognait sourdement sous sa chemise, rythmé par l'écho des pas dans les couloirs démesurés. Ses doigts moites tiraillaient sa cravate, la tordaient, la nouaient, la dénouaient. Il tenta de discipliner ses pensées, d'assembler des mots capables de sauver au moins l'apparence. Il avait beau avoir reçu les honneurs des Américains. Le Général de Gaulle, lui, l'Amérique, il s'en fichait.

Et pourtant, cette enquête sur les faux dollars avait été une bénédiction pour la police française. Formation accélérée, nouvelles méthodes, un savoir-faire affiné à la loupe de chaque billet. L'encre, le papier, la typographie autant de failles chez ces faussaires. Mais ceux du franc ? Pas la moindre imperfection. Rien à redire. Du travail de maître.

Comment une telle équipe pouvait-elle rester invisible ?

Pour les faux dollars, on avait fini par repérer des marques infimes sur les billets, discrètes, mais répétitives.

Dans un premier temps, ils avaient imputé cela à un manque de maîtrise des machines d'impression jusqu'au jour où Benhamou voulut offrir les viennoiseries à son service.

À la boulangerie, en attendant son tour, il fit tournoyer entre ses doigts un vrai billet de 1000 francs. Un geste machinal, jusqu'à ce qu'un détail le pétrifie. Une trace. Ténue, mais régulière.

Il sortit en trombe.

— Les marques sur les faux dollars, lança-t-il en arrivant au commissariat. Vous ne les avez pas vues ailleurs ?

Patouillard haussa un sourcil.

— Rien sur les faux 5000, rien sur les 1000.

— Et sur les vrais ?

L'adjoint demeura muet, mâchoire tombée. Cette question ne lui avait jamais effleuré l'esprit.

Benhamou lui tendit son 1000 francs. Sous la lumière, il montra les traces similaires, mais plus discrètes que celles des faux dollars.

— Les faussaires des dollars ont utilisé une technologie proche de celle de nos billets officiels.

Il ne remarqua pas que Patouillard scrutait autour de lui.

— Et si les faux francs n'ont aucune trace… alors ils se sont servis d'un autre modèle de machine.

Son adjoint semblait ailleurs.

— Vous suivez, Patouillard ?

— Affirmatif chef. Vous êtes allé à la boulangerie, mais ils sont où…

— Ils sont où quoi ?

— Bah… les croissants.

Le commissaire, dépité, resta avec ses interrogations.

Et si une presse de nouvelle génération corrigeait ce défaut ? Une technologie plus avancée que celle même de la Banque de France ? Mais alors… un pays ?

Les questions s'empilaient en lui comme des pierres dans les poches d'un noyé.

Qu'allait-il dire au Président ? Il n'avait que des doutes.

Quand on l'invita à entrer dans le cabinet du chef de l'État, une lumière blanche l'éblouit.

La pièce baignait dans l'éclat : hautes fenêtres, miroirs renvoyant des gerbes dorées, meubles de souverain. Tout, ici, hurlait la puissance, jusqu'à l'intimidation.

Assis derrière un imposant bureau, de Gaulle dominait.

Benhamou sursauta en apercevant en face le gouverneur de la Banque de France, figé dans un sourire hypocrite.

— Commissaire Benhamou, fit le Général le ton solennel, asseyez-vous.

L’invitation avait le tranchant d’un ordre.

Le policier obtempéra.

— Comme je l’expliquais au Président, dit le banquier, nous avons détecté une nouvelle contrefaçon de 5000 francs.

Il désigna d’un œil la poignée de spécimens posés sur le bureau.

— Une imitation hors norme, fruit d’un laboratoire sophistiqué et d’experts aguerris. Une organisation inédite.

— Pour être tout à fait précis, fit Benhamou timide, c’est en effet une qualité jamais vue pour un billet de 5000 francs, mais nous l'avons déjà rencontré pour le 1000 francs.

— Les Russes ? Nous avons écarté cette hypothèse. Ils visent désormais l'Amérique.

Benhamou ressentit le poids du regard de De Gaulle. Il inspira lentement.

— Et si la Russie n’avait rien à voir avec les faux 1000 francs ?

— Vous n’allez pas recommencer avec vos théories farfelues, gronda le banquier.

Il se redressa, refusant de mourir sans se battre.

— Ce sont des faits. Vous pouvez continuer à les nier, ou ouvrir les yeux. Pensez-vous vraiment qu’un État comme la Russie se laisserait dissuader par notre petite enquête ?

— Le sujet est clos, tonna le gouverneur outré. Inutile de nous faire perdre notre temps.

De Gaulle fronça les sourcils, scrutant sur Benhamou.

— Quelle est votre théorie, commissaire ?

Le gouverneur contracta la mâchoire. Ce maudit flic ne lâchait jamais rien. Il l'exaspérait, mais il devait bien lui concéder cela, il était tenace.

Benhamou sentit l’instant décisif. Il choisit chaque mot.

— Je m'appuie sur les faits, Monsieur le Président. Qualité exceptionnelle, mais diffusion restreinte. Cela ne correspond pas à une attaque étrangère. Si la Russie dirigeait cette officine, nous ne serions pas là à échafauder des hypothèses. Nous aurions, malheureusement, des certitudes.

De Gaulle, jusque-là statue de marbre, saisit un billet entre ses doigts, l’inspecta, comme pour sonder la vérité dans ses fibres.

— Vous pensez que ces faux 5000 francs viennent de la même équipe ?

— Sans aucun doute. Qualité encore meilleure que le 1000 francs comme si les faussaires s'étaient perfectionnés. Aucune trace de machine d'impression. Diffusion identique, dans les mêmes villes.

Benhamou fixa le Président, puis lâcha ce qu'il n'aurait peut-être pas dû.

— Nous n'avons identifié aucun membre de ce réseau. En trois ans, rien. Comme s'ils n'existaient pas.

— Et si les Russes avaient revendu leur officine, s'imposa le gouverneur ? Aux Algériens ?

Une grimace lui échappa.

— Ces faussaires dépassent en tout point ceux du dollar. Une telle officine, même clandestine, devrait laisser des traces. Et nous manquons d'hommes.

Une torpeur épaisse tomba sur la pièce. Une de ces torpeurs où chaque souffle pèse, où chaque mot peut tout faire basculer.

— Bien, fit soudainement de Gaulle avec une brusquerie mesurée, comme pour mettre fin à la chamaillerie. Nous savons que nos billets sont vulnérables. Ce n'est pas la raison de votre convocation.

Il scruta les visages figés des deux hommes, leurs yeux agrandis par la surprise. Dans leurs regards flottait une question silencieuse, troublée « *Qu'est-ce qui peut être plus grave que ces faux billets de 5000 francs* ? »

Il se redressa lentement.

— Pourquoi croyez-vous qu'en France, des faussaires français imitent des dollars ?

Le Président se fit plus sec, ne laissant pas la place à la moindre réponse.

— Notre monnaie est trop faible ! Elle inspire le mépris. Il faut la réévaluer.

Il marqua une pause, savourant l'effet de ses mots, puis lâcha d'une voix lourde de décision

— L'année prochaine, un nouveau franc remplacera l'ancien. Cent pour un.

L'air sembla se raréfier. Les deux invités échangèrent un regard incrédule, les lèvres entrouvertes sans qu'aucun mot n'en sorte.

— Nous allons frapper une monnaie moderne. Sécurisée. Vous travaillerez ensemble à leur conception.

Son ton ne souffrait aucune contestation.

— Et… commissaire, vous aurez carte blanche jusqu'à la mise en circulation du Nouveau Franc. Tous les moyens vous seront accordés.

Puis, sans autre forme de procès, de Gaulle se leva. L'entretien était clos. Les deux hommes imitèrent son geste, encore hébétés. Benhamou le regarda, silhouette taillée dans le granit, plus statue que chair. Une énigme. Pour ses parents cet homme incarnait la France, son idéal, sa grandeur.

Quand il serra la main de Benhamou, de Gaulle approcha son visage de lui.

— Vous connaissez l'Algérie, monsieur le commissaire ?

Là, à cet instant, Émile Benhamou n'était plus le policier rigide. Il redevenait le gamin des rues d'Alger.

— J'en garde de beaux souvenirs, murmura-t-il, la gorge nouée.

Il vit de Gaulle hocher la tête, une ombre de mélancolie.

— Je regrette de ne pas avoir emmené mes enfants... J'espère leur faire découvrir un jour le pays de leur aïeul.

— Je vous le souhaite, monsieur Benhamou.

Il y avait dans l'intonation du Président, dans sa façon de dire son nom, une chaleur rare, presque fraternelle. Une compassion.

Il quitta l'Élysée, plus léger, libéré d'un poids. Bientôt, il y aurait une monnaie sûre, il n'y aurait plus de faussaires. Il pourrait retrouver sa famille, sauver son mariage. N'aurait pas à affronter l'air culpabilisateur de ses parents.

Il osait y croire. Un goût de victoire, enfin, effleurait ses lèvres.

Mais l'ivresse ne dura guère.

Midi à peine sonné, il poussa la porte de chez lui. Ses enfants parurent plus étonnés que contents. Sa femme davantage déçue.

Ragaillardi, Émile ne baissa pas les bras. Pendant le déjeuner, il expliqua tout, révélant sa confiance en une nouvelle vie de famille. Son enthousiasme ne trouva aucun écho. Il parla, se projeta, s'anima, espérant rallumer une flamme. Ses mots tombaient dans un puits muet. Rien ne remontait. Pas même un sourire. Seulement ce malaise poli, aux allures de jugement.

Il tenta.

— Et l'école, ce matin ? Vous avez fait quoi ?

Les réponses vinrent, mécaniques, sans âme.

Quand ils repartirent, il se pencha vers sa femme.

Il amorça un baiser.

Elle détourna la tête.

— J’ai appris à vivre sans toi, souffla-t-elle froide. Nous, avons appris à vivre sans toi.

Ces mots le lacérèrent. Une douleur aigüe, invisible. Une blessure sans sang, mais fatale.

— Tu nous as laissés seuls, Émile. On n’a pas eu le choix.

Il hocha la tête, meurtri.

— Je sais… je sais que tu as quelqu’un. C’est ma faute, je le reconnais, mais nous allons surmonter cela. Nous sommes une famille. Et… je t’aime.

Sa femme eut ce tic nerveux, celui qu’il haïssait.

— C’est plus qu’une aventure, Émile. J’ai vécu trop longtemps avec un fantôme.

Les phrases agirent comme un enchaînement de coups de poing sans garde possible.

— Il n’y a plus rien à sauver. Tu devrais aller à l’hôtel.

Un choc dans le plexus. L’air lui manqua. Son cœur battait à s’en briser, comme un oiseau pris au piège.

— Je ne t’aime plus.

Il recula, chancela, cherchant un appui. Il ne trouva rien d’autre qu’un mur de glace contre son dos. Son regard se perdit dans le vide. La réalité s’était dérobée.

Il prit la fuite, avant de pleurer.

Cette maison ne semblait déjà plus la sienne.

Il marcha, sans direction. Ses pas sonnaient comme un compte à rebours. Autour, tout s’effondrait. Il s'arrêta devant un bar.

Une lumière tamisée l’attira, comme une promesse d’oubli.

— Un whisky.

Il se perdit dans le liquide ambré qu’il faisait tourner au fond du verre.

Il voyait les ruines s’accumuler, chaque chose s’abattant sur les autres dans un vacarme intérieur. Sa famille, son couple, son enquête, lui-même.

Les responsables, il les connaissait. Il les traquait depuis des années. Le papier artisanal, les encres inconnues, l’impression sans trace, la diffusion

par touches, éparse, insaisissable.

Ils ne lui avaient pas seulement volé une monnaie.

Ils lui avaient tout pris.

Tout sauf son job.

∴

Czeslaw Bojarski avait entendu la rumeur. Un nouveau franc. Pour lui, c'était une condamnation. La fin programmée de son œuvre.

Fébrile, il inventa un client à rencontrer et quitta la maison. Suzanne n'insista pas. Elle avait appris à ne plus poser de questions. Il marcha vite, tête baissée, jusqu'au bistrot du coin, un de ces rares lieux où la télévision trônait, sacrée, derrière le comptoir.

Il commanda une bière. La mousse s'effondra pendant qu'il s'installait, les yeux rivés à l'écran.

Le général de Gaulle apparut, en noir et blanc, assis derrière une table sans faste. Il parlait d'avenir, de modernité, de redressement monétaire. Czeslaw, lui, n'entendait qu'une sentence, la fin de son monde.

Ses doigts glissaient sur le verre, en quête d'ancrage, mais rien ne pouvait retenir la panique qui grondait en lui. Des années de travail. D'intelligence. De risques.

Tout allait disparaître.

Il compta, fébrile. Cinq mois ? Six, peut-être. Un sursis. Trop peu. Beaucoup trop peu. Piégé. L'engrenage était lancé, inarrêtable. Bientôt, il ne serait plus qu'un homme sans valeur, un roi sans royaume.

— Au revoir monsieur le commissaire, entendit-il.

Le ton était banal, mais pour Czeslaw, il retentit comme un coup de feu.

Commissaire.

Il se retourna d'un coup.

La porte du bar se refermait dans un soupir métallique. Derrière la vitre encore vibrante, une silhouette, peut-être familière, venait de s'évanouir. Une ombre dans la rue. Un éclat dans la lumière grise.

Il se leva d'un bond, mais déjà, l'homme avait disparu.

Et pourtant, Czeslaw était presque sûr…

Il croyait l’avoir reconnu.

∴

Quelques minutes plus tôt, le visage d’Émile Benhamou s’affichait sur l’écran du bar, mais lui, avait tourné le dos.

Il n’était pas venu pour écouter.

La télévision n’était que faux semblant. Il n’était plus qu’un homme éreinté, un chasseur usé par des années de traque. Les faussaires l’avaient déjà touché, à vif. Leur triomphe, c’était de lui avoir laissé la vie. Le laisser errer, délesté de tout à ruminer sa chute. Ils lui avaient volé son sommeil. Sa femme. Ses enfants.

Il n’était plus qu’une obsession ambulante. Un homme qui marche avec la vengeance pour unique boussole. Et maintenant, il n’avait plus qu’une chance. Une seule. S’ils lui échappaient, ils se volatiliseraient pour de bon.

Il resserra son écharpe, baissa la tête, et s’éloigna dans le soir qui tombait.

Il ne vit pas, derrière la vitre embuée du bistrot, la silhouette qui le cherchait.

Chapitre 27

Le jour fatidique.

Celui qu’il avait redouté autant qu’espéré s’imposa enfin, irrémédiable.

Ce mardi de décembre, à la veille de Noël, Suzanne et les enfants étaient sortis pour une promenade, emmitouflés, joyeux, inconscients de l’ombre qui les regardait partir. Depuis le seuil, il les avait suivis des yeux jusqu’à leur disparition au coin de la rue, absorbant chaque détail comme un condamné savourant sa dernière bouffée d’air libre. Il avait prétexté un rendez-vous d’affaires pour s'isoler dans la maison vidée de ses rires. Seul, face à lui-même.

Il enfila son plus beau costume, comme une mise en bière. À ses pieds un sac, lourd.

— Tout doit être parfait.

Face au miroir, ses doigts tremblants luttaient avec sa cravate. Ses mains moites glissaient sur la soie. Dans ce reflet, il ne se reconnaissait plus. Traits tirés par des nuits sans sommeil pour une quantité inégalée de faux billets de 5000 francs.

Son regard s’attarda sur le cadre photo près de la cheminée. Les visages rieurs de ses enfants se superposaient désormais à celui, figé, de ses parents. Il tendit la main, mais n’osa pas toucher le verre. Peut-être ne les reverrait-il jamais libre. Peut-être n'embrasserait-il plus Suzanne.

— Ne pense pas à ça.

Le trac lui retourna le ventre, le stress lui accéléra le cœur. Pour la première fois, il allait braver sa règle d’or.

Jamais de faux dans une banque.

Ce saut dans le vide était sa seule chance d’écouler les billets avant leur disparition. Son coup final pour mettre sa famille à l’abri. Quitte ou double.

Depuis l’arrivée de de Gaulle au pouvoir, l’homme qu’admirait tant Suzanne, tout avait changé. La guerre d’Algérie avait gagné la métropole. Dès l’été 1958, Paris s’était embrasé. Attentats, barrages de police, couvre-

feu improvisé. La tension dans chaque moment trop calme, chaque coup d'œil furtif.

Pour Czeslaw, la certitude d'une mort imminente avait amplifié son sentiment d'urgence. Il n'avait plus le temps.

La poitrine comprimée, il attrapa le sac vert sombre, lourd de secrets trop longtemps gardés. Il traversa l'allée détrempée jusqu'à sa Citroën DS. Il s'assit, les ressorts grinçants protestant sous son poids. Le cuir crissa.

— Soit je reviens en homme riche, soit je ne reviens pas.

Ses doigts se crispèrent autour du volant. Son regard se posa sur le bagage sur le siège passager comme s'il s'agissait d'une personne. Un complice. Le sac vert sombre de Pierrot le Fou, à nouveau rempli de faux billets. Des centaines. Plus lourd que l'or et plus froid que la peur.

Il tourna la clé.

La rue l'aspira, avalant le mari, le père. Ne restait que le faussaire, le parieur, celui qui misait tout sur un coup de dés.

∴

Les bureaux gris du commissariat de la Fausse Monnaie vibraient d'une effervescence nerveuse, animale.

Sous la lumière crue des néons, tout semblait décapé de son humanité. Les visages, les gestes, même l'air. Il flottait un relent de sueur, moite et rance, nourri moins par le chauffage défaillant que par l'impatience qui s'accumulait goutte après goutte, dans les pores des policiers.

Les faux billets français, surtout les 5000 francs, nécessitaient une alchimie complexe de couleurs introuvables sur le marché légal.

Benhamou et ses hommes avaient fouillé chez les fournisseurs, épluché les stocks, interrogé les imprimeurs.

Rien.

Aucun pigment, aucune teinte, aucun procédé ne permettait de reproduire à l'identique ce billet maudit.

Il fallait se rendre à l'évidence.

— Après les compétences en papeterie, en machines d'impression, les *artistes* ont aussi un expert en encre.

Benhamou, raide comme un ressort trop tendu, refusait de croire qu'un gang doté de tels savoir-faire puisse se fondre dans l'ombre sans laisser de trace.

Les faux circulaient surtout dans les villes les plus accessibles en train depuis Paris. Au vu de la quantité limitée, il n'était plus question d'un réseau complexe, mais d'une poignée d'hommes.

Son adjoint, hésitant, s'aventura.

— Et zi… depuis le début… *z*'était une seule personne ?

— Vous réalisez l'absurdité de ce que vous dites, Patouillard ?

— Au moins, za e*x*pliquerait tout.

Pas de réponse. Juste le dos de Benhamou, tendu, figé, comme sculpté dans son propre échec. Il connaissait trop bien ce goût amer, cette brûlure dans la poitrine à chaque impasse. Ses doutes le guettaient, prêts à refermer leurs griffes.

Toute l'année, Benhamou avait travaillé avec le gouverneur de la Banque de France sur un spécimen impossible à imiter. Une monnaie conçue pour décourager jusqu'au plus audacieux faussaire.

Le billet de 100 nouveaux francs s'était vu attribuer le nom ronflant de « Bonaparte ». Le Président l'avait félicité d'une poignée de main brève. Venant de de Gaulle, Benhamou avait vécu ce moment avec plus d'intensité encore que la médaille d'Eisenhower.

Maintenant, il fallait lancer la nouvelle devise. Dans les rues, l'effervescence montait. À deux jours de Noël, il ne restait que peu de temps, aux citoyens, pour échanger toutes les anciennes monnaies.

Dès l'aube, des files humaines se pressaient contre les façades des banques, haies gelées d'anonymes, les mains bleues de froid.

Au commissariat, Benhamou héla ses troupes.

Ses hommes, à la fois euphoriques et stressés, se regroupèrent, tels des chasseurs prêts pour un festin.

Avec l'accord du Président et du gouverneur, Benhamou avait préparé une opération d'envergure.

Un baroud d'honneur.

— Le gang des *artistes* voudra écouler son stock de faux billets, c'est maintenant qu'il faut les choper. Après, ils disparaîtront.

Huit ans. Huit ans de traques, de fausses pistes, d'ombres insaisissables. Aujourd'hui, tout devait se jouer.

Le plan était limpide. Un agent dans chaque guichet. Chaque billet de 5000 francs passé au crible. Le moindre soupçon déclencherait l'alerte. Nom, pièce d'identité, et intervention immédiate.

— Allez, les gars, cette fois on les tient.

Une clameur unanime s'éleva avant que les hommes ne se dispersent, portés par une énergie retrouvée.

Benhamou, lui, resta au poste. Figé près du téléphone. Prêt à bondir. Ce jour, veille de Noël, il le sentait, les faussaires allaient frapper. Il était prêt.

8h59. Une seconde suspendue, puis une autre. Le battement de son cœur s'accorda à sa montre. 9h00. L'heure du jugement. Les établissements ouvraient.

— C'est aujourd'hui, affirma-t-il les yeux rivés au mur.

Il scruta la carte de la région parisienne où les différentes banques étaient identifiées. Les épingles colorées semblaient autant de points faibles. Il serra les poings. Cette fois, il devait réussir. Il n'était plus question de justice ou de devoir. Il s'agissait de lui. De son existence en ruine. De sa revanche. Il devait attraper l'un des hommes de ce gang, une piste, n'importe quoi. Un espoir de ne pas avoir tout sacrifié pour rien.

Sa femme était partie. Avec un autre. Elle voulait tout emmener, les enfants, les souvenirs, la vie d'avant.

— Garde partagée, ou rien, avait-il exigé.

— Comment tu ferais Émile ? Sérieusement, tu n'es jamais là ?

Elle avait accepté de rester en région parisienne jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il y avait vu une chance. Il avait vendu la maison, réglé le divorce et emménagé dans un petit appartement envahi de cartons. Les enfants, d'abord hésitants, venaient avec leurs sacs pour quelques jours. Puis, de moins en moins. Puis plus du tout.

Leur absence était devenue une habitude. Insupportable. Le silence de ce logement l'écrasait. L'écho des rires d'antan s'était dissipé remplacé par le seul battement du temps qui le narguait. À la rentrée suivante, ils étaient déjà loin.

Ne lui restait que ses vieux parents chez qui il allait déjeuner tous les dimanches midi. Plus qu'une routine, ils étaient une ancre dans un océan agité.

Ils incarnaient un passé qu'il voyait disparaître. Un monde révolu qu'il peinait à saisir, les grains d'un sablier. Eux auraient préféré le shabbat du

vendredi, mais son travail au commissariat l’avait souvent écarté de ces traditions.

Son père, avant chaque repas, passait la même chemise bleu pâle et bouclait sa montre au poignet avec une fierté d’enfant. Lui qui n’avait jamais eu ni maison ni terre, tenait cette montre comme une revanche silencieuse sur la misère d’autrefois.

Autour de la table, ils évoquaient l’Algérie d'antan, ces étés baignés de soleil et de mer. Les fennecs, les gazelles, les figuiers et les épices… tout paraissait irréel pour le petit Émile.

Les couleurs multiples et les parfums inédits, les habitants ouverts et souriants, la musique, les rues animées, les habits, tout était différent. Là-bas tout semblait incarner la joie de vivre. Une impression de paradis. Un univers de douceurs gâché par une déchirure sans colère, juste la peine et l’incompréhension.

Un monde qui disparaissait dans leurs souvenirs communs. Une terre inaccessible.

Chaque fois, la nostalgie cédait à la tristesse. Les nouvelles du pays, les images de violence, la sensation d'une vie qui s'effaçait. À chaque bulletin d’information, l’Algérie de ses parents s’enfonçait dans l’oubli comme une photo qu’on laisse trop longtemps au soleil.

Ne reste que ce regret persistant. Ne pas y être retourné ni lui ni ses enfants. Désormais il était trop tard.

Une sonnerie brisa le calme, arrachant Benhamou à ses pensées.

Son cœur fit un bond. L'urgence, la chasse, l’espoir.

— Commissaire, fit un jeune policier à l’autre bout du fil, nous avons un suspect à la banque de Paris et des Pays-Bas du IX^{e}. Une liasse de dix billets de 5000 francs.

— Dix billets, s’illumina Benhamou en se redressant par l'adrénaline ! C'est eux, j’arrive.

Il raccrocha d’un geste sec, enfila sa veste à la hâte et claqua la porte, aboyant des ordres. Dans la rue la sirène hurlait, comme pour annoncer le théâtre d’une ultime bataille. Une victoire, enfin ?

Chaque seconde comptait. Benhamou serrait le volant, ses doigts blanchirent. Les mâchoires contractées. Le flot des voitures n’était qu’un obstacle de plus. Il ne voyait que l’issue.

Quand il arriva, le jeune policier qui l'avait alerté l'attendait à l'entrée.

— Vous n'êtes pas avec le suspect ?

— Il est avec le directeur de l'agence qui nous soutient que l'homme est un client de longue date, parfaitement innocent.

— Et les billets, ils ont été analysés ?

— Affirmatif, commissaire, les experts pensent que ce sont des faux, excellemment imités.

Le sang du commissaire pulsait dans ses tempes.

Excité, il le suivit jusqu'au bureau feutré du directeur qui le salua, cachant de sa silhouette le suspect. Son premier, en huit ans.

— Monsieur le commissaire, je peux vous assurer que mon client n'a rien à voir avec cette histoire, il n'est qu'une victime.

— Je n'en doute pas monsieur le directeur, ironisa Benhamou.

Il s'avança, découvrant enfin le visage de l'individu. Un vieil homme frêle, voilé d'une candeur équivoque. Trop innocent pour être coupable, trop parfait pour être net. La pièce manquante ou un leurre ?

Déterminé, Benhamou l'interrogea, prenant soin de ne pas se montrer trop irrévérencieux face au directeur de l'agence.

— Monsieur le commissaire, je suis navré… je ne voulais pas… je ne suis que le trésorier d'une petite association, vous comprenez, pour aider les pauvres…

Benhamou plissa les yeux. La scène semblait sortie d'une pièce mal jouée.

— Et vous venez déposer cinquante mille francs un mardi matin, comme ça ?

— Nous… avons bien cru gagner à la loterie, monsieur le commissaire. Hier en relevant le courrier, nous avons découvert une enveloppe qui contenait une liasse de dix billets de 5000 francs. Rendez-vous compte, pour une association comme la nôtre ?

Sa voix tremblait, pas de peur, d'espoir. La joie d'un enfant qui croit encore aux cadeaux tombés du ciel.

— J'ai donc été chargé de les changer en nouveaux francs avant Noël afin d'en faire profiter les familles. La banque étant fermée le lundi, je suis venu dès ce matin…

— Tout cela est exact, intervint le directeur catégorique. Monsieur est intègre, respecté. Un modèle.

Benhamou scrutait le vieil homme. Trop sincère ? Trop âgé pour être impliqué ? Ou justement le complice parfait ? Il enrageait. Il ne voulait pas lâcher son premier suspect si facilement.

Cela n'avait pas de sens. Si cet homme était innocent, alors pourquoi le gang aurait-il fait don d'une telle somme ?

À moins que…

Une diversion.

— Une putain de diversion, murmura-t-il. Ils nous baladent.

Et lui, un simple pion manipulé.

Il se retourna, prêt à quitter les lieux. C'est alors qu'un autre policier surgit, essoufflé.

— Commissaire ! Une alerte, Société Générale, boulevard Haussmann. Et…

— Très bien, le coupa Benhamou, allons-y !

— C'est que, commissaire, nous avons un problème...

Le pauvre agent hésita, convaincu de s'attirer la foudre de son supérieur.

— Nous en avons reçu beaucoup d'autres. Trois personnes au Crédit Lyonnais du II^{e} arrondissement, deux à la banque de Bobigny, cinq à …

Le temps s'arrêta.

Des dizaines de signalements.

— À chaque fois le client prétend être un bénévole à la retraite, trésorier d'une association caritative. Pour les enfants, pour les malades, pour les pauvres, pour les …

La pièce se mit à tourner. Ses pensées s'emballèrent.

Les mots du vieil homme résonnèrent.

— *Hier au courrier… une liasse de dix billets de 5000 francs… la banque fermée le lundi …*

Benhamou vit clair.

Un orchestre bien huilé, et lui, au beau milieu de leur symphonie.

— Qu'est-ce qu'on fait, chef, on ne va tout de même pas tous les arrêter ? On n'a pas les effectifs !

Benhamou ferma les yeux une seconde, tenta d'étouffer le flot de colère. Il se savait pris. Non pas vaincu, mais ridiculisé. Il avait pensé les piéger, mais c'est lui qu'on acculait.

Sa mâchoire se crispa, ses poings aussi. La morsure de la honte.

— Nom de Dieu !

Comment les *artistes* avaient-ils pu produire autant de faux billets sans se faire remarquer, sans que personne ne sache rien. L'amertume se répandit. Le goût infect de l'humiliation.

Une bile si forte que tous les whiskys du monde n'y pourraient rien.

Chapitre 28

Personne ne le voyait, le cœur de Czeslaw qui battait la chamade sous sa veste bien ajustée.

Il patientait dans le vaste hall clair et bruyant de la banque de Paris et des Pays-Bas, rue Bergère dans le IX^{e} arrondissement. La verrière laissait pleuvoir une lumière crue sur le marbre lustré. Le tumulte des voix, des pas, des papiers froissés formait un grondement sourd, presque apaisant. Il passa devant les trois statues allégoriques qui le narguaient, la Finance, le Commerce et la Prudence. Il leur rendit un regard glacial, feignant l’assurance, mais ses paumes étaient moites. Il n’osa pas toucher ses cheveux qui le démangeaient.

Un employé aux lunettes rondes le toisa un instant, trop longtemps, avant de se pencher vers son collègue. Un murmure, un coup d'œil de biais. Parlaient-ils de lui ? Czeslaw détourna les yeux, accrochant l’horloge murale comme une bouée. Chaque tic-tac martelait sa culpabilité.

Un remous derrière les guichets le fit tressaillir.

Des personnes s’écartaient, laissaient le passage à un homme trapu, visage dur, mâchoire serrée. Le commissaire de la Fausse Monnaie, Émile Benhamou.

Czeslaw grelotta. Une sueur gelée remontait tout du long de sa colonne. Son instinct le suppliait de fuir, mais ses jambes refusaient d'obéir. Sa tête ne l’aida pas davantage. Partir l’aurait trahi, rester relevait de la folie.

Pris au piège de son propre courage, il demeura là, l’air absent, guettant les policiers qui, contre toute attente, filèrent vers la sortie.

— Monsieur ?

Il sursauta. La guichetière le scrutait, sourcils froncés. Une figure juvénile, franche... comme celle de Suzanne. Sa gorge se serra. Trop tard pour reculer. Il allait savoir.

— Monsieur, s’agaça-t-elle. Vous désirez ?

Czeslaw s'éclaircit la voix, conscient que chaque parole devait sonner juste.

Il posa une liasse de dix billets de 5000 francs sur le comptoir.

— Je suis trésorier d'une association caritative. Nous avons besoin de nouveaux francs pour les distribuer aux nécessiteux avant Noël.

Elle acquiesça sans un mot. Ses yeux passaient des billets à lui, puis revenaient aux billets. Ses doigts, légers d'abord, s'impatientèrent. Une marée confuse de fièvre et de glace submergea Czeslaw. Le temps semblait s'étirer comme un élastique prêt à claquer. Il pria pour que sa perruque, sa barbe, la fausse blancheur de ses cheveux tiennent encore un peu.

Elle scruta la salle. Repéra le policier. Son bras se leva, lentement, inexorablement. L'estomac de Czeslaw se contracta brutalement. Ses doigts, soudain gourds, s'accrochèrent au rebord du comptoir. Ses genoux fléchissaient.

Il vit l'agent s'approcher.

Le brouhaha monta, strident, comme s'il venait de l'intérieur de sa tête. La guichetière, imperturbable, comptait les billets.

Il en remarqua un plus clair que les autres, différence presque imperceptible. Cette irrégularité s'incrusta en lui comme une cicatrice soudaine. Il ne voyait plus que cela.

L'officier arriva.

— Monsieur, dit Czeslaw, en sueur, saluant l'agent d'une main tremblante. Je suis là pour l'association, je…

— Vous êtes retraité ?

Le policier le dévisagea, l'œil perçant.

— En effet, mentit Czeslaw.

— Vous semblez bien alerte.

Démasqué. Il le savait, le sentait. Une goutte glacée descendit entre ses omoplates.

L'homme fronça légèrement les sourcils.

Le cœur de Czeslaw battait si fort qu'il eut l'impression que chacun pouvait l'entendre.

L'agent mit fin à son supplice.

— Tous les retraités venant au nom d'une association, fit-il, on laisse tomber. Le commissaire passe la consigne.

Il scruta Czeslaw, une dernière fois avant de s'éloigner.

— J'espère avoir votre forme quand je prendrai ma retraite.

La jeune femme rangea les faux 5000 francs dans une caisse et poussa les vrais billets sur le comptoir. Czeslaw tendit la main, tâchant de ne pas trembler. Cinq billets de 100 nouveaux francs. L'équivalent de plusieurs mois de salaire, net d'impôts. Il replia lentement ses doigts sur la liasse, comme s'il empoignait la victoire à pleines mains.

Il se retourna avec prudence, s'efforçant de ne pas précipiter ses gestes. Chaque pas vers la sortie était un défi, une bataille intérieure pour ne pas courir. Lorsqu'il s'engouffra enfin dans sa Citroën, il ferma les yeux et expira. Quelques secondes seulement, cette victoire n'était qu'un sursis. Il ouvrit le sac vert sombre, rangea les billets. Son œuvre était loin d'être achevée.

Son regard se posa sur l'adresse griffonnée sur un bout de papier. La banque suivante.

Il utilisa le rétroviseur pour contrôler son déguisement, puis démarra.

Une autre épreuve.

Deux jours plus tard, la neige effaçait le monde. Elle drapait toits et trottoirs d'une quiétude ouatée.

Czeslaw, lui, fêtait Noël en famille, rattrapé par une normalité qu'il ne reconnaissait plus.

Suzanne, debout dans la lumière dorée du salon, avait transformé la maison en écrin d'émerveillement. Des guirlandes scintillaient aux fenêtres, les boules rouges et vertes pendaient comme des fruits précieux dans le sapin odorant. Le parfum de cannelle et de cire flottait dans l'air, mêlée aux rires impatients de Marie et de Pierre.

Elle avait voulu que ce jour efface les absences, les silences, les soupçons.

Les derniers mois avaient filé tel un rêve dérangeant. Un abandon, une dissolution lente, mais certaine. Elle, comme ses enfants, voyait peu Czeslaw, à peine pendant les repas. La nuit, elle s'éveillait seule, tendant la main vers le vide de leur lit. Elle ne s'étonnait plus de ses monologues solitaires, réfugié dans son atelier.

— Un gros travail, s'était-il contenté de dire.

Ce soir pourtant, tout devait être parfait.

Après l'entrée, elle avait lancé d'un ton impératif à ses enfants.

— Après le dessert pour les cadeaux.

Ils obtinrent de leur père d'ouvrir leurs paquets dès la fin du plat chaud.

— Merci Papa d’amour !

— C’est Noël chérie, s’était-il défendu lèvres arrondies.

Le papier cadeau volait en confettis bariolés, les exclamations résonnaient contre les murs, portées par l’éclat du feu dans l’âtre. Czeslaw observait, immobile, cette joie simple, presque douloureuse tant elle lui paraissait fragile. Ses doigts s’égarèrent sur l’accoudoir, cherchant inconsciemment le contact du papier. Pas celui des cadeaux, mais celui qu’il manipulait la nuit, dans l’ombre, avec une précision maniaque. Il se frotta les empreintes du pouce comme pour effacer une trace invisible.

Puis il disparut brièvement, revenant les bras chargés.

— Celui-là, dit-il, pour toute la famille !

Le paquet semblait peser une tonne, mais ce n’était pas l’effort qui le faisait trembler. C’était cette excitation contenue, ce frisson vertigineux du faussaire devenu père Noël.

— Une télévision, hurla Pierre les yeux ronds de stupeur. Merci Papa, t’es le meilleur !

Les enfants se jetèrent sur lui, le couvrant de baisers. Suzanne, rayonnante, l’aida à brancher l’appareil. Quand les premières images animées apparurent à l’écran, la fascination fut immédiate. Une quiétude presque sacrée s’installa, rythmée seulement par les craquements du feu et les rires étouffés. Il contemplait ses enfants radieux, le cœur gonflé de bonheur.

Czeslaw s’assit près de Suzanne, son bras frôlant le sien. Elle tourna vers lui un regard brillant d’une joie redevenue possible.

— Elle ira parfaitement dans notre futur salon, souffla-t-il.

— Quel salon ?

Il lui prit la main. Ses yeux brûlaient d’une conviction inédite, fiévreuse.

— Celui de notre nouvelle maison, chérie.

Suzanne resta figée un instant.

Il laissa les mots pénétrer la réalité avant de poursuivre.

— J’ai acheté un terrain à Montgeron. Je vais construire notre maison. Notre propre foyer, Suzanne.

— Oh oui, exulta-t-elle en lui sautant au cou !

Un mari, un fils, une fille, de quoi leur bâtir un avenir. Désormais, un toit à eux, un rêve tangible.

— On va avoir notre maison ? Une vraie ? À nous ?

— Une chambre pour chacun, un jardin potager et un téléphone dans la cuisine, souffla-t-il.

Les larmes coulaient sur ses manches. Elle riait et pleurait à la fois.

— Comment tu as fait, tu as braqué une banque ?

Il tressaillit. Un battement d'ailes dans son regard, une ombre passagère. Il tenta de sourire.

— Non, bien sûr que non, dit-il trop vite.

— Czé… Je plaisantais.

Il se détourna, comme si la cheminée l'attirait davantage que ce moment de bonheur.

La veille, Antoine avait déjà soulevé la question, les sourcils froncés d'inquiétude.

— Dis donc, Czeslaw, ton invention... elle vend de l'or en barre, ou quoi ?

Depuis qu'il avait décliné son invitation au Gavroche, bar de Jo Attia, Antoine s'était demandé si cette histoire de gang évoquée quelques années plus tôt n'était pas vraie.

— J'ai fait un bon placement, se justifia Czeslaw.

Antoine resta sceptique. Son ami pouvait-il lui mentir à ce point ? Il le toisa un instant. Les mâchoires serrées.

— Tu te fous de moi, finit-il par le réprimander ?

Czeslaw se raidit.

Antoine le dévisageait, semblant chercher une faille.

— Tu ne partages pas tes bons plans, reprit-il, avec ton témoin de mariage et parrain de ta fille ! Tu n'as pas honte ?

Czeslaw souffla. Bien sûr qu'il avait honte.

Honte d'être soulagé.

— J'ai pris des risques… trop grands, confessa-t-il à demi-mot. Je ne t'aurai jamais impliqué là-dedans.

— Mais ça a payé ?

— Disons qu'il va falloir que je trouve un coffre. Vite.

Antoine avait éclaté de rire.

Le malaise s'était dissipé dans l'écho de cette complicité retrouvée.

Là, face à Suzanne, il donna la même explication. Calme, précis, presque détaché.

Il ignorait encore que monsieur Tessèdre vérifierait tout, découvrirait l'imposture, et alerterait sa fille.

Elle s'apprêtait à lui demander comment il avait pu rassembler tant d'argent, mais il la devança.

— Et si on allait au ski, proposa Czeslaw ?

Un éclat d'enfance vint éclairer la figure de Suzanne, balayant les ombres du doute.

— La montagne, pour les vacances de février ? On peut se l'offrir maintenant.

Il posa un baiser sur son front, comme pour sceller une promesse silencieuse.

— J'oubliais, tiqua-t-elle, un généreux bienfaiteur a fait don de ses derniers billets. Cinquante mille francs. Nous étions euphoriques au comité.

Il la contempla d'un amour infini. Le bonheur qui illuminait son visage valait tous les risques du monde. Il chérissait ce sentiment. Ce rôle. Être l'artisan clandestin de sa joie.

Heureux, il la serra contre lui, comme pour s'ancrer dans cette chaleur.

Soudain, son regard fut happé par l'écran de la télévision. Le journal évoquait le billet de 100 nouveaux francs, le plus sécurisé d'Europe. À la pointe de la technologie, filigranes modernes, papier spécifique, graphiques colorés fins et complexes. Une prouesse technique, symbole de la fierté nationale.

Le cœur de Czeslaw se mit à battre plus vite.

— *… une révolution dans la sécurité financière… …absolument inviolable… un défi pour les faussaires les plus aguerris …*

L'image du billet, majestueux, saturait l'écran.

— *… impossible à reproduire pendant des décennies.*

Une étincelle s'alluma au fond des pupilles de Czeslaw, une lueur que Suzanne aurait reconnue si elle n'avait pas été absorbée par sa propre joie.

Il pensa, sans y penser. Il faudrait au moins quatre plaques parfaites… par face. Non… irréalisable.

Sur le fil d'un funambule.

Un atelier. Discret. Équipé.

Les idées s'accumulèrent comme un flot de désir. Brûlantes, irrépressibles.

Un défi. Un vertige. Une destinée.
Montgeron

∴

Quelques rues plus loin, un homme noyait sa solitude dans les fonds d’un verre trop plein. Le barman, las, toisait son dernier client. Son seul client.

— Monsieur le commissaire, je vais fermer. C’est Noël.

— Noël... ? Pour eux, oui. Pas pour moi !

Cette période festive lui rappelait qu’il n’avait plus de famille. L’envie de voir ses enfants le prenait aux tripes. Ils étaient loin, bien trop loin. Une autre région, un autre monde. Une distance mesurée en silences. Émile Benhamou dévisagea son reflet dans le fond du verre vide. Un abîme où il fouillait en vain l’écho de celui qu’il avait été.

Il n'y apercevait plus qu'un homme défait.

— Ce sont des faux ! Tout est faux !

Les mots jaillirent, violents, arrachés à une plaie. Il ne les avait pas dits à ses parents, lors du dernier déjeuner dominical. Ce jour-là, ils lui avaient parlé, radieux, d’un don prodigieux reçu par leur association.

— Cinquante mille francs ! Tu te rends compte, Émile ?

Benhamou s’était forcé à sourire. Un rictus d’une douleur insoutenable.

— Que cet inconnu soit béni, compléta sa mère.

Ils riaient. Lui, il suffoquait, noyé dans l’injustice. Il ne pouvait pas leur dire la rage de les voir heureux à cause de ses ennemis. Ce gang fantomatique, introuvable. Ces criminels qui l’humiliaient, lui, l’ancien grand commissaire qui ne comprenait plus rien. Il avait fui précipitamment, prétextant du travail, trouvant refuge dans l’alcool.

— Je ne les attraperai jamais ces truands… c’est fini !

— C’est ça, c’est fini. Allez, on y va, monsieur le commissaire.

Benhamou releva la tête vers le patron du bar, les orbites cernées de fatigue et de regrets. Sa voix, rauque d’amertume, tremblait sous le poids d’une défaite trop lourde.

Il empoigna son pardessus d’un geste mécanique. Ses doigts noués dans le tissu laissaient filtrer la tourmente qui grondait sans un bruit.

— Je ne saurai jamais qui a anéanti ma vie. Ils ont tout pris. Et eux, ils dorment tranquilles.

— Joyeux Noël, monsieur le commissaire…

— Avec tout ce qu’ils nous ont fauché ces salauds, ils n’ont plus besoin de rien.

Tout s’effondrait.

Il se retrouva hors du bar.

Derrière lui, la porte se referma. Il la salua d’un geste vide, ajusta son chapeau, tituba. L'air glacé s’attaquait à lui, comme les fantômes du passé. Aucun manteau ne protégeait de ça.

— Injustice ! La France est en péril… on l’a trahie !

Seul son appartement l’attendait.

Froid et silencieux comme une tombe.

Chapitre 29

Deux ans.

Deux années de traques sans éclat, à courir après des faussaires amateurs.

Depuis la mise en circulation de la nouvelle monnaie, les enquêtes s’étaient vidées de leur substance. Des faux billets si grossiers que les commerçants eux-mêmes les rejetaient d’un froncement de sourcils.

Le billet phare, le 100 nouveaux francs dit « Bonaparte », était un chef-d’œuvre plus proche d’une enluminure que d’un simple moyen de paiement.

L'Arc de Triomphe renaissait en pierre blonde patinée, chaque relief sculpté ciselé avec une précision d'orfèvre. Face à lui, Bonaparte jeune émergeait du papier. Mèches brunes striées comme des fils de soie, teint modelé d'ocre et de chair, uniforme éclatant où chaque pli, chaque bouton métallique captait la lumière.

Autour explosait un foisonnement décoratif : arabesques dorées, guirlandes florales, médaillons aux armoiries cobalt et grenat.

Chaque centimètre carré fourmillait de détails microscopiques, révélant chaque jour de nouveaux secrets à l'œil qui s'attarde.

Un condensé d'art français où la richesse chromatique défie la logique monétaire. Un tableau miniature qui transforme la transaction en contemplation.

Le papier, désormais blindé de dispositifs sophistiqués, résistait à toutes les tentatives d’imitation.

Les encres, d’une complexité technique redoutable, se prêtaient mal à la reproduction artisanale. Une machine, froide et infaillible, avait même été conçue pour détecter automatiquement les faux.

La vie de Benhamou ne contenait plus le moindre frisson, plus de défi.

Son dernier fait d’armes remontait à Ermenonville, un village perdu d’Eure-et-Loir. Un pauvre bougre y frappait des pièces d’un franc, usinées dans du maillechort qu’il découpait à la presse hydraulique.

L’homme écoulait sa production au marché, dans les boulangeries et les bistrots.

Depuis, plus rien. Rien à se mettre sous la dent, sinon la poussière qui s’accumulait lentement sur le bois fatigué de son bureau.

Un jour, il s’était surpris à classer, reclasser, puis désordonner à nouveau ses dossiers, comme on joue aux cartes pour tuer le temps. À ce rythme, il finirait par compter les craquelures du plafond.

Il aurait pu faire mieux. Il aurait dû.

Ses hommes avaient interrogé artisans, imprimeurs, fournisseur d’encre. Pas un seul n’utilisait ou ne connaissait une machine capable de fabriquer des billets sans laisser une empreinte, un indice, ne serait-ce qu’un frémissement dans le papier.

Tout apparaissait verrouillé. Jusqu’à cette visite, menée avec Patouillard, dans un atelier poussiéreux où le temps semblait s’être arrêté. Un ancien imprimeur y traînait encore ses souvenirs, cédant peu à peu la place à son fils.

— À l'époque, avait-il dit, les presses ne faisaient aucune marque, mais on produisait beaucoup moins de quantité.

Intrigué, Benhamou incita le vieil homme à en dire davantage sur ces équipements d’un autre âge.

— C’étaient des presses manuelles, expliqua-t-il. Des petites pour des tirages uniques, des grandes pour les séries.

— Serait-il possible de fabriquer de faux billets avec ce genre de machines ?

Le vieil homme haussa un sourcil.

— Bien sûr, mais il faudrait être un sacré bricoleur, expert en mécanique et en impression.

Patouillard siffla, ignorant que la réponse avait dévasté son chef.

— Encore un talent de plus pour le gang des *zartistes*.

Benhamou ne répliqua pas. Il encaissa. Encore une fois, les faussaires lui échappaient, comme une ombre glissante entre les doigts.

Chaque découverte ne faisait que reculer la ligne d’horizon, déplacer un peu plus la solution hors de portée. Chaque impasse l’écorchait davantage, jusqu’à nourrir envers lui-même une rancune sourde, poisseuse.

Jamais il n’avait rencontré une enquête à ce point inextricable.

Un matin, excédé par sa propre impuissance, il avait frappé du poing sur le bureau, les nerfs à vif.

— Patouillard, contactez toutes les entreprises de chimie nécessaire à l'encre ! Tous, vous m'entendez ?

— Mais commizaire, on ne sait même pas quels produits ils utilisent ! On cherche quoi, du vide ?

— Débrouillez-vous !

— Je préfère encore aller interroger tous les propriétaires de pizines de la région.

— De quoi parlez-vous Patouillard ?

Benhamou observa son collègue, intrigué. Il arborait cet air confus de ceux qui redoutent de dire une bêtise.

— Là où on se baigne... Pour faire le papier, il faut de l'eau, beaucoup d'eau. J'ai demandé à la compagnie des eaux de nous fournir la liste des gros consommateurs.

Benhamou le fixait, béat comme s'il avait assisté à un miracle.

Soudain, les pièces du puzzle s'imbriquèrent dans l'esprit du commissaire. L'évidence avait toujours été là, tapie dans l'ombre.

Il s'illumina d'un éclat fébrile.

— L'eau… Mon Dieu, mais bien sûr !

La réflexion paraissait enfantine, tellement simple qu'il n'y avait jamais songé. Son cœur s'emballa.

Il se redressa, une lueur fiévreuse dans les pupilles. Ce n'était peut-être rien. Peut-être pas. Captivé, il l'incita à continuer son raisonnement.

— Sur la liste, il y a ezenziellement des propriétaires de pizine. J'ai déjà contacté les autres. Tous justifient leur consommation par une fuite d'eau. Ce que la compagnie a pu confirmer en rapport aux relevés précédents.

Voyant son supérieur médusé, Patouillard conclut.

— Alors d'accord pour me taper les pizines, chef, mais les ingrédients pour les encres, c'est impozible.

Benhamou finit par sortir de sa léthargie.

— Laissez tomber, nous n'aurons jamais les commissions.

Il serra le poing, l'ongle de son pouce s'enfonçant dans sa paume. Chaque piste était une impasse, chaque avancée un pas vers le vide.

Il revoyait les faussaires lui filer entre les doigts, moqueurs, intouchables. Il croyait se rapprocher, mais à chaque fois, la vérité reculait, insaisissable, cruelle.

— Beau boulot, Patouillard, même si ça ne mène nulle part.

Une quiétude s'installa. Presque.

— Ça pose une question… continua Benhamou. Comment s'approvisionnent-ils en eau ?

En dehors de cela, son travail lui semblait fade. Quelques enquêtes sans relief, un coup d'éclat vite oublié, une mention fugace dans la presse... Rien qui puisse raviver l'ivresse d'antan. Tout lui paraissait insipide dans ce métier auquel il avait sacrifié sa vie. Rien ne venait atténuer l'amertume de sa première affaire. Son échec.

Le ton mielleux du gouverneur hantait encore ses tympans comme un bourdonnement indélébile.

Ce matin-là, justement, Benhamou franchit les grilles de la Banque de France. On le guida jusqu'au local des machines, baigné d'une lumière crue, saturé d'une odeur mécanique aseptisée mêlée à celle du métal chauffé. Un robot y scannait les billets, impitoyable, rejetant sans ciller les faux comme ceux trop détériorés.

— Des coupures ont été refusées, expliqua le banquier, usagées mais en très bon état.

— Des 100 nouveaux francs ?

— Nous avons d'abord cru à un dysfonctionnement, mais la machine les a recalés une seconde fois. Nous les avons alors soumis à une analyste. Elle a noté… une texture anormale.

— Touchez, confirma une jeune femme.

— D'où proviennent-ils ?

— De la région parisienne.

Benhamou s'approcha de l'analyste. Confiant, il se saisit d'un spécimen refusé.

— Probablement une erreur de calibration, maugréa le gouverneur. Ces appareils ne sont jamais fiables à cent pour cent.

Le commissaire retourna le billet, le palpa, le plissa. Rien. À l'œil nu, tout semblait conforme.

— Voici un billet authentique, ajouta timidement l'analyste, tendant un deuxième exemplaire. Fermez les yeux. Sentez. Il y a une

différence.

— Il est… plus doux ?

Elle hocha la tête. Benhamou soupira, résigné. Ses doigts, tannés par les années, manquaient de cette acuité d'antan, mais l'instinct, lui, restait intact.

Il s'installa à un bureau, sous la lumière blafarde d'une lampe articulée. Les deux billets posés côte à côte, il fit glisser une loupe, lentement, sans ciller.

Les minutes s'égrenaient, silencieuses.

Puis, il se figea.

— Qu'y a-t-il, s'alarma le banquier ?

Benhamou ne l'entendait pas.

Le vrombissement des machines s'évanouit. L'espace se rétracta autour de lui. Sur le bureau, le billet semblait luire, irréel, comme l'apparition spectrale d'un passé qu'il croyait enfoui.

Ce billet-là, le 100 nouveaux francs, était infalsifiable.

Il répondait à toutes les attentes de sécurité, à la grande joie du Président de Gaulle, accaparé par d'autres feux. L'Algérie, en plein chaos, était le théâtre d'une guerre civile jusqu'à la métropole.

En mars 1962, lassé des échecs de l'armée française, de Gaulle déclarait le cessez-le-feu, prévoyant un référendum pour début juillet. La parole au peuple.

Benhamou ne lisait plus les journaux. Quand, à trois mois d'intervalle, ses deux parents s'en étaient allés, l'Algérie était morte une seconde fois pour lui. Il avait fermé la porte à son passé en scellant leurs cercueils.

Les dimanches, il retournait dans leur appartement. Les souvenirs l'assaillaient à chaque carton vidé. Odeur de papier fané, de cuir vieilli, d'enfance. La montre de son père dormait encore là, témoin silencieux d'une vie modeste. Il se rappelait cet homme, étranger sur sa propre terre, arborant ce bijou comme une victoire sur l'effacement.

Un sentiment de tristesse lui broya la poitrine.

Il avait fait ce qui lui paraissait juste au prix de tous les sacrifices. Et voilà ce qu'il lui restait. Un appartement silencieux, un commissariat désert, des fantômes à apprivoiser.

Les cils humides, il sortit sa pipe et y trouva un peu de réconfort, le regard perdu sur la montre de son père.

L’automne s’infiltra dans Paris, déroulant sa bruine sur les pavés. L’air sentait la rouille, la feuille morte. Le bureau baignait dans une lumière livide, filtrée par des vitres ternies. Même le café du distributeur semblait avoir renoncé à réveiller quiconque.

Sa famille lui manquait. D’autant que désormais, il avait du temps.

La nuit, les souvenirs frappaient contre les murs, insistants. Parfois il croyait entendre du bruit. Sa femme ? Ses enfants ? Rien. Il s’efforçait d’oublier, mais le silence criait leur absence. Il n'était rien qu'un individu sans ancre, errant entre des lieux tristes.

Le commissariat, au moins, lui donnait l’illusion d’être occupé. Alors il y retournait, inlassablement. Il y ressassait sans fin les vestiges de cette enquête avortée. Le gang des *artistes*.

Une rancune pesante l’étranglait chaque fois qu’il repensait à ses échecs. Dans ses rêves, les billets se transformaient en cendres dès qu’il les effleurait. Il voyait des ombres lui échapper, silhouettes floues aux contours insaisissables. Des rires moqueurs, des fantômes sans visages. Et lui, cloué sur place, incapable d’avancer, piégé.

Mais là, face à ce billet, quelque chose se réveillait.

Une fièvre ancienne.

Une étincelle.

— Dites-moi ce qu’il se passe bon sang, s’énerva le gouverneur ?

Émile Benhamou replongea sur les détails grossis par la loupe. Son cœur battait à contretemps. Un soupir lui échappa, arraché à sa poitrine. Sa mâchoire tomba.

— Un chef-d’œuvre…

Le banquier blêmit.

— Vous plaisantez, commissaire ?

— C’est un faux. Un faux… parfait.

— Impossible !

— Les différences sont infimes, mais regardez là, en haut à gauche. L’étoile orangée. Il lui manque une branche.

— Je ne vois rien.

Il lui donna la loupe et le laissa passer l’outil sur le billet aux multiples dessins de toutes les couleurs.

— Ces deux billets sont identiques, vous vous ...

Le banquier papillonna des paupières. Il chercha une échappatoire, une bouée de sauvetage invisible. Un problème de machine, une erreur humaine, un défaut d'impression… Tout sauf l'évidence. Son visage se vidait de son sang.

— Ce faux est exceptionnel, reprit le commissaire. Rares sont les faussaires dotés d'une équipe aussi compétente.

Il pensait à cette enquête maudite, aux heures perdues, aux nuits blanches.

Son cœur battait plus vite.

Soudain, une certitude.

— C'est eux !

L'idée s'infiltra dans son esprit comme un poison doux-amer. Un spasme d'excitation monta en lui, ravivant des instincts qu'il croyait éteints.

Il revoyait les nuits passées à traquer ces esprits fuyants, leur talent insolent le narguant depuis l'ombre.

Une onde brûlante lui parcourut l'échine. La colère s'effaçait devant une exaltation trouble. Focalisé sur le faux billet, une évidence s'imposa à lui.

Un détail qu'il avait toujours eu sous le nez.

— L'officine des faux dollars produisait du neuf. Là, le billet semble vieux, usé, comme en circulation depuis des années. C'était déjà le cas pour les 1000 et les 5000 francs.

Un employé de banque surgit soudain en nage.

— Monsieur le gouverneur, la machine a rejeté d'autres Bonaparte.

— D'où viennent-ils, répliqua Benhamou ?

— Lyon, Bordeaux, Nantes. En petites quantités.

L'air se fit rare. Le banquier tituba, trébuchant contre le bureau comme si la réalité l'avait frappé de plein fouet.

— C'est eux, martela Benhamou sans cacher son enthousiasme. Leur style, leur méthode... aucun doute.

Un éclair de triomphe le traversa. L'adrénaline pulsait sous sa peau, comme si sa femme elle-même revenait.

— Le gang des *artistes*.

Blafard, le gouverneur chancela. Ses collègues le retinrent juste avant qu'il ne s'effondre. Il s'étrangla en se raclant la gorge.

L'affront était total.

Non seulement ces faussaires avaient échappé à la justice, mais ils s'attaquaient maintenant au fleuron de la sécurité monétaire.

Un billet réputé inviolable. Son billet. Celui qu'il avait façonné.

— Je suis dans l'obligation d'en référer à de Gaulle.

— Je viens avec vous, clama-t-il déterminé.

Il ne permettrait plus qu'on l'humilie. Pas cette fois.

Au fond de son âme brûlait une lueur fiévreuse, celle d'un homme qui entrevoit sa rédemption.

Il leva le poignet.

La montre de son père brillait.

L'heure de la revanche avait sonné.

Chapitre 30

— Tu n’as rien à me dire Czeslaw, lança Suzanne, le regard inquisiteur ?

Sa voix claqua dans l’air, sèche et cinglante, comme un coup de cravache.

Czeslaw avait ressenti l’anomalie dès l’instant où il avait franchi le seuil. Sa maison, à Montgeron, qui jusqu'alors n’était que havre de paix. Ce n’était pas seulement ce calme, trop épais, mais cette tension suspendue qu’il reconnaissait aussi sûrement que le parfum de Suzanne.

Dans le salon, où leurs photos avaient supplanté celles des Tessèdre. Là où il aurait dû voir la bouille ronde et rieuse de Suzanne, il ne trouva qu’un masque impassible. Une ombre qu’il n’avait plus croisée depuis qu’ils menaient une vie prospère.

Elle, d'ordinaire tendre, le transperçait avec une froide détermination.

— Tu croyais vraiment pouvoir me cacher ça, Czeslaw ?

Il baissa la tête, les épaules alourdies par un fardeau qu’il n’avait plus la force de nier. La culpabilité le courbait comme un vieil arbre fatigué.

Les semaines précédentes, déjà, elle avait effleuré le sujet de ses absences. Elle l’avait flairé depuis un moment. Son père l’avait alerté sur le soi-disant placement exceptionnel de Czeslaw qui n’existait pas.

— De toute façon tu ne l’accepteras jamais, avait-elle défendu son mari.

Mais le doute s’était immiscé en elle.

Puis la certitude, Czeslaw lui cachait quelque chose.

— Je vais tout t’expliquer. Où sont Marie et Pierre ?

Sa voix tremblait, mais il était résolu à se livrer. Tout révéler. Tout, sauf leur faire porter ça, à eux. Pas les enfants, devenus adolescents.

— Chez mes parents. Pour qu’on parle entre adultes.

Czeslaw entendit la menace, à peine voilée. L’idée que Marie et Pierre ne rentrent pas... le frappa à l’estomac. Un vertige le saisit ; il s’agrippa discrètement au dossier d’une chaise. La vérité, longtemps enfouie, jaillissait enfin, brutale, comme une éclaboussure de lumière. Il chancela.

Suzanne, elle, scrutait son visage comme s’il s’agissait d’un livre qu’elle avait lu mille fois, mais dont elle découvrait soudain les pages déchirées. Il ne sourcillait pas. Son homme, qui lui mentait depuis des mois, tremblait à peine. Depuis quand avait-il appris à mentir ? Elle qui avait aimé cet homme pour sa transparence, pour cette incapacité presque enfantine à dissimuler ses émotions. L'évidence la frappa, elle ne savait plus qui dormait à ses côtés.

— Je voulais te protéger, commença-t-il.

— Ah non, Czeslaw. Je peux tout entendre, mais pas ça !

Il baissa la tête, écrasé par son mensonge.

La scène, il l’avait redoutée. Imaginée. Il aurait souhaité la maîtriser, mais voilà, la vérité n’attendait plus. Il devait crever l’abcès, en espérant qu’elle lui pardonnerait.

Il entrouvrit la bouche.

Les mots affluaient dans son esprit, désordonnés. Les villes traversées, les nuits blanches, la peur, l’euphorie. Pouvait-elle seulement comprendre ? Le travail qu’avait demandé le Bonaparte. Les plaques, quatre par face. La complexité des encres. Une nouvelle typographie, un filigrane plus élaboré. Le papier, plus fin encore. Tout ça, pour elle, pour les enfants, pour cette maison qu’il avait lui-même dessinée. Elle devait comprendre. Il l’espérait. L'aveu qui allait tout détruire tremblait sur ses lèvres.

Mais Suzanne, d’un geste vif, jeta un papier sur la table.

Une enveloppe éventrée, d’où un courrier dépassait.

— N’a-t-on pas idée de cacher son état de santé à sa propre femme !

Sa voix frémissait de colère contenue, mais aussi d’effroi. Czeslaw resta figé, le regard rivé sur logo de l’en-tête, celui de l'hôpital. Il n’avait rien dit. Pas par lâcheté, non. Il refusait simplement d’être plaint. Et sa forme ne semblait pas se détériorer.

— Je suis quoi, Czeslaw, une faible femme qu'on épargne ou une épouse qu'on respecte ?

Les mots l’écorchèrent. Dans les yeux de Suzanne, au-delà de l'inquiétude, brillait une lueur qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Elle inclina légèrement la tête, comme si elle lisait dans ses pensées, et l'espace d'un instant, il fut certain qu'elle connaissait tous ses secrets. Il aurait pu mentir, prétendre un simple malaise. Mais elle l’aurait su. Elle savait toujours.

— J'allais t'en parler, murmura-t-il. Je... J'ai un cancer.

Le mot tomba comme un oiseau abattu en plein vol.

Une torpeur glacée. Suzanne tressaillit. Ses lèvres tremblèrent, mais elle resta droite.

— Alors… c'était ça, ton mal de dos ?

Elle le vit acquiescer, défait. Ses joues blanchirent de tristesse et de colère mêlées.

— Mais enfin, depuis quand le sais-tu ?

Elle voulut s'effondrer, mais se retint. Son mari avait besoin d'elle, plus que jamais.

Czeslaw, résigné, parla. Pas de ses faux, pas encore, mais de la maladie. Du compte à rebours qui avait commencé qui, pour l'instant, ne l'avait toujours pas consumé.

Ils se réconcilièrent et, ensemble, décidèrent de ne rien dévoiler aux enfants. Dès lors, pour Czeslaw, impossible de justifier le moindre déplacement en train.

Pour écouler ses faux billets, il se limita aux voyages familiaux. L'Auvergne pour voir les parents de Suzanne qui y avaient pris leur retraite, les plages normandes, les criques bretonnes, les stations alpines, la Côte d'Azur. Chaque balade devenait prétexte à vivre. Elle l'acceptait ainsi : présent, paisible, presque heureux. Jamais, durant ces vacances, elle ne l'entendit parler seul. Il était là. Entier.

Cette année, pour l'été, Czeslaw avait décidé de passer les deux mois à réaliser un tour de France en voiture. Après un détour par l'Auvergne, ils avaient rejoint Narbonne, longé les Pyrénées, remontés par la côte atlantique, Pays basque, Médoc, avant de finir à La Tranche-sur-Mer.

Il avait loué une maison de plain-pied, proche de la plage et du centre. Leur chambre, peinte en bleu profond, s'appelait « Océan » ; celle des enfants, sable pâle, portait le nom de « Dune ». L'esprit des vacances s'y respirait. À l'extérieur, le blanc des bâtisses sans étage reflétait l'éclat du soleil. Les tuiles claires des toits à faible pente participaient à ce dépaysement.

Pour aller à la plage, ils traversaient une pinède aux senteurs résineuses, puis une bande de végétation côtière, verte et brune, ponctuée de fleurs discrètes, comme des touches d'aquarelle. Le sable, fin et chaud, s'étirait sous les parasols rouges jusqu'à une mer tranquille, azur. Le jour, le ciel se fondait dans la lumière. Le soir, il s'embrasait de roses et d'orangés qu'on

ne voyait plus à Paris. Au large, derrière les voiliers amarrés au vieux ponton, une île dessinait sa silhouette brumeuse. Les mouettes criaient, les enfants riaient, et les cordages chantaient doucement contre les mâts, comme un rappel que tout cela était vrai.

— On est bien ici, souriait Suzanne.

Czeslaw, à la proue, observait le bonheur de ses proches, comme un trésor trop fragile. Le vent lui mordait les joues, l'écume perlait sur sa peau salée, tandis que le soleil lui versait sur les épaules une chaleur maternelle. Les voiles claquaient dans une brise vive, les vagues explosaient en gerbes argentées, embaumant l'air de ce parfum d'iode, brut, pur. Au milieu de cet infini mouvant, il se sentait délesté de tout. Libre. Vivant.

Ce coin de paradis, préservé du tourisme de masse, les séduisit plus que n'importe quel autre lieu. À la Tranche-sur-Mer, tout semblait fait pour eux. Un climat doux, du soleil sans excès de chaleur, un village familial et des activités accessibles à pied. Une station balnéaire sans faste, discrète à l'image des Bojarski.

— On est bien ici, répétait Suzanne.

Les enfants couraient vers la mer, libres comme le vent, vite absorbés par les jeux et les amitiés d'été. Les parents, eux, redécouvraient leur complicité, fragile, mais intacte. Le soir venu, ils déambulaient sous un ciel aux teintes de braise et savourer un cognac avant de s'endormir enlacés, sauf lorsque Czeslaw improvisait une surprise.

— Ce soir, on mange dehors.

Les marchés résonnaient d'une rumeur joyeuse, de jour comme de nuit. Préfous encore tièdes, jambons vendéens et fromages locaux composaient leurs festins, accompagnés de vin blanc de Brem ou le rouge de Mareuil. Chaque bouchée, chaque gorgée, chaque rire les ramenait à l'essentiel.

— On est bien ici, ressassait Suzanne.

Cette fois-là, à la lueur des bougies citronnées, Czeslaw perçut de la mélancolie.

— Je n'ai pas envie de rentrer, fit-elle. Je comprends de plus en plus mes parents.

— Tu veux qu'on parte vivre en Auvergne ?

— Je ne sais pas… cela dépendra des enfants. Mais Paris... je ne m'y vois plus.

Il la regarda longuement, cherchant dans ses yeux une certitude. Il était venu à Paris pour elle, il quitterait Paris pour elle.

Loin de sa Pologne, sa terre désormais, c'était elle, c'était eux.

Peut-être Suzanne avait-elle raison. Un jour, se retirer, loin du tumulte, en province, à l'abri du besoin. S'il n'y avait l'école, ils pourraient rester là encore quelque temps. Là ou ailleurs. Peu importait l'endroit, du moment qu'elle était là.

À l'approche du retour, l'humeur de Suzanne s'assombrit, gagnée par une nostalgie anticipée.

Le soleil de la Vendée s'effaça dans leur rétroviseur. Passé la Loire, le ciel vira au plomb, déjà la chaleur estivale cédait la place à un frisson mordant. À Chartres, la pluie s'abattit, lourde, marquant la dernière heure de route vers Montgeron.

À peine la voiture arrêtée devant sa grille, Czeslaw subit les klaxons impatients. Le bruit fusa, strident. Suzanne sursauta, son corps tendu comme un fil prêt à rompre.

— Vous avez un problème, hurla-t-elle ?

Elle s'élança, furieuse, vers l'automobiliste.

Czeslaw la rattrapa, désarçonné.

— C'est bon, cria-t-il davantage à sa femme qu'à l'autre, on y va !

Il s'empressa de libérer le passage. Le Parisien, vissé dans son habitacle, leva les bras au ciel avant de filer, emportant son arrogance dans un coup d'accélérateur rageur. Suzanne resta bloquée, les joues rouges d'une colère sans mots.

À la maison, les repères reprirent leur place, comme si cette pause n'avait jamais existé. Suzanne vidait les valises avec une énergie furieuse. Les enfants, silencieux, s'esquivèrent, laissant Czeslaw seul sous la pluie, à décharger la voiture à son rythme, imperméable au chaos.

Il leva la tête. Une silhouette l'observait derrière le portail.

Antoine. Figé, le visage fermé.

L'air vibrait d'un malaise tangible.

— Ma mère… elle est malade. Je n'ai pas l'argent...

Sans réfléchir, Czeslaw le consola comme un frère. Il finança les soins, comme il l'aurait fait pour sa propre mère.

Il hésita à tout lui révéler. Lui montrer son atelier. Pas celui que tout le monde connaissait, l'autre.

Pas cette fois. Le lendemain, en costume trois-pièces, Czeslaw prit la route de la banque.

Dans l'établissement, il inspira profondément. Toujours cette odeur, cuir et détergent mêlés. Un rappel, un avertissement. Les regards se posèrent sur lui, furtifs, soupçonneux. La lumière crue baignait l'espace d'une blancheur artificielle. Malgré l'affluence, une quiétude feutrée régnait. Les couples chuchotaient, les employés glissaient sur le marbre poli. Rien ne devait troubler l'ordre sacré des lieux. Tout sonnait faux. Les costumes trop parfaits, les sourires trop lisses. Une façade sans âme.

Czeslaw s'inséra dans la file.

Il n'était pas revenu depuis ses derniers retraits de billets de 100 nouveaux francs. L'humidité de l'hiver, sa transpiration sous son déguisement, le regard de la guichetière, celui du policier, le commissaire Benhamou...

Son estomac se noua.

Dans l'attente, il repensa aux propos de monsieur Tessèdre que Suzanne lui avait rapportés.

— Son argent sent la magouille, Suzanne.

— J'en ai marre de tes reproches ! Czeslaw fait tout pour sa famille, c'est ce qu'on demande à un père non ?

— Dans l'honnêteté.

— Si Czeslaw était si avare, nous ne donnerions pas chaque année aux associations. Et toi, papa, as-tu déjà donné autre chose que des leçons de morale ?

Dans le hall de la banque, Czeslaw souriait en s'imaginant la tête de son beau-père.

Son tour venu, il s'approcha.

— Je veux acheter de l'or.

— Suivez-moi, monsieur.

Czeslaw ravala sa salive, tendu.

— C'est ma première fois, jugea-t-il nécessaire de compléter, je ne sais pas comment on s'y prend.

Elle lui sourit. Ses joues rosirent légèrement. Un éclat de candeur, inattendu, comme une fleur sauvage au milieu du marbre.

— Je veux dire… pour l'or.

Il la suivit jusqu'à un guichet isolé, protégé par des barrières imposantes, où attendait un employé. Ses sourcils, si longs qu'ils se rejoignaient, lui donnaient un air de rapace.

— Aujourd'hui, c'est 0,18 gramme pour 1 franc. Le Louis d'or est à 40, le lingot à 5 500.

— Vous pouvez conserver des lingots ici ?

— Bien sûr. Coffres en sous-sol, parmi les mieux surveillés d'Europe. Il me faudra une pièce d'identité. Tout est tracé. Pour des raisons évidentes.

Czeslaw enregistra les informations.

— Alors, monsieur, combien voulez-vous de lingots ?

Czeslaw fouilla sa sacoche.

— Je n'ai pas mes papiers, mentit-il en tendant un billet de 100 nouveaux francs. Un louis d'or suffira.

L'employé de banque fronça le sourcil. Un battement de paupières, une moue de déception, un soupir. Puis il obéit.

Chapitre 31

— J’arrive tout de suite !

Le commissariat, d’ordinaire grouillant, semblait irréel dans ce calme dominical.

Malgré lui, Émile Benhamou n’avait rien raté des événements en Algérie. Le cessez-le-feu, le référendum, puis cette déclaration officielle qui sonnait comme un glas : reconnaissance de l’indépendance de la République algérienne démocratique et populaire. Et pourtant, les massacres continuaient, insidieux, sans gloire, comme une fièvre mauvaise. Pire que la Libération de 44. Une lente pourriture de haine et de représailles.

Benhamou, lui, s’arc-boutait sur son enquête. Depuis que le Général l’avait adoubé, il disposait de moyens inespérés. Une équipe taillée au cordeau, chaque homme tendu comme un ressort, chaque geste pesé, rapide, précis.

— On traque des experts. Papeterie, gravure, impression, mécanique, chimie... Ils maîtrisent tout.

Les années d’enquête se compactaient dans son esprit. Tout ce qu’il avait vu, flairé, déduit.

Quatre erreurs...

Seulement quatre petits défauts permettaient de différencier un billet de 100 nouveaux francs des *artistes* de celui de la Banque de France.

Une branche manquante sur la première étoile orangée en haut à gauche. Les fleurs et les fruits de la frise supérieure moins finement hachurés. Les cheveux de Bonaparte plus épais que sur l'original. Et la position du nombre 100 plus proche de la marge d’un demi-millimètre.

Le papier était composé d’ingrédients, soit importés, soit tout à fait communs. Il en était de même pour les encres.

— Patouillard a découvert qu’ils consomment une quantité phénoménale d’eau. On doit mettre à jour notre liste. S’il le faut, on ira frapper aux portes de tous les propriétaires de piscine du département.

Il avait formé le personnel de la Banque de France à détecter les faux. Les premières émissions confirmèrent ses soupçons.

— Les faussaires prenaient le train, voyageant moins loin, moins souvent, mais dépensant davantage. Donc plus de risques.

Benhamou avait passé l'été à remonter les sources. Un été de bruits étouffants, d'odeurs âcres, d'orages à la menace sourde. Il avait laissé les hommes de ses équipes partir tour à tour en vacances pendant que lui épluchait ses dossiers.

Les journées s'étiraient dans un ballet morne de grisaille, de transpiration et de papier froissé, ponctuées par le martèlement des machines à écrire et les sonneries creuses du téléphone. Ses loisirs ? Les cris des suspects en garde à vue, les plats tièdes de la brasserie, la piquette du chef, et ce foutu jus de chaussette.

Sans autre distraction, il avait suivi les émissions de faux billets de 100 nouveaux francs. Sur une grande carte, il marquait chaque détection par des vignettes. La méthode de diffusion semblait différente. Le Midi, l'Auvergne, puis le Pays basque se révélaient comme points névralgiques.

— Les enfoirés… ils sont en vacances !

Émile Benhamou maugréait, rivé sur sa cloison.

Il avala d'un trait son café qui avait refroidi, presque moins mauvais comme ça. Le tracé des émissions remontait le littoral atlantique en passant par le Médoc jusqu'en Vendée.

Au début, ils avaient cru à un simple déplacement des contrefaçons parisiennes par des victimes collatérales, inconscientes de posséder un faux, avant de se rendre à l'évidence.

— Ils se foutent de nous ! Quel voyou fait du tourisme ?

Il les voyait déjà, alanguis sur un transat, un cocktail à la main, ricanant en secret. Sa poitrine se comprima, comme si chaque image lui volait un peu d'air.

— Comment les retrouver ? Ils vont là où vont des milliers de Parisiens pendant les vacances ou les week-ends. Merde ! Ça peut être n'importe qui.

Maigre consolation, ce constat apportait une seule certitude dans toutes ces inconnues. Leur port d'attache restait Paris et sa région, la zone urbaine la plus peuplée d'Europe. Une aiguille dans une meule de foin.

Le dernier séjour semblait s’être déroulé en Vendée à la fin des congés scolaires, et plus précisément dans un village.

— La Tranche-sur-Mer, s’étonna un collègue ? J’y suis allé. Bled tranquille, familial. Pas le genre de planque pour bandits plein aux as.

Ces types étaient tous sauf des flambeurs. Ils étaient méthodiques, patients. Les billets circulaient en si petite quantité qu’on aurait cru l’œuvre d’un seul homme. Un peu comme…

— Un père de famille…

Le coup fut sec, intérieur. Comme un écho sourd dans la poitrine. Il pensa aux siens. Ses enfants étaient presque adultes désormais, et il ne les avait pas vu grandir. Il les rencontrait quelques heures, parfois, quand sa femme de passage à Paris les lui laissait.

À chaque fois les mêmes émotions. Stressé avant, heureux pendant, terriblement triste après. Ces instants étaient cruels. Trop courts pour combler le vide, assez longs pour lui rappeler ce qu’il perdait. Comme s’il effleurait un monde auquel il n’appartenait plus. Il replongea dans les dossiers, refuge lourd, mais refuge quand même. Et là, l’enquête avançait. La silhouette de sa proie s’affinait.

— Un père de famille, vivant à Paris.

Et depuis ? Rien. Silence radio.

Point mort.

Émile Benhamou avait, non sans mal, arraché une semaine de congé pour les vacances scolaires d’octobre. Une victoire modeste, mais qui l’avait réchauffé, comme un feu éteint qui soudain reprend vie.

Ses enfants, deux lycéens au verbe rapide et aux idées en vrac, revenaient du Sud pour une semaine avec lui. Il avait rêvé cent fois de ce moment. Les rires fusant dans son appartement trop sage, les débats enflammés avec ces néo-adultes qui le surprenaient, parfois le désarmaient. Leur présence promettait d’éclairer ses journées sans saveur.

Il n’avait pas pris de congés depuis une éternité. Toujours flanqué dans son nouveau bureau. Plus spacieux, mieux aéré, le commissariat offrait davantage de fenêtres, mais l'isolation était déplorable. Le gris régnait encore, teinte dominante sur les murs, les visages, les esprits. L’odeur des gamelles restait cantonnée à la salle de pause. Celle de la sueur avait cédé la

place au tabac froid. Une femme de ménage passait parfois, effaçant les traces, jamais les fatigues.

Une machine à café toute neuve desservait, au final, le même un jus de chaussette.

— Une révolution, chef, mais c'est touzours imbuvable !

Les cris des innocents en garde à vue apparaissaient plus lointains, et le commissariat disposait désormais d'une salle d'interrogatoire flambant neuve, avec miroir sans tain et matériel d'enregistrement.

Benhamou, lui, savait que ce progrès portait sa signature. Le Président lui avait accordé un budget, reconnaissance muette de ses résultats. Il n'en tirait aucune vanité, seulement le sentiment tenace que rien ne lui serait jamais donné sans lutte.

Ses hommes lui étaient dévoués. Il les traitait en père plus qu'en supérieur. Il croyait en la loyauté, ce ciment silencieux.

— Si quoi que ce soit bouge, vous me sonnez.

Ils acquiescèrent sans mot dire, mais tous, à l'unisson tacite, s'étaient juré de ne le déranger sous aucun prétexte.

L'équipe était soudée. Chacun, pierre après pierre, avait bâti l'enquête, sans éclat, mais avec obstination. Et pourtant, ces faussaires… Ils échappaient encore à leur emprise. Trop fins, trop méticuleux.

Aucune trace de billets neufs. Pas un. Ce qui ne laissait à Benhamou qu'une conclusion. Contrairement à tous les autres réseaux, les *artistes* vieillissaient leurs 100 nouveaux francs.

— Il n'y a pas de machines pour ça, tiqua Patouillard.

L'objection était candide, mais juste. Une fois de plus, ils butaient contre un mur. Une nouvelle fois. Mais ce jour-là, tout allait changer.

Émile regarda sa montre, avec l'espoir d'être le meilleur père possible, au moins pour une semaine. Rattraper un petit peu d'un temps perdu. Il s'habilla de son pardessus pour aller chercher ses enfants à la gare.

Il salua ses collègues quand une sonnerie hurla. Inattendue.

Sa ligne directe.

Seuls les directeurs de banque et le gouverneur connaissaient ce numéro. Une tension sourde flottait. Tous savaient que ce coup de fil changerait la donne.

Émile Benhamou décrocha.

C'était le gouverneur.

— Commissaire, de faux billets ont été détectés au Crédit Lyonnais du boulevard des Italiens.

Le sang de Benhamou se mit à battre plus fort. Une secousse. Il bondit, claqua la porte, courut. Clé. Contact. Sirènes. Les voitures s'écartèrent dans une cacophonie de klaxons. Il ne voyait qu'une chose. La banque.

Sur place, il trouva une employée, pâle comme l'aube.

— Il est venu ce matin, bafouilla-t-elle... On a réalisé trop tard...

Ils avaient identifié les faux après le départ du client. Seul un signalement approximatif leur restait.

— S'il revient, vous ferez appel à un collègue. Il le suivra discrètement, relèvera la plaque. Aucun risque. Compris ?

Il diffusa la consigne à toutes les agences. Ses yeux brillaient, sa mâchoire tendue.

— Une erreur, murmura-t-il. Enfin ! Ils se croient intouchables. Ils se sont trahis.

À la gare, ses enfants attendaient. L'impatience avait laissé place à l'inquiétude. L'aîné, résigné, glissa une pièce dans la fente du téléphone public.

— Maman ? Papa n'est pas là.

Émile arriva, haletant.

Son regard fouillait les quais. Vides. Un banc, déserté. Rien d'autre. Il accéléra, chercha, appela. Personne. Son estomac se contracta, la douleur sourde d'un homme qui comprend trop tard.

Il s'effondra sur le banc, seul. Le froid du métal traversa son manteau, mais il ne bougea pas.

Il avait choisi. Encore.

Cette fois, il savait. Il ne les reverrait plus.

Chapitre 32

Le commissaire Benhamou martelait le volant, les tempes battantes.

Son genou tressautait, d'une rage autonome.

— Essaie encore de m'échapper, salaud. Cette fois, je te tiens.

Il traquait les silhouettes derrière le pare-brise comme autant d'ombres menaçantes prêtes à s'évaporer. L'attente. Insupportable. Il détestait ça. Il voulait agir. Maintenant.

Avec ses hommes, il avait passé les premiers jours de cette nouvelle année 1964 à guetter sa proie, sans relâche. Il filait un des gangsters, embusqué dans une voiture sombre, insensible aux bruits de la ville.

Tout avait commencé par une guichetière à la voix tremblante.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on achète de l'or, vous savez !

Elle avait flairé le faux billet, reconnu le client. Grâce à elle, Benhamou avait décroché une plaque d'immatriculation. Et avec elle, une piste. Plus qu'une piste, un chaînon. Un membre du gang.

Depuis Benhamou avait passé deux semaines à ménager son impatience. Deux semaines d'attente… une poussière face à treize ans de traque et de néant.

Tant de frustration et de honte qu'il tenait en laisse. Il ne devait pas céder. Pas encore. Il le voulait pris sur le fait. Un flagrant délit, sinon rien. N'offrir aucune sortie juridique à ce bandit.

Il évoluait sur ce fil, tendu entre deux vertiges. La patience glaciale du chasseur et la rage chaude du justicier humilié.

Désormais, rien ne comptait plus que la porte d'entrée de son ennemi. Un Polonais totalement inconnu des services de police.

— Toujours rien ici, fit-il via la radio hésitante.

— *Bien …çu, co….. aire.*

— Fichu poste…

Benhamou coordonnait ses hommes à distance. L'interpellation ne devait laisser aucune chance au gangster. Seul problème, il ignorait où allait son

rival. Vers un complice ? Un repaire ? Une autre banque ? Il l'espérait, mais laquelle ?

Les doigts crispés sur la radio, la mâchoire serrée, le commissaire luttait contre l'angoisse qui lui rongeait l'estomac. Ce salaud ne disparaîtrait pas. Pas encore.

Il inspira profondément, mais l'air était trop épais, trop chargé d'adrénaline.

Si c'était lui ? Le chef du gang des *artistes* qu'il traquait depuis si longtemps ?

Son cœur cognait. Trop fort. Trop vite. Même si ce n'était qu'un simple intermédiaire, il lui permettrait de remonter le filon. Un fil à tirer pour démailler tout le réseau.

Benhamou l'avait observé plusieurs jours, se demandant si ce visage était de ceux qui le baladaient depuis tout ce temps. Il était trop ordinaire.

Un homme, la cinquantaine, effacé dans la foule, ni pauvre, ni riche, trop banal pour être innocent. Rien ne paraissait louche si ce n'était ses Louis d'or qu'il achetait dans différents établissements bancaires contre de faux billets de 100 nouveaux francs. Ceux des *artistes*.

La perfection du faux ne laissait aucun doute. La méthode d'écoulement, en revanche, était suspecte.

— Pourquoi se risquer dans une banque ? Pourquoi maintenant ?

Après tant d'années de discrétion, le gang commettait-il une erreur aussi providentielle que déroutante ? Un excès de confiance ? À ce point ?

Benhamou l'espérait.

Il n'avait qu'une seule façon de le savoir.

Rongé d'impatience, il mourrait d'envie d'interpeller le Polonais. Obtenir, enfin, des informations fiables. Comprendre ce qui lui avait échappé depuis tout ce temps.

Il voulait les menottes qui se referment et la chute qui commence.

Savourer l'instant où l'humiliation changerait de camp.

Le premier domino.

Puis tous les autres.

Soudain, la porte claqua, sèche comme un coup de feu.

Benhamou sursauta. L'adrénaline inonda ses veines.

— Ça bouge !

Un grésillement saturé pour toute réponse.

— … *co* … *un*…

Des mots hachés, indistincts, noyés dans le souffle électrostatique. Il secoua la radio, tapa le boîtier de la paume. Une sueur froide coula entre ses omoplates, collant sa chemise à la peau.

— Pas maintenant. Pas si près du but.

Il vit l'homme un sac à la main.

Sous son manteau ample, un renflement suspect. Une arme ? Peut-être. Benhamou l'imagina, les doigts sur la crosse, prêt à dégainer.

Le criminel s'approcha d'une Opel Kadett. Son regard balayait la rue comme un radar affolé. Un homme traqué ou un prédateur qui jaugeait sa proie ? Une tension électrique. Ce type était sur ses gardes.

Un instant Benhamou crut qu'il avait été repéré. Non. Il s'effaça dans l'ombre.

La voiture démarra. Il scruta le rétroviseur.

Doigts crispés sur le volant, il enclencha la filature. Respiration suspendue. Radio ouverte, prêt à communiquer sa destination à son équipe.

Il avait arrêté des tueurs, débusqué des trafiquants, infiltré des réseaux caché dans le coffre même des gangsters, mais là, c'était autre chose. Un duel d'esprits, une partie d'échecs à l'aveugle, une seule erreur, et tout s'effondrait.

Trop de fois, ces gangsters lui avaient glissé entre les doigts. Il imaginait leurs sourires narquois, leurs faces pleines de morgue, leur assurance insolente. Ce jour, il récupérerait ce qu'on lui avait volé.

— Faubourg Saint Honoré, annonça-t-il dans le micro.

Vers une banque, enfin ?

La Kadett accéléra brusquement.

Réflexe.

Benhamou tourna sec. Les pneus hurlèrent sur l'asphalte. Juste à temps.

— Il vient de passer la gare du Nord. Rue de Maubeuge.

Cette fois, il ne laissait rien au hasard.

Chaque seconde était un compte à rebours, chaque décision un risque calculé.

Chaque feu rouge une menace, chaque piéton un piège potentiel.

Un taxi surgit. Coup de volant. Frein sec. Sueur sur les tempes.

Chaque kilomètre lui semblait une éternité, chaque mètre une arène, chaque virage une roulette russe.

La veille encore, il avait pensé le coincer.

Benhamou avait cru qu'il se rendait au Crédit Lyonnais du II^{e} arrondissement. Il était près, adrénaline chargée, mais non. L'escroc avait dévié, allant acheter des légumes avec peut-être des vrais billets. Peut-être.

Benhamou avait mordu le cuir du volant pour ne pas hurler. Ne pas tout gâcher. Il lui fallait un flag dans une banque. Rien d'autre.

Cette fois, il le sentait, c'était différent.

— Il se dirige vers la Banque de Paris et des Pays-Bas, rue Bergère.

— *Bien reçu, commissaire.*

Benhamou ralentit à l'approche de l'établissement aux trois statues allégoriques. Il repéra une place. Ses aisselles dégoulinaient. Sa chemise lui collait au dos. Il freina, la gorge asséchée. Il allait s'engager, une décision sur le bout du pied, quand soudain…

— Non... Merde. Il bifurque. Une autre banque.

Il jonglait entre le volant, la radio et le levier de vitesse, les ondes saturées de parasites. Une fraction de seconde perdue et son adversaire avait filé.

Klaxon. Coup de frein. Trop tard. Un éclat de tôle, un mouvement furtif… puis plus rien. Il scruta la rue, le cœur battant. Rien. Juste des silhouettes anonymes, des ombres volatiles. L'angoisse lui noua l'estomac.

Ses paupières brûlaient, mais il ne céderait pas.

Pas maintenant.

— Bordel, répondez ! Vous m'entendez ?! Le suspect se dirige vers une autre banque.

Pas un son.

Corps en nage. Sang-froid. Benhamou appuya sur l'accélérateur, évitant de justesse un véhicule.

Il ne pouvait pas le perdre, pas cette fois, pas aujourd'hui. Le Polonais n'était peut-être qu'un pion, mais un pion qui pouvait enfin faire tomber le roi.

L'escroc vira brusquement. Son cœur cogna. Il bifurqua à son tour. La voiture était toujours là, devant lui, comme une promesse.

Il se saisit de sa radio.

— On se dirige vers le boulevard Haussmann. Vous me recevez ?

— *Les gars sont partis rue Bergère, commissaire.*

— Ramenez-les sur Haussmann, bon Dieu !

D'habitude, quand Benhamou passait par là, il pensait à Jo Attia qu'il avait interpellé rue Paul Cézanne, non loin d'ici. Pas aujourd'hui.

Il franchit deux carrefours. La Kadett ralentit. Clignotant. Se gara.

Benhamou se stationna, discret.

— Le suspect s'est arrêté devant la Société Générale, boulevard Haussmann. Je répète. Société Générale.

Il vit le Polonais traverser la route. Un pas. Puis un autre. La silhouette s'engouffra dans l'ombre, avalée par l'obscurité du bâtiment.

— Vous me recevez ? Société Générale.

— ...*zzzz... commis...*

Benhamou fulminait en scrutant la devanture de la banque.

Ses hommes arriveraient-ils à temps ?

Ses doigts se crispèrent sur le frein à main.

Il sentait la rage monter, l'impatience mordre. Y aller ? Attendre ? L'instinct lui hurlait de ne pas foncer tête baissée. Pas seul, pas comme ça.

Les secondes s'égrenaient. Lourdes.

Toujours aucun signe de son équipe. Il serra le volant.

Et si c'était sa dernière chance ?

Peu importe le risque. Il n'allait pas le laisser disparaître sous son nez.

Benhamou haletait.

Trop tard pour les regrets.

Il sortit du véhicule. L'air, glacé et tranchant, s'infiltra sous ses vêtements. Il ne cilla pas. Une expiration longue, presque un rituel, lui échappa. Il resserra les pans de son manteau et s'engouffra dans le hall.

L'atmosphère bascula aussitôt. L'intérieur avait quelque chose de solennel et pesant.

Ce n'était encore qu'un pressentiment, mais son corps, lui, avait déjà compris. Il venait de franchir une ligne. Et au bout, il n'y aurait pas de retour.

Il ralentit le pas.

La banque s'étendait sous une coupole grandiose, presque démesurée. Les parois renvoyaient un écho mat, étouffé, comme absorbé par l'épaisseur du marbre.

Les lustres suspendus oscillaient, projetant au sol des ombres mouvantes, inquiètes. Chaque bruit devenait suspect, chaque geste portait en lui la

promesse d’un dérapage.

Il y avait trop peu de clients. Un courant d’angoisse le parcourut. Il n'avait pas le loisir d'attendre des renforts.

Tous deux prirent place dans la file. Deux silhouettes anonymes. Deux trajectoires prêtes à s’entrechoquer.

Le gangster jetait des coups d’œil furtifs vers l'entrée. Son épaule tressaillit à chaque mouvement suspect dans son champ de vision.

Soudain, un bruit claqua derrière eux. Un stylo tombé sur le marbre. Il sursauta. Sa main frôla machinalement la poche intérieure de son manteau.

Benhamou vit le geste.

Prêt à bondir.

Mais rien. Fausse alerte.

Quand son tour vint, le Polonais demanda des Louis d’or. Comme d’habitude. Sa voix était neutre, mais un tremblement trahissait une fêlure. La guichetière acquiesça, inconsciente du drame qui se jouait.

Dehors, personne.

Il était seul.

Un doute le traversa.

Ne pas tout faire foirer.

Ses doigts s’agitaient sur la plaque. Trop tôt ? Trop risqué ?

Mais déjà, le criminel posait les billets. Contrefaçons parfaites, prêtes à se muer en or.

L’alchimie du mensonge.

Un murmure s'éleva du fond du hall. Une cliente se retourna brusquement. Juste un tressaillement, mais suffisant pour électriser l'air.

L’or arriva.

Le cœur de Benhamou cognait dans sa poitrine, féroce. Indécis.

Une seconde.

Une éternité.

Rien ne bougeait.

Il s’avança et franchit le point de non-retour. Lentement.

D’un geste précis, il posa sa plaque sur le comptoir, à côté des billets et des pièces dorées.

— Le bâtiment est cerné. Deux choix : tu cours, tu crèves. Tu me suis, tu respires encore.

Le Polonais se tendit. Ses lèvres tremblèrent. La lumière découpait ses pommettes creuses, ses veines saillantes.

Des traits ciselés par la fatigue, ou par la peur.

Ses pupilles se dilatèrent d'effroi, cherchant des issues. En vain.

Un homme au bord du gouffre.

Un instant, tout sembla suspendu.

Benhamou se voulait persuasif. Il planta ses yeux dans les siens assumant son coup de bluff.

— Joue pas au con. Tu n'as pas envie que ça finisse dans un bain de sang.

Il le vit blêmir. Ainsi c'était lui. Le premier membre du gang des *artistes*. Paupières figées, nerfs à vif, prêt à céder à la panique.

Benhamou resserra son emprise sur l'instant.

Il durcit sa voix.

— Vous êtes en état d'arrestation, Antoine Dowgierd.

Le nom claqua dans l'air.

Antoine eut un soubresaut, comme si le son avait percuté sa chair.

Une infime seconde, il pesa le choix. Fuir. Mentir. Attendre. Ses doigts, agrippés au bord du comptoir, blanchirent. Sa bouche forma une question muette.

Il faillit réagir, mais un déclic impérieux dans le regard de Benhamou l'arrêta net. Ses jambes vacillèrent, lestées comme si chaque pas devait le tirer de l'abîme.

Il capitula.

La guichetière, désormais immobile, contemplait la scène, béate.

Benhamou sortit les menottes, les rabattit d'un clic sec sur les poignets du Polonais. Il glissa les faux billets dans une sacoche et laissa l'or derrière lui, froid et inutile.

Ils quittèrent les lieux.

Dehors, l'air s'était alourdi. Un ciel blanc les écrasait comme une chape. Une goutte coula lentement sur la tempe du prisonnier.

Puis, les sirènes hurlèrent.

La rue se referma comme un piège d'acier. Des véhicules bloquaient les issues. Des hommes en uniforme se précipitaient, armes levées.

— La fête est déjà finie les gars, lança Benhamou victorieux. On rentre.

Plus de fuite. Plus d’ombre. Plus de défaite.
Juste un ciel clair, immense et généreux. Un pas vacillant d'ivresse.
Un chasseur debout, devant sa proie vaincue.

Chapitre 33

Une heure plus tard, Émile Benhamou entrait dans la salle d'interrogatoire.

Une table, deux chaises scellées au sol. Une pièce qui refusait toute fuite. Des murs aveugles où la lumière crue écorchait les regards. L'odeur du neuf, froide et clinique. Un couloir de morgue.

Face à lui, l'homme.

La mine défaite d'un enfant sorti d'un cauchemar. Tout son corps implorait, mais ici, rien ne répondait. Pas d'ombre où se dissimuler, pas même le miroir sans tain qui lui renvoyait son propre effroi.

Devant lui, les objets déversés de sa sacoche : des billets, un portefeuille, des papiers.

Cet Antoine Dowgierd n'avait rien d'un truand. Ni la gueule ni la posture.

Factice comme les billets épars sur la table.

— Monsieur Dowgierd, l'intimida-t-il, vous êtes accusé de crime contre la France.

Antoine se figea. Il avait passé l'âge des risques. Pourtant il se retrouvait là, le cœur prêt à éclater.

Benhamou le dévisageait. Il avait mille fois imaginé cet instant, mais quelque chose sonnait faux.

— Pourquoi cette faute de débutant ? Des années à faire circuler les faux billets un par un… et maintenant des liasses dans les banques… Pourquoi ?

Les sourcils d'Antoine se levèrent.

À la peur s'ajoutait l'effarement.

— Je… je comprends pas…

Le poing de Benhamou s'écrasa sur la table.

Le claquement rebondit contre les murs comme une gifle. Même Patouillard, derrière la vitre, sursauta.

— Ne joue pas au plus malin, Dowgierd. Ça fait des années que je vous piste, toi et ton gang.

— Des gangsters, s'étonna Antoine ? Vous faites erreur… Je... Je ne fais ça que depuis quelques mois.

La colère battait dans ses tempes, son front, ses paupières.

— Alors, raconte.

Antoine se pinça les lèvres.

— Qu'est-ce que j'y gagne ?

— L'immunité. Pour celui qui aide à démanteler un réseau.

— Un réseau, ricana Antoine…

Benhamou serra les poings sous la table. Ce petit escroc jouait-il l'ignorant ou ne voyait-il vraiment pas le monstre auquel il appartenait ?

— Si tu es complice, tu prends vingt ans. Trente peut-être.

Le visage d'Antoine se replia.

— Ma mère... elle est seule. Elle n'a plus que moi. Czé… Tesla voulait juste m'aider.

— Tesla ?

— C'était son nom dans la Résistance.

Il déglutit, les lèvres sèches. Et tout revint.

La pluie giflant les pavés.

Le froid dans les os.

Ce jour où il avait sonné chez son ami, honteux, brisé.

— Ma mère est malade, avait-il simplement dit. J'ai tout perdu. Le travail, l'argent… le loyer, je peux plus.

Ses cils humides qui criaient son impuissance. Une détresse qu'il n'arrivait plus à cacher.

— Tu as besoin d'argent, fit naturellement Czeslaw ?

— Juste un peu. De quoi tenir. J'ai honte de demander.

— Arrête, coupa Czeslaw. Je te donne deux mille francs.

— Merci... Je te les rendrai...

Czeslaw balaya cette idée d'un revers. Suzanne, restée au loin les bras croisés, fusillait la scène du regard.

Quelques semaines plus tard, Antoine revint. Piteux. La dette n'avait pas bougé. Lui, si. Il était devenu plus maigre, plus terne, la fatigue comme un manteau trempé.

— Tu veux une bière ?

— Plutôt un Whisky…

Depuis la terrasse, Antoine entendit des voix s’élever dans la cuisine.

Puis un claquement sec, une porte qui clôt une dispute. Lorsque Czeslaw revint avec deux verres et une bouteille, son sourire sonnait faux.

— Oh tu sais, les femmes...

— Je veux pas te causer de problèmes. Je te signe un papier. Si je crève…

— Si tu meurs rétorqua Czeslaw, tu crois que c’est l‘argent que je pleurerais.

Les yeux humides, Antoine leva son verre.

Il tremblait.

— Tu te souviens, en Auvergne, ce troquet pourri ?

— Oui... sauf qu’aujourd’hui, on a un sacré bon whisky.

Ils éclatèrent de rire.

Puis Czeslaw hésita. Pouvait-il laisser Antoine s’effondrer ?

Il prit une inspiration. Profonde.

Et se décida à glisser deux billets sur la table.

— Je veux pas ton argent. T’as déjà fait assez.

— Je comptais pas te le donner. Je te propose du boulot. Regarde-les. Touche-les.

Antoine le dévisagea, sceptique, et s'exécuta.

— Ce sont deux 100 nouveaux francs, et alors ?

— Recommence. Regarde mieux. Sens la différence. Écoute.

Sous la lumière, les billets paraissaient vrais. Trop vrais.

Un rictus de fierté étira les lèvres de Czeslaw.

— Tout est possible, mon frère. On a tous le pouvoir de changer les choses. Il y a ceux qui l’ont compris, et les autres.

Après une lampée de Whisky, il l’invita à le suivre. Il se rendit dans son atelier, non loin du salon.

L’officiel. Czeslaw activa un bouton et, soudain, un escalier dérobé émergea du sol.

— Bienvenue dans mon atelier secret.

— Comme en Auvergne…

Antoine découvrit l’impossible.

Les encres, le papier, les plaques. Il saisit un faux, les pupilles dilatées comme un chercheur d’or devant sa première pépite.

— Czé, tu es un génie ! Un putain de génie.

— Ton boulot, c’est de les écouler. Un billet à la fois, dans des commerces. Jamais en banque. Jamais en masse.

— Toi… tu seras toujours mon Polak préféré.

Czeslaw répéta, grave.

— Écoute bien, Antoine. Jamais dans une banque. Jamais en grosses quantités. C’est clair ?

Antoine acquiesça.

Fasciné.

Condamné.

Dans la salle d’interrogatoire, Antoine baissa la tête.

La mise en garde de son ami lui revenait avec violence.

Sa respiration saccadée.

Tout son être tremblait. Il avait fauté. La responsabilité lui brûlait l’estomac, la honte lui labourait la poitrine.

Une vague de désespoir le submergea.

Ses épaules s’écroulèrent, la culpabilité lui avait brisé la colonne.

Il avait trahi.

Il s'effondra brusquement en sanglots.

— Je ne l’ai pas écouté. Je l’avais fait au début, mais ses contrefaçons étaient tellement parfaites... Ma mère est malade, vous comprenez ?

— Qui est ce Tesla, tonna Benhamou. Le chef de gang ?

— Il... Il a toujours travaillé seul…

Benhamou pesta.

Un unique homme ?

Impossible.

L'organisation existait.

Elle devait exister.

Il n’avait pas sacrifié sa vie pour une chimère. Le gang des *artistes* était là. Il le tenait. Enfin ! S’y accrocher était sa dernière bouée.

Le Polonais s’était rendu, aussi simplement qu'un enfant pris en faute. Ses traits se détendirent, brillants d’une honnêteté douloureuse.

Benhamou comprenait. Il percevait en lui le pauvre type qu'on avait roulé davantage qu’un coupable.

— C’est peut-être ce qu’il t’a fait croire ?

— Nous étions ensemble dans la Résistance. J’ai partagé son logement, sa vie pendant plusieurs mois, sa rencontre avec sa femme, je suis son témoin de mariage et le parrain de sa fille. Il n’y a pas plus honnête que lui, pas plus sincère, transparent.

La voix d’Antoine suintait d’une émotion authentique.

Aucun criminel ne pouvait feindre cela.

— Ce n’est pas un ami, conclut-il, c’est un frère.

C’était ce frère qu’il s’apprêtait à trahir.

Benhamou resta perplexe devant cet étrange suspect. Il n’eut pas souvenir d’avoir déjà vécu un autre interrogatoire de ce genre. Il n’en perdit pas son but pour autant.

— Quel est son vrai nom ?

Antoine inspira. Longtemps. Fort.

Une ombre passa sur son visage. Une déchirure invisible, mais si présente qu'elle emplissait la pièce.

Il se rappela les risques qu’avaient pris pour lui Suzanne et Czeslaw en Auvergne. Il s’apprêtait à détruire leur famille. Il ne pouvait pas faire ça.

Mais sa mère… il la voyait, recroquevillée, gémissante dans sa chambre, attendant des médicaments qui n’arriveraient pas. « *Antoine, ne me laisse pas… »*.

Il s'enfouit la tête dans ses bras, déchiré.

Il cria en silence, la gueule béante de rage, incapable de prononcer un son.

Les larmes lui échappèrent, une faille qui s’ouvre sans prévenir. Il s’accrocha à la table, un homme au bord du précipice.

— Quel est son nom, répéta Benhamou ?

Antoine pleurait.

Puis il se figea. Les yeux dans le vague comme s’il visualisait quelque chose.

L’idée surgit.

Il releva la tête et s’essuya les joues de ses manches

— Je dois contacter mon avocat.

Benhamou se referma. Ses traits se durcirent d’un coup sec. Ses yeux rougirent. Ses lèvres se rétractèrent.

— C’est votre droit, lâcha-t-il trop calme. Mais je vous accompagnerai personnellement.

Il n’était pas question de le quitter d’une semelle. Pas question de prendre le risque que cet appel serve à prévenir un complice. Pas maintenant. Pas après treize ans de vide.

Sous le regard inquisiteur du commissaire, Antoine saisit le combiné.

Sa main glissa sur les touches, moite, fébrile.

La sonnerie retentit.

Une fois. Puis une autre.

Trente secondes.

— Allez, décroche... souffla Antoine, implorant l’invisible.

Une brûlure glacée lui coula dans la nuque.

Soixante secondes.

Une éternité trop brève.

Ses tempes cognaient comme un tambour de guerre.

— C’est terminé, trancha Benhamou en tendant le bras.

Antoine dressa son corps par réflexe, mince rempart entre le téléphone et le commissaire.

— Encore une seconde...

Mais Benhamou éclata.

— Donne-moi ça Dowgierd, cria-t-il en tâchant d’attraper le combiné.

L’opposition d’Antoine agit comme un détonateur.

Une lueur noire lui traversa les pupilles. La rage pure.

Son poing fendit l'air. Antoine n'eut pas le temps d'esquiver.

L'impact explosa sur sa tempe, net.

Un éclair blanc vrilla dans ses iris, sa tête heurta le téléphone avec un fracas sourd.

Un goût de fer lui envahit la bouche. Il s’effondra, suspendu au combiné, comme à un espoir.

Une voix, floue, électronique, franchit l’appareil.

— Allô…

Trop tard. Benhamou avait raccroché de la paume.

Mais Antoine l’avait reconnu.

Suzanne.

Il se redressa d’un bond.

— Elle a décroché, gémit-il. Je dois réessayer !

Le commissaire fixa Antoine.

Sourcils froncés, soupçon à vif.

— Elle ?

Le visage de Benhamou s’allongea.

Une femme ? Avocate ? À Paris, elles se comptaient sur les doigts d’une main.

L’absence de réaction d’Antoine fut une trahison éclatante.

— Merde... !

L'instant d'après, il lui attrapait le col.

Il le tira sans ménagement vers la salle d'interrogatoire.

Un tressaillement traversa le dos de Patouillard.

Jamais encore il n’avait vu son chef basculer ainsi. L'homme qu'il respectait n'était plus qu'un fauve aveuglé par la traque.

— Retrouvez-moi ce putain de numéro, s’emporta Benhamou.

— Mais..., fit l'adjoint fébrile, les PTT vont mettre des jours...

— Démerdez-vous ! Ce salaud a donné l'alerte. C’est maintenant ou on les perdra à jamais !

La torpeur s’abattit, dense, menaçante.

Dans la salle d’interrogatoire, le commissaire reprit, plus sèchement encore.

— Où les trouve-t-il, ces billets ?

— Il les fabrique, je vous dis !

— Bien sûr, railla Benhamou. Dans la cuisine de sa femme ? Et c’est elle que tu viens d’appeler pour lui demander de faire la vaisselle ?

Antoine resta figé, les mâchoires serrées.

— Absolument. Tout seul. Chez lui. Avec un mixeur...

Un rire acide échappa à Benhamou.

Ce Polonais se foutait de lui avec une telle assurance. Comment cet homme, si fragile l’instant d’avant, pouvait avoir retrouvé autant audace ?

À moins que… l’idée grandissait en lui, pernicieuse. Un seul homme capable de maîtriser autant de domaines ? Lui seul, contre treize ans de sacrifices ? Il refusa de le croire.

Inacceptable.

Il y avait un gang, un réseau. Il devait y en avoir un. Dowgierd mentait ou était manipulé, c'était évident.

— Qui est Tesla, cria Benhamou ?

Antoine sursauta, les entrailles nouées.

— Vous promettez que je pourrai m’occuper de ma mère ?

Benhamou le fusilla des yeux. Ce type ne lui inspirait aucune confiance, mais il devait remonter la chaîne. Trouver ceux qui fabriquaient les billets.

— Si tu me donnes vite son nom et son adresse.

— Que va-t-il lui arriver ?

— Comme toi, éluda Benhamou. Il viendra ici, on discutera.

Il n'était plus question de simple interrogatoire. Dowgierd était la clé. Le chaînon. Le Sésame. Celui qui justifierait tout. Son acharnement, ses sacrifices.

L'adrénaline pulsa dans chaque partie de son corps.

Bientôt, ses supérieurs comprendraient. Sa femme comprendrait. Ses enfants comprendraient.

— Plus tôt tu me donnes son nom, plus tôt tu retrouves ta mère. Sinon… tu ne la reverras jamais.

Le cœur d'Antoine se contracta violemment. Ses doigts s'agrippèrent au tissu de ses vêtements, tremblants. L'angoisse l'étranglait. Son frère ou sa mère ?

— Qui est Tesla ?

Deux forces se déchiraient en lui. L'une voulait collaborer, l'autre résister.

Les larmes lui montèrent, noyées de honte, de peur, de fatigue.

Il ferma les paupières, cessa de respirer.

Un murmure brisé franchit ses lèvres.

Des mots brûlants.

Odieux.

Acides.

— Czeslaw Bojarski.

Chapitre 34

17 janvier 1964, Montgeron

Émile Benhamou scrutait son adversaire, campait dans la cuisine. Taiseux.

Depuis le début, Czeslaw Bojarski avançait avec une précision d'horloger. La remise en question de sa carte de police, le contrôle de la commission rogatoire, l'ouverture de la porte de sa maison, la patience devant le coffre-fort.

En vingt ans de carrière, le commissaire Benhamou en avait vu, des originaux. Il savait les déchiffrer, les éventrer du regard. Là, ce Polonais lui échappait. Était-ce bien l'homme qui avait détourné près de 300 millions d'anciens francs ? Il se réfugia auprès de sa montre-bracelet. Il repensa à l'humiliation dans ce commerce avec les faux billets. La honte dans les yeux que son père avait portés sur lui, son propre fils policier incapable de protéger sa famille.

Aujourd'hui, Émile, pouvait-il seulement abandonner ? Trois heures et demie qu'il perquisitionnait cette villa de Montgeron sans trouver l'ombre d'un indice.

Le temps fuyait. La rage montait.

Dehors, le ciel s'était assombri, d'un noir dense. Pleine nuit, irréelle. Devant eux l'or de l'immense coffre captait les reflets de l'ampoule de la cuisine.

Il ne pouvait pas échouer. Pas après treize ans de fausses pistes, d'opérations avortées, de filatures qui se terminaient dans le vide. Treize années de sacrifices, de vie envolée, de famille détruite.

Il posa son regard sur le téléphone accroché au mur de la cuisine. La simple présence de Bojarski créait le doute. S'il était coupable, il aurait fui. Sa femme l'aurait sûrement alerté après cet appel suspect du matin. Un cerveau comme le sien aurait compris. Et disparu.

À moins que…

Benhamou hocha la tête.

Évidemment ! Suzanne, ignorant totalement les agissements de son mari, ne lui a tout bonnement rien dit.

Soudain, Patouillard apparut dans l'encadrement de la porte, la tasse encore pleine de café qu'il n'avait pas osé boire devant le commissaire. Derrière lui, une silhouette accablée.

Antoine Dowgierd.

Il avait traversé le salon, sous le regard noir de Suzanne assise auprès de ses enfants. Marie et Pierre, recroquevillés sur le canapé, semblaient peiner à respirer.

Honteux, anéanti, Antoine détourna les yeux. Son pas traînait, pesant, celui d'un condamné. Fuyant Czeslaw, il s'attabla comme sur le banc d'un tribunal. Quand il vit le coffre éventré, il sentit son estomac se nouer.

De là, son ami sortait les faux billets de 100 nouveaux francs qu'il était chargé d'écouler. Sans doute les policiers avaient mis la main dessus, preuves indiscutables des œuvres du faussaire.

Antoine tiqua. Dans le coffre, un éclat l'attira. Il découvrit l'or, insolent. Sa respiration s'accéléra. Il battit des paupières, une fois, deux fois, incapable de détacher son regard de la cavité béante. Comment Czeslaw avait-il pu amasser autant de richesse ?

Aux yeux exorbités du nouvel arrivant, le commissaire Benhamou comprit qu'Antoine Dowgierd n'avait jamais vu le coffre ouvert.

— Monsieur Dowgierd, vous nous avez dit que Czeslaw Bojarski vous avait donné des faux billets…

— Je suis désolé.

La gorge nouée, Antoine ne répondait pas au policier. Il s'adressait à Czeslaw, sans oser le regarder.

— …or, continua Benhamou, aucun faux billet n'a été trouvé ici.

Antoine releva la tête, d'un geste brusque. Les sourcils froncés de confusion. Il posa enfin les yeux sur son ami. Impassible. Calme. Comme tranquille.

Abasourdi, il observa à tour de rôle le commissaire, Czeslaw, le coffre, le mur de la cuisine… le téléphone.

Son appel … Le message était passé ! Czeslaw avait eu le temps de faire disparaître les preuves. Un sourire discret effleura ses lèvres. Il se délesta d'un poids invisible. Un fardeau asphyxiant.

Benhamou remarqua cette détente fugace, cette fraction de seconde où les épaules se redressèrent d'un rien. Le soulagement d'un homme qui comprend qu'il n'avait pas tout à fait trahi.

— Ça vous amuse, gronda-t-il. Dites-nous où est l'officine ?

— Je ne sais pas.

Une réponse trop nette.

Dowgierd aurait pu s'étonner de la question, feindre l'incompréhension. Non, il s'était contenté de cette réponse, pressée, comme l'on empoigne une deuxième chance inespérée.

Le commissaire croisa les bras, la voix basse, presque un murmure.

— L'atelier est ici. Je le sais.

Personne ne bougea.

Antoine Dowgierd ne parlerait plus, pourtant il savait.

Cette fois, Benhamou avait perdu.

Son regard erra dans la cuisine, imprégnée d'arômes de café. Un intérieur aisé, sans excès. Il dériva jusqu'à la fenêtre où la nuit semblait déjà s'enfuir, rendant cette journée encore plus irréelle. La notion du temps évanouie.

À son insu, le commissaire se résignait. Il rentrerait bredouille de cette perquisition. Bojarski s'évaporerait, cette fois pour de bon. Émile Benhamou n'aurait pas de deuxième chance.

— Comment vous avez fait, souffla-t-il ?

Il n'attendait pas vraiment de réponse. Il n'en obtint pas. Dépité, il s'affaissa. Sa carrure fière devint celle d'un enfant hésitant. Cette fois, ce n'était pas la bataille qu'il perdait, c'était la guerre. Sa guerre. Il allait échouer, si près du but.

Affecté, il remarqua la luminosité grandissante du ciel. Un nouveau jour qui semblait poindre. Éberlué, il tapota sa montre. Elle fonctionnait pourtant.

Si l'heure s'avérait bonne, il ne lui restait plus qu'une vingtaine de minutes pour un miracle.

Patouillard, sa tasse pleine à la main, releva la surprise de son chef.

— C'est étranze, fit-il comme pour détendre l'atmosphère. Dommaze que le ciel soit si nuageux.

Émile Benhamou se retourna vers lui, la mine circonspecte.

— Qu'est-ce que vous racontez Patouillard ?

— Ça fait bizarre cette nuit en plein jour. Vous n’avez pas remarqué *ss*ef ? L’éclipse ? L'obscurité… les oiseaux… le silence…

Une éclipse. C’était donc ça.

Les yeux de Benhamou se perdirent dans le vague, attirés par la brillance de l’or, puis sur les billets à côté. De vrais billets.

Tout devenait étrange.

Ce nouveau jour, cette nouvelle lumière. Comme un déclic.

Subitement, son esprit s’éclaira. Son visage s’anima.

— Une éclipse !

Son corps se redressa d’un coup. La guerre n’était pas tout à fait terminée. Son regard s’ancrait sur Czeslaw.

L’or, par sa quantité, restait bien sûr louche, mais pas au point de prouver une activité illégale, les brevets et les lettres encore moins. Même les Bonaparte s'avéraient authentiques.

— Pourquoi ne pas avoir ouvert le coffre plus tôt ?

Aucune réaction du Polonais.

Benhamou n’en avait pas besoin.

— Une éclipse !

Il bondit hors de la pièce et se rendit à l’atelier, passant devant Suzanne comme une bourrasque.

Tout semblait à sa place. Pas l’ombre d’un outil capable de fabriquer de la fausse monnaie. Il le sentait, la clé pourtant, était là. Dissimulée, comme celle du coffre. Il n’avait pas creusé si profond pour échouer à si près du filon. L’excitation s’imposa.

Il regarda sa montre. Chaque seconde lui sciait les nerfs. Plus que quelques minutes. Trop peu. Il frappa dans les murs. Il tapa du talon sur le parquet. Rien. Un vide étouffé. Trop étouffé.

Derrière lui, Patouillard apparut, tasse à la main, se mordant la lèvre. Il n’osait pas interrompre son chef.

Comme fou, Émile Benhamou martela le sol. De plus en plus fort. Toujours rien.

Puis il pivota. Trop vite. Et percuta Patouillard.

Le café gicla. Noir, visqueux.

— Dézolé *ss*ef.

— Son officine est ici, grogna Benhamou, balayant la tâche du revers de la main. Bojarski n’a pas voulu ouvrir le coffre alors qu’il n’y a rien d’illégal dedans. Pourquoi ?

— Ze ne sais pas, fit Patouillard qui se préoccupait davantage de la veste de son supérieur que de ses mots.

— Pour la même raison qu’il a dit que ma carte était fausse, qu’il a demandé à lire la commission du juge, le portail et la porte d’entrée soi-disant fermée.

— Parze qu'elle n’était pas fermée la por…

Benhamou, euphorique, le coupa.

— Bojarski nous a baladés, Patouillard. Il ne faisait que gagner du temps. Pendant qu’on se concentre sur le coffre, on ne cherche pas l’officine.

Il tenta d’orienter toute l’attention de son adjoint sur l’intrigue, mais ce dernier, préoccupé par le liquide noir répandu sur le sol, ne voyait pas du tout où il voulait en venir.

— Cela signifie qu’il y a bel et bien un atelier caché ici !

Il jura entre ses dents.

— Ne restez pas planté là ! Allez me chercher Bojarski et Dowgierd.

La pièce baignait d’une clarté d’un nouveau soleil. Il la balaya du regard. Rien. Juste des documents, des outils, des caisses. Pourtant, son instinct hurlait qu’il y avait quelque chose. Tout proche. Il empoigna une armoire et la fit basculer d’un cran. Derrière, un mur nu. Autre impasse.

Il jura.

Ses yeux s’arrêtèrent sur la tache de café tombée sur le sol.

Le liquide disparaissait.

Benhamou s’approcha.

Le café était comme aspiré sous la perceuse radiale.

Il tapa du talon sur le parquet pour détecter un éventuel vide. Il l’avait déjà fait, même résultat. Il s’agenouilla pour passer sa main sous le meuble de l’outil, à l’endroit où le café s'évanouissait, guettant une résonance différente. Du bois, rugueux. Pourtant...

Patouillard revint avec Bojarski.

Presque sans effort, Benhamou déplaça la machine. Dessous, un sol a priori normal. Il frappa du pied. Son visage s’éclaira.

Un son étrange.

Mélange de vide et de tintement métallique. Une note désaccordée dans une partition parfaite.

Discrète, mais distincte.

— Qu'y'a-t-il là-dessous ?

— Rien, répondit Czeslaw. Une vieille cuve inutile.

Benhamou euphorique, presque fou, se saisit d'un tournevis. Il le glissa là où le café disparaissait. Cling.

Un frisson remonta le long de sa colonne.

— Une trappe, fit-il en forçant sur l'outil !

L'urgence pulsait dans ses tempes.

Le bois ploya sous la pression, mais ne céda pas.

Il insista.

— Arrêtez, s'emporta Czeslaw, c'est pas comme ça...

Tous les regards convergèrent vers lui. Même Suzanne attirée par le chahut.

Pas Benhamou qui continuer à forcer sur la trappe.

— Arrêtez, je vous dis. C'est bon, je vais l'ouvrir.

Il s'approcha, ignorant la féminine derrière lui.

— Czeslaw ?

Benhamou tourna la tête. Suzanne. Debout. Droite. Une femme qui croyait encore en son mari. Il allait lui arracher cette certitude. Une seconde de plus. Juste une seconde avant de briser son monde.

Czeslaw glissa sa main dans un espace exigu.

Il actionna un bouton bien dissimulé.

Dans la lumière retrouvée, sous les yeux ébahis, le parquet se scinda.

Une trappe surgit. Sans un bruit. Comme dans un film de science-fiction. Un escalier apparut. Trempé de café.

— Czeslaw… souffla Suzanne.

Les policiers descendirent, libérant la visibilité sur le salon.

La maison devint silencieuse. Trop silencieuse.

Suzanne ne bougea pas. Sa gorge se noua si fort qu'elle peina à respirer. Un vertige la prit. Elle voulait hurler, mais aucun son ne vint. Czeslaw détourna les yeux. Derrière elle, sa fille était figée. Ses bras étaient serrés autour de Pierre, comme pour le protéger d'un danger invisible. Un léger tremblement agitait sa lèvre inférieure.

— Papa… tu nous as menti ?

Czeslaw entrouvrit la bouche, mais les mots moururent sur sa langue. Comment justifier l'injustifiable ? Son propre fils venait de prononcer sa condamnation.

Czeslaw eut envie de parler. De s'expliquer. De dire que tout cela, il l'avait fait pour eux. Mais à quoi bon ? Il n'était déjà plus qu'une ombre dans leur vie, une erreur à oublier. Il aurait préféré les cris, les reproches.

Tout sauf ce mutisme.

— Les enfants, fit Suzanne d'un ton presque calme, allez préparer vos affaires. On va chez papy.

Dans les grands yeux de sa femme, lourds de désillusion, Czeslaw comprit. Toute son existence, il avait cru bâtir quelque chose. Un empire, une famille, une réputation. En cet instant, il ne voyait plus qu'un champ de ruines.

Il avait tout perdu. Absolument tout.

Ses enfants, orphelins.

Ses parents, déçus.

Et Suzanne…

Chapitre 35

Le tribunal s’érigeait, sombre et impérieux, comme une cathédrale où l'on ne priait plus depuis longtemps. La grande salle d’audience glaciale étouffait sous une foule confuse, avide de justice ou de spectacles. Les murmures montaient en lames fines avant de se briser contre les murs sévères, puis retombaient comme une houle épuisée. Une assemblée hétéroclite était entassée sur des bancs inconfortables et noircis par le temps. Policiers aux uniformes impeccables, experts aux allures importantes, banquiers aux costumes onéreux. Les lucarnes, maigres fentes vers le monde extérieur, laissaient entrer un jour timide incapable de réchauffer la pierre. Au fond, une marée de curieux et de journalistes se pressait, affamée de détails.

Le juge leva la tête.

Son regard, affilé comme une pointe d’estoc, traversa Czeslaw Bojarski assis dans le box. Là même où Jo Attia avait tant de fois échappé aux griffes de la justice. Serait-ce pareil pour Czeslaw ?

Un remous parcourut la salle. Antoine Dowgierd entra, ployant sous le poids de la honte. Lorsqu’il aperçut la silhouette de son ami, ses doigts se tordirent nerveusement, comme ceux d'un enfant pris en faute. Czeslaw lui sourit. Ce visage offert, sans rancune, le transperça plus sûrement qu’un poing lancé au plexus.

Le coup de maillet claqua comme un fouet. Sec, mordant.

Le commissaire Émile Benhamou tressaillit. La sueur lui collait la chemise, malgré l’air frais qui stagnait. Le banc lui sciait les reins. Il trépignait, incapable de s’installer.

Un détail le rongeait. Une incompréhension, un vide, un nombre. Après l’enquête, il avait refait les comptes, dans la torpeur de ses nuits blanches. Les dépenses principales des Bojarski, leur train de vie modeste, l’or du coffre. Mais, il manquait de l'argent. Beaucoup d'argent. Près d'un demi-million de francs. Volatilisé.

Dans la foule, au premier rang, il reconnut Suzanne Bojarski, figure de dignité. Malgré ses habits de deuil, ses traits trahissaient davantage la colère que la tristesse. À côté d'elle, son père s'efforçait de retenir une quinte de toux dans un mouchoir élimé.

Le maillet frappa à nouveau. Le monde cessa de respirer.

— Monsieur Bojarski, lança le juge en détachant chaque syllabe, la France vous accuse de faux et usage de faux. Vous avez détourné trois cents millions d'anciens francs. De l'argent aux Français. À ceux qui travaillent honnêtement, à ceux qui peinent. Vous allez devoir répondre de cela !

Benhamou frotta machinalement son dos endolori contre le bois. Treize années d'enquête défilaient dans son esprit. Du premier spécimen dans le bureau du gouverneur jusqu'à l'interrogation au commissariat. Czeslaw Bojarski avait livré sa vie sans mystère, mot après mot. La Résistance, l'après-guerre, les écueils professionnels, ses inventions vaines, les contrefaçons qu'il souhaitait temporaires, sa dosette à café. Puis, ce que Benhamou attendait plus que tout, le 100 nouveaux francs pour mettre sa famille à l'abri.

Dans la salle d'interrogatoire flambant neuve, Czeslaw y avait trouvé un calme presque réconfortant, loin du chaos de Montgeron. L'odeur des matériaux neufs, le touché du métal de la table froide, la lumière brutale, il se pensait dans un laboratoire de chercheur. Là, il avait parlé la voix brisée, conscient désormais que son talent ne survivrait qu'à travers ses crimes. Larmes retenues, il pleurait ses enfants qu'il ne reverrait jamais.

De l'autre côté de la cloison, le commissariat vibrait d'une liesse crue. Des applaudissements sporadiques. Des exclamations joyeuses. Des verres qui s'entrechoquaient. On célébrait l'arrestation du « faussaire du 20e siècle ».

— Zezlaw *Zob*arzki, *Zé*ssla,… *Ch*ézla..., tentait l'agent Patouillard. Bref, le fauzaire de zénie !

Une salve de rires gras.

Benhamou, lui, restait de marbre.

— Reprenons, monsieur Bojarski. Vous fabriquez le papier avec des produits du commerce. Les encres aussi. Et les plaques ?

Czeslaw avait tout dévoilé, soulagé d'un fardeau, comme libéré d'avoir été pris. Il raconta tout dans les moindres détails. Les faux papiers de la

Résistance, ses brevets en échec, les faux billets, il n’avait rien caché. Rien, sauf la partie avec le gang des Traction Avant, trop apeuré par une éventuelle vengeance de Jo Attia sur sa femme et de ses enfants.

— Je vous l’ai dit, huit plaques en zinc. Gravées avec une fraise de dentiste et des petites jumelles…

La main de Benhamou s'abattit sur la table, faisant tinter les menottes.

— Vous vous foutez de moi Bojarski !

Sans un mot, il sortit de la salle d’interrogatoire.

Derrière la vitre teintée, le gouverneur l’attendait.

— Ce n’est qu’un escroc prétentieux, ricana le banquier. Imiter le papier de la Banque de France avec des feuilles achetées à l'épicerie du coin ? De toute évidence, il vous prend pour un imbécile.

— C’est ce qu’on va voir.

Il était impossible qu’un seul homme puisse contrefaire le billet le plus sécurisé d’Europe. Pour cesser cette mascarade, le commissaire organisa le lendemain une reconstitution sur place en présence du gouverneur.

Dans les rédactions, les rotatives chauffaient déjà. La France découvrait, médusée, l’existence de faux billets de 100 nouveaux francs si parfaits que, fait inédit, la Banque de France avait décidé d’indemniser les porteurs de bonne foi.

À Montgeron, la trappe s’ouvrit sur un antre minuscule, à peine trois mètres sur deux. Un capharnaüm intime et étouffant où s'entassaient outils, machines bricolées et matériaux divers sous la lumière jaunâtre d'une ampoule nue. Une moiteur imprégnée d'odeurs âcres de métal et d'encre enveloppait l'espace confiné. Benhamou aurait pu croire à une cave de stockage si son attention n'avait pas été accrochée par ces fragments éparpillés de billets de 100 nouveaux francs qui jonchaient les surfaces de travail. Certains presque achevés, d'autres encore embryonnaires.

— C'est ici, s'exclama le gouverneur en découvrant l'atelier clandestin ? C’est une plaisanterie Benhamou.

Il scruta le local exigu avec mépris. Ses narines frémirent au contact des effluves de solvants et d'huiles qui saturaient l'air.

— Commençons par le commencement, fit le commissaire. Le papier.

Czeslaw acquiesça, en nage. Comme pour se rassurer, ses doigts caressèrent les outils disposés avec une méthode que lui seul comprenait. Il

prit place sur un tabouret circulaire monté sur pivot.

— Un de mes brevets, murmura-t-il en surprenant la mine curieuse de Patouillard.

L’adjoint s'approcha, la mâchoire décrochée comme un enfant dans un magasin de jouets. Une lueur de fierté traversa les traits fatigués de Bojarski.

— Cette invention aussi, on me l’a volée.

Agacé, le gouverneur fit claquer ses doigts, crispé par l'impatience.

— On peut commencer cette mascarade ? Le Président attend mon rapport.

D’un mouvement un peu trop vif, Czeslaw désigna une sorte de robot de cuisine rempli d’eau. Il y glissa un mélange de feuilles à cigarette OCB et de calque transparent. Il actionna le mixeur. Le vrombissement envahit la pièce. La pâte obtenue fut étalée en couches minces sur la claie d’un séchoir.

— C’est tout, s’emporta le gouverneur ? Vous allez nous faire croire que …

Czeslaw, impassible, détacha une feuille, la tendit. Le commissaire la porta à ses oreilles. Un crissement. Le bruissement caractéristique du papier de la Banque de France. Un éclat fugace traversa les prunelles de Benhamou. Pas celles du banquier.

— Cela ne prouve rien, s'emporta-t-il la face empourprée sous sa cravate trop serrée !

— Et pour le filigrane, demanda le commissaire une pointe de défi dans l’intonation ?

Czeslaw s’avança vers sa table de travail, le pas plus sûr.

— J’ai fabriqué un tampon imitant celui du Bonaparte. Il suffit de l’appliquer sur le papier encore humide.

Il s’exécuta sur les feuilles puis tendit le tampon à Benhamou, qui dissimulait mal son attrait.

— Si on confectionne le papier, ce n’est pas très compliqué. J'ai d’ailleurs plusieurs idées pour sécuriser davantage vos filigranes.

Le gouverneur catastrophé se tourna vers le commissaire.

— Ce bandit se moque de nous ! Je vous préviens, je m’en vais.

— Passons à l’impression, ignora Benhamou décidé à confondre le criminel.

Il suivait chaque geste de Czeslaw, expert à chaque poste.

— Il faut mélanger plusieurs produits, expliqua ce dernier l'œil brillant de détermination.

— Des encres du commerce, demanda Patouillard innocemment ?

Le gouverneur manqua s'étrangler, incapable de recouvrer son aplomb. Czeslaw, lui, saisit quelques pots. Ses doigts, précis, mesuraient les doses comme on pèse de l'or. Il réalisa quatre mixtures, pour autant de couleurs, Cyan, Magenta, Jaune et Noir.

Puis il s'installa derrière une petite presse à main, usée jusqu'à la patine.

— Une adaptation maison. Vous connaissez le principe de taille-douce. C'est l'inverse de la typographie, l'encre se loge au creux de…

— Pour qui vous prenez-vous, fulmina le gouverneur outré !

Benhamou détourna l'attention des deux hommes en questionnant le faussaire sur les fameuses plaques.

— Du zinc, répondit-il. Plus souple.

Son sourire involontaire trahissait sa fierté d'artisan, heureux de captiver ainsi son auditoire. Pour la première fois de sa vie, dans ce capharnaüm d'outils et d'odeurs, on l'écoutait. On le reconnaissait.

Ses mains, libérées de leurs menottes, reproduisaient les mouvements avec une précision d'horloger. Il parlait d'une intonation douce, mais assurée, comme s'il enseignait à des apprentis. Une fraise de dentiste détournée traçait sur le zinc des sillons d'une finesse troublante. Des jumelles, métamorphosées en loupe binoculaire, dévoilaient les reliefs minuscules du métal. Ses doigts effleuraient le papier avec la délicatesse d'un pianiste, vif et concentré, sans aucune hésitation. Ses gestes dansaient avec une aisance hypnotique. Chacun d'eux racontait une histoire, celle d'un artisan au sommet de son art.

Benhamou observait, fasciné. Il ne voyait ni défi ni arrogance dans cette attitude, seulement l'exaltation pure d'un homme face à son œuvre. Aussi animé que lui pouvait l'être.

Le faussaire enduisit sa plaque d'un jaune profond. D'un geste expert, il essuya l'excès d'encre laissant peu à peu apparaître les gravures. Il inséra la plaque dans sa presse modifiée. La machine gronda, étouffant un râle de métal et de bois. Sur le papier, une première couche jaune émergea, spectrale, indéfinie.

Il suspendit le geste, presque cérémonieux

— Il faut que ça sèche, justifia-t-il. Ensuite je reprends la planche et je répète le procédé avec les trois autres plaques.

Il désigna plusieurs jeux d'impression, chacun arrêté à chaque étape. Cyan, magenta. Chacune d'entre elles se rapprochait encore un peu plus du billet fini.

Benhamou suffoquait. Les murs se refermaient.

Il arracha sa cravate, incapable de cligner des yeux.

— De plus clair à plus foncé, continua Czeslaw.

Vint la dernière plaque, l'encre noire, la touche finale. La pièce, lourde et chaude, ne vibrait plus que du froissement du papier et des mots précis du faussaire. Il poursuivait ses explications drapées dans la rigueur d'un maître qui enseigne son ultime secret.

Lorsque la feuille sortit, Benhamou se figea. Un tremblement discret agitait ses mains. Devant lui, un billet Bonaparte parfait, sauf l'absence des lettres et des chiffres.

L'agent Patouillard se pencha en avant, bouche entrouverte.

Imperturbable, Czeslaw aborda la typographie comme une formalité. Ses doigts caressèrent le papier avec la tendresse méthodique de celui qui ferme les paupières d'un mort. Chaque explication était une gifle au prestige de l'institution.

Le gouverneur renâclait, les veines de son cou palpitaient, son orgueil manquait d'air. Des mois de labeur académique pulvérisés en quelques heures par un homme seul, dans sa cave. Jamais Benhamou n'avait vu cet homme-là céder à l'émotion. Son teint rouge d'indignation vira au blanc quand la vérité s'imposa.

— Et voilà, annonça Czeslaw avec l'enthousiasme d'un créateur qui dévoile son chef-d'œuvre. Un vrai faux billet de 100 nouveaux francs.

— *Z*'est formid…, entama Patouillard avant de se retenir menacé par le courroux de son chef.

Benhamou prit le spécimen comme un objet sacré. Il le palpa, le caressa, le renifla. Ses yeux affûtés s'attardèrent sur chaque détail, chaque trait, chaque nuance d'encre. Un poids invisible écrasa l'espace, troué seulement par sa respiration, plus profonde.

— Il est... parfait, souffla-t-il comme si le mot lui échappait.

Le gouverneur arracha le billet des mains du commissaire. Ses doigts tremblants parcoururent la surface, traquant la moindre faille, l'imperfection. En vain. Son visage se crispa, décomposé sous le poids de l'humiliation.

— C'est un crime, s'étrangla-t-il. Une insulte à la Nation ! À la République !

Ses pupilles dilatées dévisageaient Czeslaw comme si le diable venait d'inventer la machine à imprimer l'Enfer.

Benhamou, lui, ne pouvait réprimer un sourire intérieur. Tout devenait clair. Un seul homme, un secret qu'il n'avait jamais partagé, pas même avec sa femme.

Cette vérité vibrait en lui comme une révélation.

Il chercha du regard Patouillard, qui l'avait suggéré des années plus tôt. Il lui adressa un geste de la tête, imperceptible, empreint de regret et d'excuses silencieuses.

— Comme vous le constatez, reprit Czeslaw, les actuels billets ne sont pas si difficiles à reproduire. Je pourrais vous proposer des améliorations pour …

— J'en ai assez entendu, coupa le gouverneur !

Il tourna les talons, sa dignité traînant derrière lui comme une cape en haillons.

Czeslaw leva la tête, surpris.

— …des évolutions sur le papier, les encres, les filigranes...

— Assez ! Vous êtes un criminel.

Les derniers mots se perdirent dans l'escalier. À chaque marche, le banquier semblait laisser derrière lui un peu de sa superbe.

Benhamou esquissa un sourire qu'il ne sut contenir. L'ironie. Le fier gouverneur devrait expliquer au Général de Gaulle que l'ennemi n'était pas la Russie, mais un homme seul dans sa cave. Un génie minuscule défiant un empire bancaire en imprimant ses propres billets comme un vulgaire distillateur d'alcool frelaté.

Il ravala son amusement trop tard, Czeslaw l'avait remarqué. Leurs regards se croisèrent, complices malgré eux. Benhamou se détourna, examinant les plaques, jaugeant l'ampleur du travail comme on contemple la fresque d'un maître.

Patouillard, fasciné, n’avait rien perdu de la démonstration. Il s’approcha, comme devant un prestidigitateur.

— Monsieur Zobarski, murmura-t-il. Pourriez-vous me le dédicacer, s'il vous plaît ? « Le fauzaire du 20e ziècle ». Ce serait formidable.

La réplique du commissaire fusa.

— Patouillard ! Sérieusement ?

Benhamou reporta son attention sur Czeslaw, plus scrutateur que jamais.

— Vous venez de créer un billet neuf, mais ceux que nous avons interceptés étaient tous usagés. Comment …

Un grognement impérieux l'interrompit depuis l'étage supérieur.

— Commissaire ! Je dois rendre mon rapport au Président. Immédiatement.

Le ton ne souffrait aucune discussion.

Benhamou acquiesça le pied déjà sur la première marche.

— Patouillard, convoquez-moi Paris Match.

Puis il disparut dans l’escalier.

— Monsieur Patouillard, chuchota Czeslaw.

Il lui tendit discrètement un billet de 100 francs.

— Voici votre dédicace.

— Oh merzi beaucoup, monsieur *Zob*arski.

L'adjoint s'en saisit, illuminé comme un matin de Noël.

Un coup de maillet claqua dans la salle du tribunal.

Benhamou releva les yeux. En face, dans le box des accusés, Czeslaw ne ressemblait plus à l’homme de l’atelier.

La lumière crue découpait ses traits, creusant des ombres profondes. Là où flamboyait jadis l’étincelle du génie, il ne restait qu’un masque raviné par l’épreuve.

Devant le juge, les experts se succédèrent, alignant leur jargon. Chimistes, graveurs, maquettistes, typographes, spécialistes en micro-impression. Chacun détailla la complexité du travail avec une précision chirurgicale. Ils voulaient accabler, ils ne firent que célébrer, malgré eux, la virtuosité du faussaire.

Dans le public, des frémissements passaient. L’air se chargeait d’une compassion muette, insoutenable au magistrat. Ces experts l’insupportaient tout autant que les journalistes.

Son maillet frappa plus fort, comme pour briser cette montée.
Revanchard, il fixa l'homme qui avait attrapé ce criminel.

— J'appelle le commissaire Émile Benhamou.

Le policier se leva.
Une seule pensée battait dans sa tête.
Personne, jusqu'ici, n'avait évoqué les cinq cent mille francs disparus.

Chapitre 36

À la demande du juge, le commissaire Benhamou s’installa à la barre.

Il exposa son enquête, la prudence du faussaire, les obstacles surmontés, l’intelligence redoutable de son adversaire.

Soudain, une scène surgit dans son esprit, brisant sa gravité.

Les journalistes de Paris Match avaient investi l’officine. Czeslaw se tenait raide, mine fermée. Ses mains, nues, tremblaient légèrement, incapables de se stabiliser face à l'objectif du photographe.

Lorsqu'une première question sur son art émergea, une lueur s'alluma dans ses yeux, et il s'ouvrit, lentement, timidement.

Peu à peu, la lumière du projecteur cessa d’être une épreuve.

Sous l’œil du commissaire Benhamou et de son adjoint, Czeslaw reproduisit méticuleusement son processus, de la création du billet jusqu'à la finition, l’illusion parfaite. Un véritable chef-d'œuvre. Avide de reconnaissance, déterminé à démontrer son talent, Czeslaw se donnait sans retenue.

Benhamou fut surpris de le voir livrer l’intégralité de ses secrets avec une naïveté enfantine. Savait-il seulement ce qu’il risquait en dévoilant autant de preuves compromettantes ?

Le reporter, hypnotisé, oubliait de prendre des notes, suspendu aux paroles du faussaire. Le photographe, bouche entrouverte, omettait de déclencher son appareil. Même Benhamou, adossé au mur, bras croisés, se retrouvait capté par cet homme qui avait hanté ses pensées pendant plus d'une décennie.

Se souvenant soudainement de la question du commissaire, Czeslaw compléta, la voix basse presque distante.

— Dernière phase, le vieillissement.

Devant un auditoire médusé, il avait plongé ses créations immaculées dans une étrange cuve métallique.

— Dans cet appareil, avait-il expliqué avec une fierté d'artisan, je dispose des tampons de suie et j'ajoute de la poussière récoltée à

l'église.

— On dirait une machine à laver, avait lâché Patouillard, incrédule.

La figure de Czeslaw s’éclaira, le dernier véritable sourire que Benhamou lui eût vu.

— C'est exactement cela, répondit-il, mais ici on ne lave pas, on salit.

Le tambour s’arrêta, et Czeslaw en extirpa les billets, vieillis à la perfection. Ils respiraient une authenticité poignante. Tragiquement parfaits.

Le journaliste acquiesça

— C'est fascinant.

Puis, rangeant son carnet.

— Il faudrait maintenant une photo du meilleur commissaire de France.

Benhamou se redressa, un éclat de fierté au fond de son âme. Coupable. Déjà la veille, de Gaulle l’avait félicité personnellement. Ses collègues avaient trinqué à son succès, mais leurs compliments s'étaient dilués dans l'empressement de passer à autre chose.

Il s’immobilisa face à l’objectif, la loupe en main. Avec Patouillard à ses côtés, il posa devant les chefs-d’œuvre du maître faussaire, le trophée d’un chasseur au milieu de ses prises.

Le flash crépita.

L’atelier se vida comme on baisse le rideau au théâtre.

Avant de quitter Montgeron, Czeslaw s’approcha de lui. Un regard furtif, presque imperceptible, s’échangea entre eux, une lueur d’une émotion indéfinissable. Peut-être du respect. Une forme d’estime muette.

— Avez-vous des nouvelles de ma famille, demanda-t-il la voix à peine audible ?

Benhamou secoua lentement la tête.

— Les journalistes non plus n'arrivent pas à joindre Suzanne.

Dans la voiture qui les ramenait à la prison, un voile pudique s’installa. Des pensées que ni l’un ni l’autre n'osait témoigner. Czeslaw, tourné vers la fenêtre, affichait une étrange sérénité. Le commissaire esquissa une expression amicale, aussitôt rongé par la culpabilité d’éprouver pareille sympathie.

Il entrouvrit la vitre. L'air de Paris s'engouffra dans l'habitacle, chargé de relents d'asphalte mouillé et de tabac froid. Les lumières de la ville se

reflétaient dans les flaques, créant un kaléidoscope de couleurs qui semblait imiter les encres de Bojarski.

— Je lui dois tout vous savez, reprit soudain Czeslaw le ton grave. Derrière chaque grand homme se cache une femme.

Quelque chose avait changé dans l'attitude de Czeslaw. Le masque du faussaire se fissurait, laissant entrevoir une vulnérabilité jusque-là inconnue.

Les yeux de Czeslaw se posèrent sur ses mains menottées. Ses doigts, si habiles à tromper le monde entier, tremblaient.

— J'ai un cancer.

Son visage, pourtant marqué, resta étonnamment calme.

— Moins d'un an, peut-être. Je ne reverrai pas mes enfants…

Sa voix s'éteignit dans un étranglement.

Le corps du commissaire se crispa. Une douleur sourde lui comprima la poitrine, comme si on venait de lui annoncer la mort d'un membre de la famille.

Il avait bien cru déceler des larmes rouler sur les joues de son prisonnier, mais pas un seul sanglot. Il détesta cette intimité, cette humanité inattendue. Ce qu'il avait toujours recherché était un monstre, un tueur, un être capable de manipuler, de tromper, d'exploiter sans scrupule. Mais là, après toutes ces années de traque, il n'y avait ni faussaire, ni criminel, encore moins un gangster susceptible de piéger d'explosif sa maison.

Juste un homme comptant ses derniers jours.

— Je voulais mettre ma famille à l'abri. Pour… après.

La mort rôdait, et pourtant, Czeslaw affichait une sérénité désarmante. Benhamou hocha la tête, incapable de parler. La haine, qu'il avait nourrie pendant tant d'années, s'était dissipée.

— Czeslaw … pourquoi n'avez-vous pas fui après l'appel d'Antoine Dowgierd ?

— Pour les enfants. Nous ne voulions pas qu'ils interrompent leur année scolaire.

— Quoi ?

— Avec Suzanne, nous avions prévu de partir vivre en province. Changer d'établissement en cours d'année, ce n'est pas bon pour eux.

Émile Benhamou demeura sans voix.

Quelques jours plus tard, Paris Match sortait son numéro.

Dans le froid de sa cellule, Czeslaw y puisa un maigre réconfort. Son nom, son œuvre exposaient au grand jour, dans le magazine des célébrités. Un homme tel que lui, faussaire de métier, propulsé sous les feux de la rampe... Il aurait voulu partager cette gloire avec Suzanne. Sans elle, rien n'avait de sens.

Ses échecs professionnels l'avaient poussé dans la clandestinité. Hier encore, il se cachait dans l'ombre de son officine exiguë. Désormais, il devenait une vedette. Son nom circulait des commissariats aux salons feutrés des numismates, jusqu'aux coffres blindés des banquiers.

Enfin reconnu, il retrouvait cette sensation oubliée depuis la Résistance, lorsque chaque acte comptait, lorsque son habileté sauvait des vies. Aujourd'hui, il ne sauvait plus rien. Même pas sa propre famille. L'ivresse passa, un mirage aussitôt dissipé. Il avait gravé sa place dans l'Histoire, mais il avait tout perdu.

Jamais il n'avait espéré être aussi célèbre, mais jamais il ne s'était senti si seul.

Les larmes, silencieuses et chaudes, glissèrent sur ses joues. Devant lui, la photo jaunie, qu'il avait tant usée. Sa mère et son père avaient tout sacrifié pour lui offrir un avenir meilleur. Qu'auraient-ils pensé de lui, leur fils devenu le pire faussaire de France ?

— Quelqu'un pour vous. Parloir.

Czeslaw s'enthousiasma, c'était sûrement Suzanne.

Il lissa nerveusement sa veste, ébouriffa ses cheveux, tenta de se redresser. Quand il aperçut celui qui l'attendait, il s'affaissa.

Ce n'était pas Suzanne. C'était Benhamou.

— Écoutez... commença le commissaire, vous avez passé votre vie à défier les protections bancaires. Si vous la finissiez en créant de nouvelles sécurités ?

Czeslaw haussa un sourcil. Surpris

— Cela pourrait peser dans votre procès, poursuivit Benhamou. Vous avez déjà les idées. Vous êtes plus qualifié que quiconque pour renforcer notre monnaie.

Un rayon de lumière perça les murs de la prison, balayant ses ténèbres.

Après tant d'années à jouer le fantôme, voilà qu'on lui proposait d'exister autrement. De réparer, peut-être, ce qu'il avait brisé. Il pouvait se racheter

auprès de sa famille... et même de monsieur Tessèdre.

Les deux hommes se serrèrent la main, scellant un accord.

— Et demain. On retourne à Montgeron. Pour la télévision.

Chez lui, Émile Benhamou contemplait la une du journal : BENHAMOU ARRÊTE LE CÉZANNE DE LA FAUSSE MONNAIE. Il avait bel et bien débusqué le gang des *artistes*. L'*artiste*. Il aurait dû éprouver du triomphe, de la fierté, en buvant son whisky, il ne ressentait rien d'autre qu'un vide immense.

Que restait-il désormais que cette traque était terminée ? Un chasseur sans proie. Un homme sans cause. Là où battait son obsession, il ne demeurait plus qu'un gouffre.

Son existence s'étendait devant lui. Les années de sacrifice, les nuits sans sommeil, les repas manqués. La vision de sa femme s'imposa, sa figure lasse, sa voix désabusée. *« Tu ne rentres pas ce soir ? »*. Et ses enfants qui grandissaient sans lui.

Pourquoi, au juste ? Une médaille accrochée au mur d'un appartement vide ? Qui était coupable de ce gâchis ? Le gang de criminels responsable de ce qu'était devenue sa vie n'existait pas. Une illusion. Une chimère.

Le verre de whisky se brisa sur le sol.

Émile Benhamou s'effondra en sanglots.

À qui pouvait-il en vouloir ? Qui d'autre qu'à lui-même ?

Pas à Czeslaw. Tous deux vivaient leur heure de gloire, sans plus personne pour la partager. Au fond, n'étaient-ils pas semblables ? Malheureusement, non. Czeslaw, lui, avait offert beaucoup d'argent à des associations.

Émile se prit la tête entre les mains, les yeux noyés dans les éclats de verre. Il ne valait pas mieux qu'un criminel. Le constat était cruel.

Les larmes coulèrent jusqu'à lui vider le corps.

Que pouvait-il faire ? Donner aux enfants des orphelins de la police ? Il se le promit, chaque année à partir de ce jour. Maigre consolation.

Peu à peu, il retrouva son calme. L'oxygène revint dans ses poumons. Et si ce n'était pas une fin, mais un commencement ?

Un recommencement.

Après tout, les journaux avaient dû porter sa photo jusque dans le Midi. Peut-être que sa famille l'avait vue, peut-être qu'elle éprouvait une pointe de fierté.

Peut-être que… cette fois...

Les joues en feu, il attrapa son téléphone. Il composa ce numéro qu'il connaissait par cœur. Chaque sonnerie, comme un écho dans sa poitrine, résonnait jusqu'à cette voix féminine, loin mais familière.

— Allô ?

— C'est moi, murmura-t-il, la gorge serrée.

Un vide l'enveloppa, empli de toutes les paroles non dites, des reproches accumulés, des regrets innombrables.

— Émile ?

Une décharge remonta jusqu'au cœur de Benhamou, comme si une porte rouillée s'était brusquement ouverte.

Dans ce simple mot, son prénom, il avait cru percevoir une nuance d'espoir.

Le timbre sec du juge l'arracha à son souvenir.

Dans le tribunal, la foule l'observait.

— Quelque chose à ajouter commissaire ?

Les doigts du magistrat tapotaient nerveusement le bois de son pupitre.

Il s'agaçait de cette presse qui faisait d'un faussaire un génie, de ce procès un spectacle. Paris Match, en tête, glorifiait cet individu, ce *Cézanne*, comme la nouvelle star de la capitale artistique.

Ce n'était qu'un voleur, un criminel, un traître.

— Commissaire ?

Benhamou tourna lentement son regard vers le box des accusés. Czeslaw n'était plus qu'une ombre, un homme brisé par la prison. Il avait jeté ses dernières forces dans la rédaction d'un brevet rassemblant les différentes améliorations pour sécuriser la monnaie.

Émile Benhamou s'adressa au magistrat, la voix plus ferme qu'il ne l'aurait cru.

— Nous gagnerions tous à comprendre des techniques aussi ingénieuses que celles développées par monsieur Bojarski. Nous devrions considérer ses idées d'évolution pour notre …

— Merci, monsieur le commissaire, trancha le juge.

Des bruissements flottaient dans l'assemblée. Il se redressait un peu plus à chaque chuchotement favorable à l'accusé.

Émile Benhamou insista.

— J’ai en ma possession un document où Czeslaw Bojarski a consigné différentes améliorations pour sécuriser nos billets nationaux, témoignant d'une véritable volonté à réparer ses torts.

— Ça sera tout, monsieur le commissaire !

Le ton du juge montait, acéré. Les brouhahas d’étonnement se mirent à résonner.

Benhamou se redressa, les épaules carrées.

— Ses idées qui seraient précieuses pour la protection monétaire de notre pays. Des innovations dont il cède les droits à la France.

Le maillet du magistrat s'abattit comme un coup de feu, arrachant un sursaut à la salle. Il transperça Benhamou d’un œil noir, venimeux, porteur d'un avertissement sans équivoque.

Le commissaire sentit son cœur se serrer.

Ainsi s'écrase une vie sous la justice des hommes, pensa-t-il.

Quant aux cinq cent mille francs, il préféra garder le silence. Il les retrouverait tout seul.

Le maillet claqua à nouveau.

— J’appelle le prévenu à la barre. Monsieur Bojarski.

Chapitre 37

Émile Benhamou reprit sa place parmi la foule, les yeux sur son ancien adversaire. Czeslaw se leva lentement, comme si chaque vertèbre de son corps protestait contre le poids du monde. Il avançait, une silhouette fragile, un homme brisé. À chaque pas pourtant, un frémissement sourd traversait la salle, une onde d’admiration plus que de dégoût.

Le magistrat tenait enfin sa proie.

L'écran de télévision avait nourri sa fureur. Dans l'antre clandestin de Montgeron, le faussaire dissertait de son art avec la sérénité d'un maître peintre commentant ses toiles. Une prestance involontaire qui éclipsait un instant l'abomination de ses forfaits.

Outré, le juge se leva à demi, tonnant comme un orage d'été.

— Monsieur Bojarski, vous érigez vos crimes en exploits ! Vous vous glorifiez d'être le faussaire du XXe siècle !

— Cette formule vient des policiers, tenta Czeslaw d'une voix blanche. Pas de moi.

Les joues du magistrat bouillirent davantage, une veine battant à sa tempe. Benhamou vit les épaules de Czeslaw s’affaisser encore. Il revit le jeune homme brillant, trop brillant pour son premier employeur, trop honnête pour se faire dépouiller de ses brevets. Un idéaliste accablé par l’injustice.

Les murmures gonflèrent avant d'être brutalement étouffés par un coup de maillet. L'opinion publique était là, palpable, vibrante, prête à basculer pour cet homme qui devenait, sous leurs yeux, une légende.

— Rien n'est de votre faute, cracha-t-il ! Vous volez la nation, vous sapez sa confiance, vous...

— Au contraire monsieur, l'État gagne des taxes sur chacun des billets que je...

— Attitude outrancière !

Le magistrat s’acharna sur son maillet, clôturant les débats sans appel. La salle, elle, tenait déjà son verdict.

Au nom de la loi, Antoine Dowgierd fut acquitté pour avoir dénoncé le faussaire, sa trahison requalifiée en acte civique.

— C'est injuste, clama-t-il pour se dédouaner, c'est l'homme le plus honnête que je connaisse.

— Vous avez de bien mauvaises fréquentations, siffla le juge un rictus satisfait.

Deux policiers emportèrent Antoine, qui disparut dans l'indifférence, comme s'il n'avait jamais existé.

Benhamou détourna péniblement son attention vers le gouverneur de la Banque de France. Ce sourire suffisant lui soulevait le cœur. L'homme jubilait d'avoir terrassé un ennemi de l'État, savourant que *son* billet infalsifiable ait triomphé du génie subversif. Les journaux, en célébrant les talents du faussaire, polissaient encore l'auréole du banquier qui l'avait débusqué.

Il se retourna vers Benhamou et lui adressa un signe victorieux, expression d'une joie malsaine. Les poings du commissaire se nouèrent malgré lui. Il se souvenait de l'arrogance de ce haut fonctionnaire à l'époque où l'Algérie demeurait française. Une pensée corrosive lui vrilla les entrailles. Si la guerre avait éclaté plus tôt, aurait-il eu une carrière ? Si lui, Émile Benhamou, avait été un paria autant que Czeslaw Bojarski ?

Ce gouverneur l'aurait-il seulement regardé ?

Cet homme qui avait sabordé le recrutement de Czeslaw.

— Pour une question d’exemplarité, avait-il dit, le gouvernement et le général de Gaulle refusent catégoriquement l’intégration de votre... *protégé*.

Cette blessure hantait le commissaire, aiguisée par des années de sacrifices. Il s’était donné corps et âme à un idéal qui ne lui apportait aucune satisfaction. Et l’échec ultime, ne pas avoir recruté Bojarski, rendait ce gouffre encore plus douloureux.

— C’est terminé, avait-il simplement dit à Czeslaw au parloir.

Il semblait aussi accablé que le prisonnier. L'image de Jo Attia lui traversa l'esprit. Dehors, libre, tranquille.

Il souffla.

— Tout ça pour quatre petites erreurs.

— Des erreurs, s’interrogea Czeslaw ?

— Sans vos quatre défauts, on n’aurait rien vu.

— Ce sont des différences. Et il y en a cinq.

Benhamou écarquilla les yeux. Il énuméra les quatre anomalies qu'il avait repérées.

Czeslaw précisa la cinquième.

— Au-dessus du nombre, une feuille verte n'est pas totalement refermée.

Les deux hommes sourirent ensemble.

Un sourire triste, mais sincère.

Benhamou soupira.

— Votre épouse refuse toujours de venir ?

Le mutisme de Czeslaw répondit à sa question. Sa femme l'abandonnait. Elles le font toutes, mais la plupart attendent au moins le procès.

— Comment avez-vous fait pour l'eau, Czeslaw ?

Cette dernière interrogation le taraudait depuis le début des démonstrations.

— Il vous fallait beaucoup d'eau pour votre papier. On a vérifié la consommation de toute la région. Rien d'anormal chez vous, comment avez-vous fait ?

Les yeux clairs de Czeslaw s'animèrent alors d'une lueur presque enfantine.

— J'avais un système de récupération des eaux de pluie. La toiture de la villa était conçue pour cela.

— Mais... quel architecte a bien pu vous proposer une telle installation ?

— Aucun.

La posture de Czeslaw se fit plus assurée, presque digne.

— J'ai bâti ma maison. Je vous l'ai dit, j'ai un diplôme d'architecte en Pologne.

Benhamou resta bouche bée.

Il eut un rictus de compassion face à ce que personne ne visitait, ou presque. Dans les couloirs, le commissaire avait croisé quelques groupies fascinées par le détenu médiatique. Cette attraction morbide des femmes pour les criminels célèbres l'avait toujours déconcerté.

Ce fut leur dernière rencontre.

Depuis, le Polonais s'était muré dans une torpeur muette, repoussant avec obstination journalistes et curieux. Privé des siens, la gloire avait pris un

goût de suie. Plus cruel encore, il ne pouvait plus créer, plus façonner la matière de ses doigts d'artiste. Son identité se dissolvait dans l'uniforme terne du détenu désœuvré.

Son mal de dos chronique s'était ranimé, lancinant comme une complainte. Ce n'était pas l'argent perdu qui l'accablait, c'était tout le reste. Sa famille. Son génie. Sa santé.

La gloire factice s'était effilochée comme un costume de théâtre sous la pluie. Les derniers articles élogieux glissaient. La solitude, jadis complice silencieuse de ses créations, s'était muée en geôlière impitoyable.

Un matin, un réalisateur le sollicita pour porter son histoire sur grand écran, faire de sa vie un film. Czeslaw avait tout simplement refusé de rencontrer le cinéaste. L'oisiveté et l'absence des siens l'écorchaient vif, bien plus que ne l'avaient jamais flatté les louanges d'inconnus.

Plus tard, les médecins lui annoncèrent qu'il souffrait d'une lésion vertébrale bénigne, non du cancer qu'il redoutait. Cette nouvelle, censée le rassurer, creusa au contraire un gouffre sous ses pieds. Il vivrait, certes, mais cette vie s'écoulerait entre quatre murs de béton.

Ses doigts tremblaient sur la couverture du Paris Match où sa photo s'étalait comme celle d'une vedette de cinéma. Le papier glacé crissait sous ses paumes moites. Un maître, proclamaient-ils, érigé en légende par ceux-là mêmes qui le condamnaient.

Il inspira, sentit la brûlure salée des larmes. Puis arracha la première page. Une autre. Encore. Il s'acharna, déchiqueta les feuilles jusqu'à ce que son nom se pulvérise en confettis inertes sur la pierre froide de sa cellule. Seule la mort aurait pu lui rendre la liberté.

Une mélancolie si noire l'engloutit que les gardiens s'en alarmèrent.

C’était cet homme-là qu’Émile Benhamou observait dans le grand tribunal austère, une épave. Les médecins l'avaient sauvé, diagnostiqué comme doté d'une intelligence supérieure, mais perdu pour lui-même, gâché.

L'avocat se dressa alors.

Sa voix résonna.

— Mon client monsieur Bojarski, s'enflamma-t-il avec une théâtralité étudiée, aurait pu monnayer ses talents auprès de la pègre. Il ne l’a point fait ! Au contraire, il a protégé la nation de ce péril.

Sa conviction paraissait authentique, presque ardente.

— Monsieur Bojarski aurait pu emporter ses secrets dans la tombe. Il ne l'a point fait ! Il les a dévoilés en toute transparence à la police afin que notre patrie puisse perfectionner la sécurité de sa monnaie.

Il ignora le juge qui se pinçait les lèvres.

— Monsieur Bojarski aurait pu déposer des brevets aux quatre coins du monde et en tirer des bénéfices. Il ne l'a point fait ! Il les a réservés, gracieusement, à la France.

Benhamou acquiesça imperceptiblement.

Une fatigue soudaine l'accabla, mélange d'épuisement et de résignation. Un ennui qui ressemblait trait pour trait au désespoir.

Tout ce temps à poursuivre une ombre, à traquer un fantôme. À sacrifier chaque battement de cœur pour cette affaire. Et maintenant ?

La voix de son ex-femme au téléphone retentissait encore, cruelle dans sa netteté. Il avait imaginé, naïvement peut-être, que la célébrité lui rendrait sa famille. « *Nous avons une nouvelle vie, et nous sommes heureux. Laisse-nous en paix*. »

Sur le buffet, les photographies jaunissaient. Le policier avait résolu l'affaire du siècle, mais l'homme, lui, n'avait plus rien. Rien d'autre que le manque.

En cela, il s’estimait tout aussi condamné que Czeslaw.

— Comme le veut le droit français, annonça le juge à contrecœur, la dernière intervention revient à l'accusé.

Czeslaw Bojarski se redressa avec une lenteur qui suspendit toutes les poitrines. L'assemblée le contemplait, mélange de curiosité malsaine et de pitié distante. Émile Benhamou oublia un instant ses douleurs, tous ses sens en éveil, focalisé sur son plus redoutable adversaire, devenu objet de compassion.

Tous s'impatientaient d'écouter le Maître de la Fausse Monnaie.

Czeslaw saisit un papier froissé où quelques mots étaient griffonnés. Un rayon perça la lucarne, effleura sa silhouette chétive, nimba ses cheveux d'une clarté fragile, presque sacrée.

— La France m'a accueilli, commença-t-il. Elle m'a tout donné. C'est à elle que je dois mes deux merveilleux enfants, Marie et Pierre.

Sa voix se brisa sur leurs prénoms. Le gouverneur, au premier rang, hochait la tête avec dédain. Czeslaw déglutit avec peine.

— C'est pour eux que je vous demande de pouvoir réhabiliter le nom qu'ils portent. Je regrette profondément le tort que j'ai fait à la Banque de France, d'autant plus profondément que je n'ai voulu faire de mal à qui que ce soit.

Le juge haussa les sourcils, une lassitude hautaine qui annonçait la sentence avant qu'elle ne tombe.

Czeslaw, appliqué dans sa supplique, ne le voyait pas.

— Ne m'enlevez pas cet espoir de payer ma dette, d'être utile, de faire le bien. Laissez-moi l'espoir de pouvoir créer à nouveau, de travailler de mes mains. Laissez-moi l'espoir de pouvoir rendre le sourire à mes enfants.

Sa dernière phrase resta suspendue, puis se perdit contre les murs austères de la salle d'audience.

Certains détournèrent la tête, d'autres serrèrent les mâchoires pour contenir leur émotion. Benhamou se crispait d'une rage refoulée, impuissante.

Par la lucarne apparut soudain un arc-en-ciel qui se dessinait sur fond de nuages d'encre. Le ciel avait choisi son camp.

Puis le juge trancha, un rictus satisfait aux lèvres.

— Vingt ans.

Deux mots. Une vie brisée.

L'air cessa de circuler. Un frisson glacé serpenta entre les rangées, souffle d'un tombeau qu'on referme. Czeslaw encaissa le coup, nuque raide. Pas un cri, pas une plainte. Il se tenait là, seul, déjà retranché du monde des vivants.

Benhamou sentit le froid l'envahir. Il n'était plus certain de qui, du juge ou de lui-même, venait d'assassiner cet homme.

Par la lucarne, l'arc-en-ciel avait disparu.

Chapitre 38

13 ans plus tard, 1977

La porte blindée s’ouvrit dans un râle métallique.

Czeslaw fronça les sourcils sous la lumière crue.

La première bouffée d'air libre lui déchira la poitrine, ses poumons avaient désappris à respirer. Le vertige le saisit, une nausée acide remonta.

Paris tanguait.

Douze ans de couloirs sombres, et le monde avait tourné sans lui. Il avait vu défiler l’Histoire par la lucarne étroite de sa cellule, spectateur d’une société qui l’oubliait. Mai 1968, la démission du Général de Gaulle, son décès, la majorité abaissée à 18 ans, mais aussi le dernier concert des Beatles, l’assassinat de JFK, les premiers pas sur la lune, et le récent choc pétrolier qui faisait grimper le cours de l’or.

Et Jo Attia était mort. Libre et en paix.

Les femmes, désormais, possédaient des droits. Dès 1965, elles pouvaient travailler et ouvrir un compte en banque sans l’autorisation d’un homme. Puis vinrent la contraception et l'avortement, autant de brèches dans l'ancien ordre patriarcal qui s'effritait.

La vie avait changé.

Czeslaw ébaucha un pas, incertain. Son corps rongé par la maladie traînait comme un boulet. L’air libre avait une odeur âpre, étrangère. Ses joues creusées, le front tiré, les tempes ridées par douze ans d’ombre.

Les automobiles avaient des formes insolentes et des vrombissements qu’il n’aurait su reconnaître. Les carrosseries exhibaient des teintes criardes, tout comme les vêtements impudiques. Les femmes qui étaient habillées de jupes écourtées et de décolletés audacieux. Les hommes ne portaient plus de chapeau. Et plus personne ne disait bonjour.

Czeslaw dérivait dans ce monde étranger, ivre d’épuisement.

Des quartiers entiers avaient éclos comme des champignons après l'orage. La quiétude d'autrefois cédait place à une symphonie discordante : rires d'enfants, éclats d'adultes, klaxons rageurs qui s'égosillaient. La vie s'était emballée telle la bobine d’un film qu’on déroule trop vite, au risque de tout déchirer.

La porte de la prison se referma derrière lui, le forçant à avancer d’un pas dans cet autre univers.

Il avait connu des délivrances, le Débarquement, la libération de Paris, celle de toute la France. Celle-ci était sans ivresse, fade comme la piquette de l’occupation. Il ne possédait plus qu’un sac de quelques bricoles et ses habits ternes, d’un temps oublié.

Douze ans plus tôt, l’or de son coffre-fort avait été saisi par l’État pour préjudice subi. La villa de Montgeron, les véhicules, tout fut bradé aux enchères. Comptes bancaires vidés jusqu'à la lie. Benhamou n’avait pas été surpris de les trouver peu remplis. Sur les trois millions de francs estimés, Czeslaw en avait remboursé à peine un. Le reste, soldé par les douze années qu’il venait de passer enfermé.

Malgré sa peine réduite pour bonne conduite, il n’était plus personne, plus rien. Une silhouette effacée, drapée de vieilles fripes imbibées d'humidité carcérale. Courbé, la tête engloutie entre ses épaules pour se protéger de ce monde trop vaste, il s’aventura du regard.

Partout des gens grouillaient en famille ou entre amis, heureux. Des groupes de jeunes fuyants riaient. Une procession de spectres bariolés, silhouettes sans visage, happées par leur bonheur.

Et lui, au milieu. Seul. Triste.

Un instant, l'idée l'effleura de faire volte-face, de tambouriner contre cette porte froide qui venait de se refermer.

Mais une ombre masculine s'approchait.

— Bonjour Czeslaw.

Il reconnut le timbre avant tout.

Le costume noir aux contours amollis par les années épousait maintenant des joues affaissées.

Émile Benhamou.

— Heureux de vous revoir dehors.

Le commissaire s’avança d’un pas lent.

Adouci, il scrutait chaque tic nerveux. Douze ans. Douze ans à chercher une faille, à reconstituer chaque détail. Il aurait pu renoncer, lâcher prise. Il aurait dû laisser le passé mourir, mais une interrogation inassouvie rongeait encore ses nuits. Une dernière obsession. Il lui restait une question, mais Czeslaw ne l'avait plus autorisé à venir le voir en prison après le procès.

Benhamou n'avait pas le choix. « *Il faut faire ce qui est juste* ». Et cette affaire n'était pas terminée.

Il regarda aux alentours. L'absence de Suzanne confirmait ce qu'il savait déjà. Sans doute avait-elle refait sa vie, elle aussi.

Empathique, Benhamou se voulut chaleureux.

— L'incorporation de poudre métallique dans la pâte à papier était une brillante idée.

Czeslaw le scruta, les paupières à demi closes. Les cheveux grisonnants du policier lui faisaient davantage encore ressembler à Maigret. Il se rappela ce réalisateur qui l'avait sollicité. Bien que Czeslaw ait refusé de le rencontrer, le film était sorti en 1966 en ne s'inspirant que très grossièrement de lui. *Le Jardinier d'Argenteuil* mettait en scène un peintre naïf, qui fabriquait de faux billets pour améliorer son ordinaire. Le cinéaste avait attribué le rôle du faussaire à Jean Gabin, comme Maigret.

L'ironie avait amusé Czeslaw. Un bref instant. Un trop léger réconfort.

Devant le vrai commissaire, il baissa la tête.

— J'ai fait mon maximum, reprit Benhamou, mais quelque chose m'échappe.

Au loin, un moteur toussota.

— J'ai recommencé tous les calculs, plusieurs fois. Il manque près d'un demi-million de francs.

Aucune réaction.

Benhamou en était persuadé, Czeslaw savait où était l'argent.

— Où sont les cinq cent mille francs ?

Czeslaw demeura muet.

Un vrombissement rauque déchira l'air. Une Peugeot 204 bariolée s'immobilisa devant eux.

Un taxi.

La portière s'ouvrit dans un silence feutré.

Une silhouette en descendit.

Tailleur bleu roi, chapeau assorti. Elle rayonnait, souveraine. Le temps avait à peine creusé ses traits sans entamer cette prestance bourgeoise qui la définissait.

Suzanne.

Déjà, Czeslaw n’avait plus froid.

Un instant, ils se retrouvèrent, leur complicité intacte.

Souriante, elle dégageait toujours autant d'enthousiasme, pétillant de vie malgré les années. Elle avança vers son mari, pas après pas, sans un mot, laissant apparaître un maquillage fin appuyé par des bijoux subtils. Elle tenait un linge. Elle s’arrêta à un mètre de lui comme si elle hésitait. Leurs regards s’embuèrent, alourdis d’années perdues et de retrouvailles impossibles.

Elle déplia l'habit, un manteau neuf. Elle prit Czeslaw dans les bras, le recouvrant comme un enfant. Il ferma les paupières. Une chaleur familière, un parfum floral.

Cette fragrance légère de lilas. L’odeur du bonheur. Enfin.

Tous deux s’effondrèrent en sanglots. Un moment suspendu, un fil liant le passé et le présent. Ils restèrent là, hors du monde, reclus dans une bulle fragile.

Benhamou contempla Suzanne. Trop assurée. Trop calme. La surface lisse d’une eau profonde.

— Laissez-nous en paix, fit-elle. Czeslaw a déjà payé.

— Il manque cinq cent mille francs, où sont-ils ?

Elle planta ses grands yeux noirs dans ceux de Benhamou. Ses lèvres s'étirèrent en un rictus glacé.

— Vous avez pris douze ans de sa vie. Cela ne suffit pas ?

Elle resserra son étreinte sur le bras de Czeslaw, défiant le commissaire. Sans attendre, elle le poussa dans la voiture et monta à son tour. Benhamou contourna l’automobile pour se retrouver du côté du Polonais.

Il tambourina contre la vitre.

— Ce fric, où est-ce qu'il est ?

Livide, Czeslaw disparut dans les plis de son manteau neuf. Le taxi s'éloigna, emportant la réponse avec lui.

Benhamou s’accrocha à cette dernière image. Un goût de cendre remonta à la gorge.

Alors que la voiture s'évanouissait, Benhamou eut un doute. Il revit fugacement l'expression de Czeslaw. Un tremblement le parcourut. Ce n’était ni l’épuisement ni la résignation. C'était un sourire. Comme une revanche savourée dans un mot.

Et Suzanne.

Elle n’avait pas lâché son mari.

Le tailleur ciselé, les bijoux discrets, mais précieux, ce manteau flambant neuf...

Chaque détail criait une vérité qu'il avait refusé de voir.

L'évidence balaya ses certitudes comme un raz-de-marée.

Et si, depuis le début, il s’était trompé ?

Trop tard ?

Chapitre 39

Benhamou poussa la porte massive des bureaux de la Banque de France.

Chaque fois, la solennité des lieux s'abattait sur lui, une chape de marbre. Trop de faste, trop de calme. Le poids de l'institution écrasait les hommes. Ceux qui y travaillaient semblaient déjà momifiés.

Le gouverneur, vieux patriarche agrippé à son fauteuil comme à son dernier souffle, l'accueillit avec cette courtoisie résignée que l'âge inspire à ceux qui n'espèrent plus convaincre.

— Nos appareils ont détecté des contrefaçons.

Dans la salle d'analyse, la lumière était celle d'un hiver sans fin. Les machines, méthodiques et froides, murmuraient leurs diagnostics. Ici, l'homme n'était plus qu'un spectateur dans ce théâtre gelé où la vérité tombait sans appel. Au moindre doute, on alertait le commissariat de la Fausse Monnaie. Un soulagement pour le gouverneur, désormais déchargé de toutes responsabilités.

Benhamou, lui, était devenu un automate, un engrenage. Sa vie défilait en une routine sans relief. Ses enfants ? Loin. Les femmes ? Absentes. Ses enquêtes ? Une litanie de cas insipides.

Pourtant, une voix en lui, ténue, mais persistante, se réveillait à chaque billet suspect.

— *Faites que ce soit lui.*

Il s'empara des spécimens. Le même scénario, toujours. Cette ritournelle dont il connaissait chaque note avant qu'elle ne vibre. Un faux trop grossier, un gouverneur inquiet, un verdict attendu. À chaque fois, ce goût rance de l'ennui. Encore une journée où rien ne se passerait ?

Peut-être pas cette fois.

— Ne me dites pas que c'est Bojarski, hasarda le banquier ?

— Voyez par vous-même.

Il les retourna entre ses doigts, désabusé. Des copies bâclées, indignes de Czeslaw.

— Si vous aviez eu le courage de l’engager, s’emporta Benhamou, nous traquerions de véritables faussaires.

Le gouverneur recula, ses lèvres remuant sans qu’un son ne sorte. La pâleur d’un homme acculé. Dépassé. Il scruta le sol, comme s’il cherchait une excuse.

Des pas martelèrent le couloir.

Un policier surgit, l'haleine courte.

— Commissaire, on vous demande. C’est urgent.

— J’arrive. Ici, j’en ai fini.

Benhamou adressa un dernier coup d’œil au gouverneur. Il crut y déceler autre chose que la défaite. Un regret ? Une lueur de honte ?

Trop tard !

L'information crépita dans l'habitacle de sa voiture.

Découverte insolite à Évry. Un appartement.

Sur place, les camions rouge sang bloquaient la circulation comme une hémorragie urbaine. L'air charriait des effluves de plâtre mouillé et de catastrophe domestique.

Dans le logement modeste, mais chaleureux flottait un discret parfum de savon noir. Le chef des pompiers l’accueillit.

— Les propriétaires randonnent en Auvergne. Nous avons dû tout bouger pour atteindre les canalisations.

Benhamou le suivit jusqu’à la cuisine. Un arôme de café l’enveloppa, familier, presque intime.

Derrière la cuisinière déplacée, un éclat métallique accrocha son attention.

— Mes gars sont tombés là-dessus, reprit le pompier. On vous a aussitôt prévenu.

Une dague de lumière transperçait la pénombre.

Benhamou s’accroupit lentement. Il fronça les sourcils, le bout de ses doigts effleura l’objet froid.

Un lingot d’or. Une rangée. Non...

— Nom de Dieu !

Le vertige le faucha.

Alignés avec la précision d'un maçon, une centaine de lingots scintillaient dans l'obscurité. Leur éclat doré embrasait la cuisine modeste, transformant ce refuge ordinaire en caverne d'Ali Baba.

Il savoura cet instant. Cette fois, c’en était terminé.

— Qui habite ici, demanda-t-il innocent ?

Il ouvrit les placards, comme par nostalgie. Devant lui étaient rangées plusieurs dosettes à café individuelles.

— Une certaine madame Tessèdre, répondit le pompier. Un braquage, vous croyez ?

Émile Benhamou inspira lentement. Un arôme familier, évocateur.

— Presque, fit-il énigmatique.

Au fond de lui montait une admiration aussi honteuse qu’irrépressible.

Comment diable avaient-ils réussi ? Par quel prodige Czeslaw et Suzanne, dépouillés de tout, avaient-ils dissimulé pareil trésor ?

Émile Benhamou retrouva Czeslaw Bojarski dans le tribunal sombre et froid.

Cette fois, pas une rumeur dans les travées vides. Seul l'écho de la justice rendue dans l'indifférence générale.

Il ne pouvait s’empêcher de triturer sa montre. Avait-il fait ce qui était juste ?

Il avait fait saisir les lingots avant le retour des Bojarski, qui arpentaient alors les sentiers auvergnats, cherchant dans la marche un baume pour le dos fatigué de Czeslaw.

L'ampleur de la découverte l'avait d'abord pétrifié. Deux millions de francs. Deux cents millions d'anciens francs. Le couple menait pourtant une existence d'une simplicité monastique. Ils avaient prétendu que ces lingots appartenaient à la famille Tessèdre, un héritage, bien sûr sans traçabilité.

Benhamou avait hoché la tête sans surprise. Il avait fait le calcul. Le choc pétrolier de 1973 avait provoqué une flambée du cours de l’or. Sa valeur avait été multipliée par quatre. Deux millions, c’était exactement les cinq cent mille francs que Benhamou traquait depuis l’arrestation de Czeslaw.

Dans le grand tribunal silencieux, le verdict tomba. L’or serait restitué à la Banque de France.

Le commissaire sentit ses lèvres se tordre en un sourire sans joie.

En additionnant cet or à l’argent saisi au premier procès, Czeslaw devenait le seul criminel à rembourser intégralement la Banque de France de ces forfaits. Triste ironie.

Mieux, ses exploits avaient contraint l'État à renforcer sa monnaie, à perfectionner sa police. Benhamou se souvenait encore des dons anonymes

de 1959, de ces cadeaux mystérieux laissés aux associations. Le père Noël s’appelait alors Bojarski.

Douze années de prison plus tard, Czeslaw était brisé. Usé jusqu’à l’os. Il avait payé sa dette. Deux fois, trois fois peut-être. Benhamou portait cette responsabilité comme un fardeau. Il sortit du tribunal, le devoir accompli, mais la morale en lambeaux. Avait-il fait ce qui était juste ? Il en doutait.

La culpabilité le tarauda davantage quand il apprit que les Bojarski renonçaient à l'appel. Le deuil de la mère de Suzanne avait emporté leurs dernières forces. Ils avaient quitté la région parisienne, pour les montagnes d’Isère. Loin du tumulte, loin du passé.

Malgré sa curiosité, Émile Benhamou décida de les laisser en paix. Pourtant, une ultime énigme le rongeait.

Comment avaient-ils caché ces lingots en 1964 ?

Suzanne et Czeslaw coulèrent leurs dernières années ensemble dans un cadre vallonné et verdoyant. Dans une maisonnette chaleureuse et modeste. Leur salon embaumait le savon noir, leur cuisine un parfum de café. Ils y demeureraient paisibles, à l'écart du fracas du monde.

Sauf peut-être à l’avènement de l'Euro.

Suzanne s’était emportée en découvrant les innovations de son mari appliquées aux billets de la monnaie européenne.

— Jusqu’au bout ils nous auront dépouillés, murmura-t-elle.

Czeslaw avait souri en contemplant ce visage qu’il aimait tant. Il lui baisa la main, la calmant aussitôt. Non, ils n’avaient pas tout pris. Quelques mois plus tard, il s'éteignit près de Suzanne, son véritable trésor. Sur sa table de chevet, dans un cadre en acacia, la photo de mariage de ses parents.

En apprenant la nouvelle, Benhamou fut touché pas une étrange tristesse coupable. Il visualisa Czeslaw oublié de tous, méprisé par ses enfants. Un homme qui n'avait jamais reçu la reconnaissance espérée.

Perdant face du monde.

Privé de toutes ces richesses.

Mais maître de son dernier secret.

Chapitre 40

Grenoble, 2010

Émile Benhamou profitait.

Il avait quitté la police à l’aube du nouveau millénaire, juste avant que l'euro ne balaye les derniers francs de sa carrière.

Depuis, il voyageait. Il avait commencé par l’Algérie apaisée, avant de découvrir les trésors de chaque région de France. Des falaises normandes aux crêtes pyrénéennes, de l'Atlantique sauvage aux garrigues méditerranéennes, il collectionnait les paysages comme autant de timbres dans son carnet de mémoire.

Sur ces routes sinueuses, l'affaire Bojarski refaisait surface, obsédante. Son plus rude combat. Une victoire amère, gravée dans l’éclatement de son foyer.

Ses enfants, devenus parents à leur tour, lui accordaient des visites parcimonieuses. Son fils travaillait dans la cybercriminalité, celui de Czeslaw innovait dans l’ingénierie. Tous deux dignes héritiers de leur père. Une conversation avec le sien lui avait révélé les subtilités du déni de service informatique, un déluge de requêtes légitimes submergeant les défenses numériques.

Comme Czeslaw à Noël 1959 avec les associations.

Un sourire fugitif, aussitôt dissous dans le ressac des souvenirs.

Depuis, chaque année, fidèle à un rituel secret, Benhamou versait sa contribution à l'œuvre des orphelins de police. L'aurait-il fait sans Bojarski ? Cette question revenait dans les virages de montagne.

L’*artiste* lui manquait cruellement. Tous les protagonistes étaient morts, Czeslaw, Antoine Dowgierd, le gouverneur, Patouillard et probablement Suzanne désormais. Ne restait plus que le vieux limier, relique oubliée d'une époque révolue. Son enquête la plus extraordinaire sommeillait dans un anonymat complet. Ni article ni documentaire, pas même un de ces

podcasts pour les jeunes. Émile demeurait l'unique dépositaire de cette histoire, condamné au monologue intérieur.

Parfois il songeait à ce qu'aurait été son existence sans Czeslaw Bojarski.

Dans chacune des villes qu'il découvrait, Benhamou repérait les commerces, se glissant dans la peau du faussaire. Il tentait d'imaginer ce qu'avait pu ressentir le Polonais en entrant dans un magasin, toisé par le marchand. Il le visualisait demander un article avec son mauvais français, tendant un faux billet au montant bien trop élevé, provoquant l'irritation du vendeur. Le client est roi, alors si on veut qu'il revienne il faut jouer le jeu, mais Czeslaw ne revenait jamais.

Dans chaque gare traversée, il croyait apercevoir la silhouette de Czeslaw. Partout, il en décelait les traces : une chaise tournante, un rasoir électrique, une brosse à dents courbée et cette dosette de café qui avait conquis le monde. Tout cela sans le moindre droit d'auteur.

L'idée qui l'éblouissait davantage encore, c'était cette poudre métallique tissée dans la trame du papier de banque. Avait-il su, Czeslaw, que quarante ans plus tard, l'Europe entière manierait sa création sans connaître son nom ? Sûr que dans une société juste, il aurait hérité d'une part de ces bénéfices, pour terminer une existence paisible et honnête. Au lieu de cela, il était mort pauvre, englouti par l'oubli. Un gâchis complet. Ses enfants lui avaient-ils seulement pardonné ?

L'ancien commissaire sillonnait ainsi l'Hexagone, s'attardant une nuit ou deux par étape. Il privilégiait les hôtels désuets, sanctuaires des années soixante avec leurs couleurs acidulées, leur chaleur feutrée et cette rumeur familière des cloisons mal isolées. Dans ces cocons temporels, il retrouvait un monde à sa mesure. Le temps avait eu raison de la montre de son père et, désormais, il n'avait plus besoin de connaître l'heure.

Pour son dernier voyage, il s'était posé à Grenoble. Tandis que la clientèle d'affaires s'agitait dans les couloirs, lui savourait, serein. Il parcourait la presse locale de préférence aux quotidiens nationaux, cela participait au dépaysement.

Sa tasse de café fumait, lui rappelant la cuisine de Suzanne.

Il tourna distraitement une page et s'étouffa sur une gorgée.

Devant lui s'affichait l'annonce de la salle des ventes de la ville.

— *Clou des enchères, pour les numismates, un Bojarski, faux billet de 100 nouveaux francs « Bonaparte », type 1959, créé par le célèbre*

faussaire, le Cézanne de la fausse monnaie. Mise à prix mille euros.

La fureur le projeta hors de son fauteuil. Il abandonna son petit déjeuner, la tasse encore pleine.

— Mille euros ? Pour un faux qui ne valait pas cent francs… Absurde !

Sa voix claqua dans le hall d'accueil, attirant les regards perplexes des réceptionnistes.

Il dénicha rapidement la salle des ventes, ancienne chapelle médiévale reconvertie au commerce de l'art. En franchissant le seuil, l'émotion le saisit, il revivait l'irruption dans l'atelier clandestin de Montgeron. Une cache aux trésors.

L'intérieur était restauré comme une cathédrale. Une ambiance tamisée. Des lustres à bougies électriques qui laissaient deviner les bancs de bois massifs. Les murs de pierre, drapés par endroits de lourds tapis rouge sang, étouffaient la lumière, plongeant la salle dans une pénombre feutrée. Dans cette atmosphère de crypte médiévale, Benhamou n'aurait pas été surpris de voir surgir les Templiers avec le Graal.

Il traversa la fraîcheur silencieuse et s'assit sur le côté. Peu à peu les places centrales se remplirent dans un brouhaha crescendo. Les silhouettes se pressèrent. L'une d'entre elles ressemblait vaguement à Czeslaw. Il l'imagina dans cette foule, assistant à l'enchère de sa propre création. Nul doute qu'il en aurait tiré une fierté secrète.

Le maître de cérémonie fit claquer un maillet devant un pupitre en bois. Sans microphone, sa voix s'amplifiait sur les parois du lieu à l'acoustique naturelle. Chaque syllabe rebondissant sur les voûtes séculaires comme un appel au recueillement.

Les enchères débutèrent par des lots anodins. Benhamou, étranger à ce rituel, tentait de décrypter les codes de cette singulière mise en scène. Autour de lui, des murmures sourds, bras qui se lèvent comme des ailes, des regards avides braqués sur le maître de cérémonie.

Après quelques ventes, la découverte passée, l'ennui le gagna.

Soudain, au fond de la nef, une silhouette émergea de la pénombre.

Une femme. Seule.

Taille moyenne, cheveux noirs comme son pardessus, allure fière. Des bijoux dorés ponctuaient sa tenue de deuil, un collier de perles nacrées

captait la lumière des lustres.

Un séisme intérieur ébranla Benhamou.

Il battit des paupières, incrédule. Cette prestance bourgeoise. Cette élégance qui défiait les décennies.

— *Est-ce possible ?*

L'image se précisait, trop nette pour n'être qu'un mirage. Son cœur s'emballa comme celui d'un adolescent.

Elle était donc encore en vie.

Il se leva mû par une force qui n'était plus la sienne. Ses pas glissèrent sur les dalles glacées, contournant les rangées centrales. Un parfum de lilas l'effleura, fantôme olfactif d'un autre temps.

Tous deux avaient vieilli de près de trente ans.

— Bonjour, madame Bojarski.

Suzanne ne réagit pas.

Elle portait le noir absolu, des cheveux aux chaussures, jusqu'à ces lunettes de soleil inutiles ici. Comme si elle endossait à elle seule le deuil d'une famille entière.

Benhamou ressentit une pointe de compassion devant cette femme jadis lumineuse, désormais emmurée dans le passé.

— Le temps n’a pas d’emprise sur vous, fit-il avec la courtoisie d'autrefois.

Elle demeura dans l’ombre, impassible, à la manière de son défunt époux. Elle semblait sculptée dans l’instant, porteuse d’un secret sur le point d’éclore. Malgré l'obscurité ambiante, elle l’avait repéré. Son absence de surprise le dévoilait.

— Vous savez, persista Benhamou, j’ai souvent pensé à vous. Votre colère au procès, je l’ai mal interprétée.

Ses mots s’effilochèrent en un murmure, lestés du poids des années et des regrets.

— Il y a prescription désormais, mais j'ai sous-estimé votre rôle.

Suzanne resta de marbre. Un sourire imperceptible naquit sur ses lèvres, comme si toute cette affaire n’était qu’un jeu. Comme si elle l’attendait.

— C’est vous qui avez retiré les lingots de la banque, reprit-il plus grave. Comment avez-vous réussi à sortir tant d'or sans laisser de traces ?

Elle resta immobile, dédaignant enfin prononcer quelques mots, le regard droit devant.

Sa voix siffla.

— Et le dégât des eaux… c'était vous n'est-ce pas ?

Émile Benhamou esquissa un rictus penaud.

Il avait misé sur l'ambiance intimiste pour entendre les ultimes confessions. Il voulait des aveux, mais c'était lui qui se retrouvait démasqué. Il poursuivit, s'efforçant de préserver sa contenance.

— Au début, vous ignoriez peut-être tout, mais un jour il n'a pu continuer à vous mentir. Vous êtes devenue sa complice…

Pas la moindre réaction.

— Antoine, cependant... vous désapprouviez son implication.

Un silence. Long. Trop pour une simple indifférence.

Suzanne repensa à l'ultime entrevue, à l'aune de leur mort. Elle avait invité le traître à contrecœur, pour Czeslaw. Son ami, son frère. Il en avait pleuré.

— C'était Antoine, continua Benhamou, l'objet de votre colère au tribunal. Vous n'avez jamais cessé de soutenir Czeslaw. Il s'est sacrifié. Pour vous. Pour vos enfants.

Une larme s'accrocha aux cils de Suzanne, et traça un sillage sur sa joue.

Benhamou y lut une douleur intacte, malgré le temps.

— Je vous admire Suzanne, vous et votre mari. Vous êtes toujours restés liés, solidaires, indéfectibles malgré les tempêtes qui vous ont heurtés. Aujourd'hui, votre fils a fondé une entreprise. Czeslaw serait fier.

Il détourna le regard.

Sa voix s'enrailla.

— Cette journée… Je l'ai rejouée des centaines de fois. Des nuits entières à démonter chaque seconde de la perquisition, chaque geste… Czeslaw gagnait du temps.

La gorge de Benhamou se serra, étranglée par l'émotion.

— Je n'ai rien vu. Rien compris. Il savait exactement ce qu'il faisait. Vous étiez au cœur du stratagème.

Ces mots, il les avait portés en lui, trop longtemps pour qu'ils sortent sans trembler.

— Je suis passé à côté de l’essentiel. Il avait commencé à gagner du temps avant même le début de la perquisition… pour vous.

Il éleva la voix, comme on jette une pierre dans un puits pour en sonder la profondeur.

— Czeslaw m’a détournée de vous ce jour-là. Là était la véritable éclipse. Tout ce temps… Suzanne… que faisiez-vous ?

À ce moment, l’animateur accentua son show pour annoncer le lot que tout le monde attendait.

— *Et maintenant, la pièce principale de cette vente, un authentique faux billet de 100 francs dit « Bonaparte », confectionné par le Cézanne de la fausse monnaie, Czeslaw Bojarski.*

Chapitre 41

17 janvier 1964, Montgeron

Un bruit sourd troubla la quiétude de la rue.

Suzanne, moulée dans un tailleur sobre, mais raffiné, glissa vers la fenêtre. Marie et Pierre remontaient du lycée sous un ciel de plomb. Elle entrebâilla la porte et les enlaça, humant leur parfum.

Elle regagna la tiédeur des fourneaux pour achever leur déjeuner.

Affamés, les deux adolescents laissèrent manteaux et sacs à l'entrée avant de filer en cuisine. Ils s'installèrent à table ne prêtant plus attention à l'imposant coffre-fort adossé au mur, face au téléphone.

— Comment ça va mes chéris ?

Rayonnante, Suzanne fit fi de leurs grognements évasifs et leur cajola les joues. Un instant elle oublia l'appel qu'elle avait reçu dans la matinée. Elle se délectait de ces parenthèses ordinaires, s'abreuvant de leur présence.

— Maman, faut que t'arrêtes. On n'a plus cinq ans, lança Pierre en se dérobant à sa caresse.

— Sérieux, grimaça sa sœur ? Encore des épinards ?

— Ce sont nos légumes du potager, dit Suzanne, mis en bocaux par votre père et moi, c'est très bon pour la santé.

Ils capitulèrent dans un soupir devant son regard inflexible.

— À la radio, ils annoncent une éclipse pour cet après-midi.

Les enfants haussèrent les épaules, inconscients que sous leurs pieds, le sol commençait déjà à se fissurer.

Elle n'eut pas le loisir d'en dire davantage.

Une voix rauque lacéra l'air, pulvérisant d'un coup la paix de Suzanne. Dehors, Czeslaw discutait avec un homme en costume.

— C'est une fausse carte, affirmait son mari à l'extérieur, vous n'êtes pas de la Police.

Suzanne manquait d'oxygène. Sa cage thoracique se serra, son sang battait à contretemps. Cet homme aux allures de Jean Gabin... elle le

connaissait. Le commissaire qui avait arrêté Jo Attia quelques années plus tôt devant elle. Un frisson remonta sa colonne vertébrale. Elle s’agrippa au coffre-fort comme à une bouée. Son regard, affolé, se riva sur Czeslaw.

Le monde se rétracta autour d’elle.

Tout se refermait. Plus un son, plus un souffle.

Le souvenir de cette nuit resurgit, intact.

C'était un séjour aux sports d'hiver, une parenthèse dans les Alpes.

Czeslaw, éreinté par le chantier de Montgeron, avait décrété qu'une coupure s'imposait. Avec ses ennuis de santé, nul besoin de se justifier pour que Suzanne acquiesce. Elle chérissait ces vallons immaculés, cet air vif si dépaysant et cette liberté loin de Paris qui lui rappelait l'Auvergne.

Ce soir-là, ils avaient laissé les enfants regagner seuls le chalet. Eux attablés dans un restaurant déserté, prolonger le repas. Czeslaw avait commandé un cognac. Suzanne, un café.

Mutique, il déposa le règlement de l'addition d'un geste grave.

Deux billets de 100 nouveaux francs.

— Mon professeur d’économie à Dantzig disait toujours : brûler de la monnaie c’est voler l’État. Un bout de papier en moins, c’est des taxes perdues à jamais.

Suzanne l'écoutait, mais quelque chose la dérangeait. Cette solennité subite, cette intonation inhabituelle...

— En revanche, celui qui parviendrait à créer des faux indétectables générerait un bénéfice pour l'État, qui posséderait une coupure supplémentaire. Sa plus-value fiscale deviendrait permanente.

Il ne détachait pas son regard des deux Bonaparte étalés sur la nappe blanche.

— Où veux-tu en venir Czé, demanda Suzanne inquiète ?

Il releva enfin la tête vers elle, martelant ses mots. Ces prunelles grises déterminées.

— Fabriquer un billet identique aux vrais n’est donc pas du vol, mais une simple invention… Une parmi tant d'autres.

Puis son regard glissa sur les 100 nouveaux francs.

— Ma maladie finira bien par m’emporter. Nous devons penser à la suite.

À cet instant, elle ressentit une fêlure intime, irréversible, comme un fil qui rompt sous la tension.

Elle devina.

— Au fond, conclut-il, la philatélie est un bon placement.

Pour ses enfants, pour Czeslaw, elle accepta.

Dès lors, quand monsieur Tessèdre émettait une énième suspicion sur les revenus de son mari, elle coupait court.

— Il fait tout pour sa famille, c’est ce qu’on demande à un père non. Et chaque année, nous donnons aux œuvres caritatives.

Des faux billets, certes, mais quelle importance puisqu'ils étaient identiques aux vrais.

Un fracas éclata dans la rue de Montgeron.

Elle sursauta.

Des bottes.

Celles de policiers en nombre qui s'amassaient devant la grille fermée.

Ses traits se pétrifièrent, mais ses yeux, eux, tremblaient.

— Mangez, ordonna-t-elle à ses enfants comme si ce simple mot pouvait les mettre à l'abri.

Son sang se mit à bouillir. Elle se rua dans la chambre, fouilla sa table de chevet et en extirpa des cartes d'identité dissimulées dans un double fond.

Elle écarta légèrement le rideau. Le portail électrique oscillait comme s’il hésitait à trahir leur secret. Un spasme glacial la traversa. Des uniformes envahissaient son allée. L’étau se refermait.

Suzanne n’avait plus aucun doute, son domicile allait être perquisitionné.

— *Je vais vous ouvrir, venait de crier son époux.*

Aussitôt, Suzanne balaya les pièces du regard, traquant le moindre indice compromettant.

Elle se hâta vers l’atelier, sanctuaire interdit aux enfants. La trappe du sous-sol était bien fermée, elle la dissimula sous la perceuse radiale.

— *C’est ouvert, clama Czeslaw.*

À peine ressortie, elle tomba nez à nez avec un agent rondouillard.

— Je dois inzpecter rapidement votre maison, fit-il un cheveu sur la langue.

— S’il vous plaît, laisser mes enfants finir leur assiette.

Le regard de Suzanne, frêle et suppliant, acheva de le désarmer.

— Je commenze d’abord par les autres pièces.

Elle hocha la tête. Sous le masque, sa respiration s’effilochait et une douleur vive. Tremblante, elle s’accrocha au dossier d’une chaise, seul point

d’ancrage.

Dans la cuisine, elle constata que le cache dissimulant la clé du coffre-fort bâillait. Elle le referma prestement, le rendant imperceptible. Puis elle chercha les mots pour rassurer ses enfants. Un malentendu. Une erreur que le temps corrigerait.

— Avec cette guerre froide, ils deviennent tous fous. Il suffit d'être polonais pour éveiller les soupçons. Le mieux est de laisser faire et de se taire.

L’agent Patouillard frappa à la porte de la cuisine. Il l’inspecta avant de ressortir de la maison.

Suzanne souffla. Elle accompagna ses enfants dans leurs chambres, tentant de les rassurer. Contrôla d’un dernier coup d’œil si rien ne pouvait trahir.

Il lui restait un ultime rôle à jouer. Elle sortit à son tour et posa son regard sur Czeslaw.

Elle y puisa la force.

— Que se passe-t-il, feignit-elle de s’indigner ?

Elle avait reconnu le commissaire Benhamou. Lui, non.

Depuis que son mari lui avait tout révélé, elle savait que ce moment arriverait.

C’était ce jour-là. Un jour d’éclipse.

Les policiers déferlèrent dans la maison. Rien n’échappa à leur fouille. Ni meubles, ni sacs d’école, ni chambres d’enfants.

Soudain l’un d’entre eux posa un regard distrait sur la perceuse radiale.

Une sueur glacée ruissela dans le dos de Suzanne.

Il fit un pas vers la trappe de l’atelier.

Elle suspendit sa respiration.

Un battement. Deux.

Puis il se détourna.

Elle émergea de son apnée.

Dehors, le jour déclinait.

Puis Benhamou évoqua la venue d’un technicien Fichet, et Czeslaw finit par ouvrir le coffre.

Suzanne eut la nausée devant l’euphorie des policiers, subjugués par les lingots d’or et les billets. Son indignation envers eux n’était pas feinte.

Elle, elle ne s’attardait que sur le tas de lettres, manquant d’air.

Le commissaire prononça un seul mot.

Déchirant.

— Pologne ?

Le cœur de Suzanne implosa. Tout basculait dans une torpeur assourdissante. Les battements frénétiques dans sa poitrine. Et ce cri muet qui se déchirait en elle. Elle aurait tant désiré faire davantage. Elle ne put que poser la main sur l'épaule de son mari. Et serrer.

— Pourquoi un tel coffre-fort monsieur Bojarski, demanda Benhamou ?

Czeslaw évoqua la peur d'une guerre et la défiance envers le système bancaire. Puis il ancra son regard dans celui de Suzanne.

Un regard qu'elle ne lui connaissait pas.

— Je refuse que mes enfants vivent ce que j'ai vécu.

Un frisson parcourut sa peau jusqu'au plus profond de sa chair.

Elle comprit.

Son époux ne parlait aucunement d'un nouveau conflit mondial ou de la misère de l'occupation, il ne pensait qu'à elle. Sa femme. La mère de ses enfants.

Tout était déjà joué. Il ne plaidait pas, il offrait sa tête.

C'était son choix, son ultime chef-d'œuvre. Il allait endosser l'entière responsabilité pour que Marie et Pierre ne soient pas privés de leur mère. Comme lui l'avait été.

— Czeslaw..., murmura-t-elle le cœur en lambeaux.

Elle pouvait encore l'en empêcher. Elle voulait l'en empêcher. La colère et l'amour se livrèrent bataille en elle. Elle pensa hurler, se battre. Dans un sursaut, Suzanne tenta de gagner du temps, expliquant les inventions de son mari. Elle alla jusqu'à proposer un café aux occupants. N'était-ce pas déjà une trahison que de se taire ? Un armistice. Une collaboration.

Elle aurait souhaité se jeter aux pieds de son mari, l'implorer de ne pas faire cela, mais si elle l'arrêtait, qui sauverait les enfants ? Était-ce cela, l'amour, sacrifier celui qu'on aime pour protéger ceux qu'on aime davantage encore ?

Sa rage resta enfouie au plus profond. Une colère qu'elle reporta sur Antoine quand il arriva, le fusillant de tout son être. Tout était de sa faute. Cette débâcle, il en était le seul responsable.

Puis, tous se ruèrent dans l'atelier.

Impuissante.

Le cœur déchiré.

Elle fixa son époux juste avant qu'il n'ouvre la trappe.

— Czeslaw…

Un dernier échange, sans un mot, un regard où tout est compris. Il y avait tant à dire et si peu de temps. Un tremblement la traversa quand leurs doigts se frôlèrent. Promesse muette d'un adieu clandestin. L'homme de sa vie s'éloigna, et avec lui, une partie d'elle-même. L'âme meurtrie, elle observa le commissaire, plus fort ce jour-là, embarquer le père de ses enfants et briser leur rêve.

Le cœur déchiré, leurs yeux se cherchèrent, se heurtèrent, s'aimèrent.

Une dernière fois.

Il disparut.

Les policiers avaient passé la maison au crible, sans oublier le moindre recoin. Le plafond, les murs, les sols, ils n'avaient négligé aucun millimètre carré de la propriété des Bojarski. Ils avaient tout retourné, tout fouillé. Tout, sauf elle. Une femme. Invisible.

Les jours suivants, la presse scandait le nom du *Cézanne de la fausse monnaie,* ce faussaire qui, disait-on, avait dupé jusqu'à sa propre épouse. Mais Suzanne, elle, savait. Il avait seulement fabriqué leur survie.

Tandis que Czeslaw savourait une gloire amère, Suzanne revêtit sa tenue la plus bourgeoise, affublée d'une perruque. Elle s'empara des faux papiers récupérés dans sa table de chevet, ceux-là mêmes qui lui serviraient à visiter son époux en prison. Puis elle prit la direction des banques de la région parisienne. Elle retira l'or qu'elle avait acheté et placé dans des coffres. Pas ceux au nom de Bojarski. Ceux que le couple avait ouverts sous leurs fausses identités. Un secours en cas de coup dur, réparti dans plusieurs établissements. Des lingots d'or, une centaine.

Et un millier de faux billets.

Ces mêmes billets qui, le matin de la perquisition, demeuraient encore dans la cuisine de Montgeron, avant que le téléphone ne sonne, avant l'appel manqué d'Antoine. Ces mêmes faux que Czeslaw avait mis dans le grand sac vert sombre et déposés dans un coffre à la banque. Au nom de monsieur et madame Tesla.

Suzanne disparut à son tour.

Lui devenait un fantôme. Elle, une ombre en mouvement.

L’histoire les séparait, mais ce qu’ils avaient bâti, aucun commissaire ne pourrait le saisir.

Chapitre 42

Grenoble, 2010

Dans la salle des ventes, sombre comme une église romane, l'animateur déployait son rituel.

Il détailla l'histoire du billet. Celle que Suzanne et Benhamou connaissaient par cœur. Il expliqua les subtiles différences avec l'original. Une branche d'étoile, la frise supérieure, les cheveux de l'empereur et un nombre décalé d'un demi-millimètre.

Benhamou nota avec amusement que le présentateur en omettait une, jadis confiée par Czeslaw lui-même. La feuille verte mal refermée.

Il pivota vers Suzanne.

— Pourquoi votre mari n'a-t-il jamais corrigé les erreurs ?

Pour la première fois, Suzanne se tourna vers lui, laissant apparaître derrière les verres opaques, ses grands yeux noirs.

— Des erreurs ?

Son regard le transperça comme une lame…

— Vous ne comprenez donc toujours pas… Vous vous trompez souvent, monsieur Benhamou.

Deux mille euros à ma droite, trois mille au fond.

L'étonnement submergea Émile Benhamou, étouffant les mots de Suzanne dans un brouillard confus.

Il la scruta, hébété. Sa certitude vacilla. Elle dégageait une telle assurance.

— J'ai connu mon époux pendant la guerre, monsieur Benhamou, un héros de la Résistance.

Dans sa façon de prononcer *mon époux* vibrait un amour absolu, une fidélité inébranlable

— Quelle justice régnait alors ? Où était le mal, le bien ?

… cinq mille euros à droite, six mille madame devant ...

— Qui a dépouillé qui, monsieur le commissaire ? Qui a profité du talent de mon époux après l'avoir banni ?

Benhamou baissa la tête.

— Vous pensiez que je l'avais abandonné, reprit-elle ? Vous n'avez donc rien vu. Pourtant nous nous sommes croisés à la prison, commissaire. Plusieurs fois. J'étais fière de lui, comme ses enfants.

— Vraiment ? Mais… votre nom n'apparaît nulle part.

— Vous négligez les femmes par habitude, monsieur le commissaire. Derrière chaque grand homme se cache une femme. Vous avez oublié la première fois qu'on s'est rencontré.

Devant elle, le masque de l'ancien policier se fissura. Une ombre passa dans son regard, une faille qu'il ne put dissimuler.

— Vous ne vous êtes jamais posé la question, enchaîna-t-elle. Que faisait Jo Attia, rue Paul Cézanne quand vous l'avez arrêté en 1947 ?

— Comment… comment savez-vous...

— Nous habitions cette rue. J'étais là.

Une image fulgura dans son esprit. Un souvenir oublié.

La femme à la baguette de pain.

… huit mille euros monsieur à gauche, neuf mille au fond ...

Il eut un léger sursaut. Une hypothèse se forma, terrifiante dans sa logique, glaçante d'évidence.

— Attia était là pour… impossible. C'était bien avant...

Le cerveau de Benhamou s'emballa, fouillant sa mémoire. Il revisitait ses enquêtes, repassait ces deux dossiers qu'il n'avait jamais reliés. Il tenta de reconstituer la chronologie des événements.

— Je me demande parfois, reprit Suzanne, ce qu'aurait été notre vie si vous n'aviez pas arrêté Jo Attia, ce jour-là…

L'ancien commissaire essayait d'enregistrer toutes les informations, mais son cerveau saturait. Tout son corps saturé. Une seule évidence émergea. Czeslaw fabriquait des faux billets depuis bien plus longtemps qu'il ne l'avait jamais soupçonné.

— Pour durer, conclut Suzanne, mon mari ne faisait jamais d'erreur. Les différences avec les vrais Bonaparte, c'est de la philatélie.

La philatélie ? Jamais Czeslaw n’avait évoqué le moindre timbre. Aucune collection n’avait été retrouvée à son domicile, les enveloppes pour son père n’étaient même pas affranchies.

… onze mille euros pour monsieur à ma droite, douze mille pour madame devant.

Émile Benhamou tressaillit.

— Douze mille euros, c’est de la folie …

— Mon père collectionnait les timbres, monsieur le commissaire. Czeslaw voyait cela comme un hommage.

Elle le contemplait, un rictus lent s’étirant sur ses lèvres, presque cruel.

Benhamou arborait la même expression que son mari lorsqu’elle lui avait expliqué, en Auvergne. Czeslaw avait fini par en assimiler le concept. Si bien qu'il avait inclus des erreurs dans son billet de 100 nouveaux francs, afin qu’un œil averti puisse identifier ses faux.

Seule condition pour qu’un jour, ils prennent de la valeur dans le milieu des numismates.

— Tu verras, avait-il affirmé à Suzanne, quand je serai mort, les collectionneurs se les arracheront.

Un frémissement traversa ses lèvres, hommage à cet amour d'autrefois, à cette intelligence folle que personne n'avait su déchiffrer. Personne hormis elle.

— S’il n’y avait pas de différence avec les vrais, monsieur Benhamou, nous ne serions pas là.

Le commissaire, englué dans les propos de Suzanne, se laissa happer par le tumulte croissant des enchères.

... dix-sept mille euros monsieur à ma droite, dix-huit mille madame devant...

Dans cette ambiance hors du temps, la salle vibrait. Une tension irréelle, suspendue au rythme effréné de la vente.

Émile Benhamou était subjugué.

Le spectacle l'aspirait.

La folie l'embarquait.

— *... vingt mille euros madame. Monsieur ?*

Le maître de cérémonie enflammait l'ambiance.

Deux clients encore en course. Une femme, un homme.

— Vingt mille euros une fois, deux fois, …

L’ancien commissaire retenait son souffle.

L’homme, allait-il surenchérir ?

Il agita se mains.

Il laissait tomber.

— … et trois fois, conclut l’animateur frappant de son maillet. Adjugé vendu pour vingt mille euros. Félicitations madame !

Émile Benhamou n’en revenait pas.

— Vingt mille euros pour un …

Il se retourna vers Suzanne. Fit un pas en arrière, heurta le banc. Vide. Son cœur se contracta.

Elle avait disparu.

La panique lui mordit la nuque. L’air sembla se raréfier autour de lui, l’odeur entêtante du lilas l’oppressait soudain.

Ses réponses s'évanouissaient avec elle, il était si proche.

— Madame Bojarski ?

Il scruta la pénombre, fouillant l'obscurité le cœur battant. Il crut la voir quitter la chapelle dans le contre-jour.

Affolé, il se rua dehors, bousculant la foule.

À peine avait-il franchi le seuil qu'une fulgurance de lumière l'aveugla. Le soleil ricochait sur les façades pâles, lui brûlant les paupières.

Il ne put remarquer Suzanne retirer ses lunettes qui l’avaient protégée de cet éclat soudain. Il ne put voir sa perruque noire glisser, révélant la blancheur de sa chevelure. Il n'aperçut pas davantage son pardessus sombre disparaître au profit d’un gilet pastel.

Les rétines d’Émile Benhamou finirent par s’habituer, il traversa la rue animée, regardant partout autour de lui.

Aucune silhouette ne coïncidait avec celui de Suzanne. Il tendit l’oreille. Rien, hormis la rumeur urbaine et le cri lointain d’un oiseau.

Elle s’était volatilisée, là, à la vue de tous. Sans bruit, une évasion parfaite. Signée Bojarski.

Scrutant l’horizon, il ne prêta pas attention à la Bentley qui glissait devant lui. À l’avant, Marie et Pierre regardaient défiler les rues familières. À l’arrière, Suzanne contemplait l’ancien adversaire de son époux. Ahuri. Perdu.

Autour de Benhamou tout était clair, pourtant il ne voyait rien.

— *Vous négligez les femmes par habitude. Derrière chaque grand homme se cache une femme.*

La phrase de Suzanne lui explosa à l'esprit, la même que Czeslaw avait prononcé. Et ce parfum lilas qui ne le lâchait pas.

Il demeurait là, ancré sur le pavé, aveugle en plein jour. Une révélation perçait enfin le brouillard de ses certitudes. Une question qu'il aurait dû se poser bien plus tôt.

— Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

Pourquoi Suzanne assistait-elle à ces enchères ? Elle n'avait eu aucune intention de l'acheter. Il fit volte-face, happé par la fraîcheur de la salle des ventes.

Les lumières embrasaient la chapelle.

Chaque pierre était devenue claire, chaque tapisserie colorée. Les derniers invités, parés d'étoffes chatoyantes, s'éloignaient, laissant derrière eux le maître de cérémonie.

Benhamou se précipita vers lui.

— Je suis commissaire de Police. Qui est le vendeur du Bojarski ?

— Commissaire, à votre âge ? Désolé, monsieur, je ne peux rien dire.

Les derniers échanges avec Suzanne se percutaient dans son esprit, fragments d'un puzzle qu'il n'avait jamais su assembler.

— *Comment avez-vous fait pour sortir autant d'or ? Votre nom n'apparaît nulle part ?*

Les souvenirs se heurtaient en pièces éparses. Soudain, tout s'aligna.

— *Vous vous trompez souvent, monsieur Benhamou. J'ai connu mon époux pendant la Résistance.*

Des flashs du passé le cinglèrent. L'arrestation de Czeslaw, son interrogatoire, son histoire, la Résistance, les brevets …

Il trembla. Le poids des années se superposa au présent.

Puis l'évidence.

Une déflagration.

— Nom de Dieu… la Résistance, les faux papiers !

Un nom jaillit dans sa conscience.

Il agrippa le bras du maître de cérémonie.

— Tesla… Le billet appartenait à madame Tesla, n'est-ce pas ?

— Pourquoi posez-vous la question si vous connaissez déjà la réponse ?

Émile Benhamou fut inondé d’un torrent de lumière. Une part de lui aurait voulu applaudir, une autre aurait préféré hurler.

Il venait enfin de découvrir la clé, celle qui ouvrait le dernier coffre-fort de l'affaire Bojarski. Derrière chaque grand homme se cache une femme. Discrète, fiable, indispensable. Czeslaw lui avait réalisé des faux-papiers. Voilà comment Suzanne avait pu retirer les lingots d’or sans trace.

— Et pourquoi un tel prix pour ce billet ?

— Sa rareté tout simplement, répondit l’animateur. Les timbres précieux portent toujours une singularité, un infime détail qui les distingue. Un Bojarski, c’est comme un timbre rare...

Émile Benhamou n’écoutait plus.

— … si cela vous intéresse, la prochaine vente a lieu en Pologne dans quelques jours.

Rivé sur la contrefaçon, si fidèle à l’original, une nostalgie étrange l'envahit. Depuis quand n’en avait-il pas vu un ? Trop longtemps.

Une marée de souvenirs lui étreignit la poitrine. Il aurait voulu s’en saisir, vérifier s’il avait conservé l’odeur de l’officine de Montgeron. Le papier malaxé, ce parfum sucré qui flottait dans l'atelier quand Czeslaw lui expliquait les nuances entre ses créations et les originaux.

— *Ce ne sont pas des erreurs, s’était vexée Suzanne, c’est de la philatélie !*

Elle avait raison.

— Nom de Dieu, c’est de la folie !

Czeslaw avait ainsi signé son chef-d’œuvre dans l'ombre, non plus une imitation, mais une authentique œuvre d’art.

Suzanne s’était évaporée, encore une fois, le laissant avec une vérité éclatée. Un goût de défaite, si peu amer.

— Félicitations madame, clama le maître de cérémonie.

— Ce sont mes enfants qui vont être contents, répondit l’acheteuse, dans dix ou vingt ans. Quand je ne serai plus là, il en vaudra dix fois plus. Et net d’impôt, il n’y a pas meilleur placement. Pas même l’or !

Les yeux d’Émile Benhamou s’arrondirent, sa mâchoire se relâcha.

Il n’y a pas meilleur placement. Pas même l’or !

Vertigineux.

— De la folie…

Tout s’imbriquait avec une logique cruelle.

— … ou du génie.

Un coup de maître.

Les reflets dorés du cadre enserraient l'effigie de Bonaparte. Mis en valeur, le faux billet semblait briller comme un *Cézanne* ou un *Léonard de Vinci*.

Non, c’était un *Bojarski*.

Au courage loyal de son sacrifice, Czeslaw avait préservé sa famille du besoin tout en obtenant la reconnaissance.

Benhamou sourit malgré lui. Il pensa à son père un instant, se massant machinalement le poignet. *Faire ce qui est juste.* En ce sens, Émile n’avait pas tout à fait échoué.

Une joie fébrile éclaira ses traits. L’admiration, aussi terrible que le regret. À travers la destinée de son rival, il retrouvait un éclat de cette reconnaissance que lui aussi avait cherchée toute sa vie.

Dehors, Pierre côté passager et Marie au volant, conduisaient leur mère vers ses petits-enfants.

Suzanne tira une photographie de son sac.

Le cliché immortalisait le sourire de toute la famille devant une superbe Traction Avant blanche, louée pour le dernier anniversaire de Czeslaw. Leur ultime instant ensemble.

Le soir même, ils s’envoleraient pour la Pologne. Un pèlerinage. Marie et Pierre referaient le voyage accompli avec leur père, juste avant sa disparition.

Ils voulaient montrer à leurs propres enfants les ruelles où avait couru leur grand-père, les champs qu’il avait traversés, l’air qu’il avait respiré. Marcher dans les pas d’un homme que leur mémoire maintenait vivant.

Leur mémoire et ses chefs-d’œuvre.

Un maître. Un artiste éternel.

De la folie, ou du génie.

Pour ses enfants.

Et Suzanne.

Notes de l’auteur

Au terme de cette histoire incroyable, comme pour chacun de mes précédents romans, il importe ici de préciser ce qui relève de la réalité ou de la fiction.

Tous les protagonistes mentionnés dans ce roman ont existé, à l’exception du sympathique Patouillard (bien que le commissaire Benhamou ait évidemment un adjoint). De même, les prénoms des enfants ont été changés.

En Auvergne, Czeslaw rencontre Antoine et Suzanne. Les deux ex-soldats polonais y étaient assignés à résidence (mais pas au domicile des Tessèdre). Le surnom « Tesla » est de ma création, même si Czeslaw a effectivement fui un camp nazi en Hongrie via Split. Les demandes de brevets (à Marseille puis à Paris), tabouret, brosse à dents, obturateur, rasoir, et jusqu’à la fameuse dosette à café, sont authentiques.

Le retour à Paris, le parcours de Czeslaw, emploi de cordonnier, licenciement, brevet d’une semelle, la société Obtura, relève intégralement des faits. De même pour Antoine, témoin de son mariage et parrain de sa fille.

Le contexte historique, années 1940, guerre, place de la femme, libération, est restitué avec fidélité. Dans ce climat, la pègre, mêlant anciens collaborateurs et ex-résistants, affrontait une police encore fragile dans ses fondations. Corruption, vols et circulation massive de faux billets composaient alors le paysage quotidien. Les épisodes liés au gang des Traction Avant, à Pierrot le Fou (surnom donné par ses propres comparses) et à Jo Attia sont rigoureusement exacts : les bataillons d’Afrique, les itinéraires croisés de collaboration et de résistance, le braquage de la rue Maubeuge, la fusillade à l’auberge de Champigny (fiasco terrible pour la police), la mort accidentelle de Pierrot le Fou à la suite d’un hold-up d'une bijouterie, la dissimulation (par Attia lui-même) puis la redécouverte de son corps, les non-lieux de Jo Attia grâce à ses amis politiques, son enrôlement dans les services secrets, le Gavroche… J’aurais pu décrire d’autres

événements, plus pittoresques encore, mais ces figures ne constituent ici que des personnages secondaires. Pierrot le Fou a-t-il recruté Czeslaw ? Aucune enquête de l’époque n’a établi de lien direct. Toutefois, plus récemment, certains recoupements ont mis en évidence des numéros de série identiques entre les 1000 francs de Bojarski et ceux des gangsters.

Côté Police, Émile Benhamou n’a pas pris part aux affrontements avec cette bande (il n'a donc pas arrêté Jo Attia dans la rue des Bojarski). En revanche, l’évolution de la lutte contre la fausse monnaie, jusqu’au retour de de Gaulle et à la création du Nouveau Franc, plus sûr, reflète fidèlement la réalité. Au milieu de ces faits avérés, un épisode relève intégralement de la fiction, le piège tendu par Benhamou à la fin de la circulation des anciens francs, obligeant Bojarski à réaliser une « attaque de déni de service » via des dons à des associations.

Quant au dénouement de l’enquête, la responsabilité ne reposait pas uniquement sur Antoine. Le véritable maillon faible fut le beau-frère de ce dernier, volontairement absent du roman pour des raisons de construction narrative. De même, ils n’échangeaient pas leurs faux billets contre des louis d’or, mais contre des bons du Trésor. C’est l’implication de ces tiers, protégés par la loi et jamais condamnés, qui permit à la police de remonter jusqu’à Czeslaw.

Les logements des Bojarski, appartement, puis maison des Tessèdre à Bobigny, avant la villa de Montgeron, sont réels, à l’exception de l’adresse du premier situé fictivement rue Paul Cézanne. Un clin d’œil au surnom que la presse, plus tard, lui attribuera au Polonais « Le Cézanne de la fausse monnaie ». On comprend pourquoi, il suffit de chercher sur internet l’image des billets qu’il a imités pour voir leurs subtilités (et encore, on ne discerne pas les filigranes) :

- Billet de 1000 francs dit « Minerve et Hercule », type 1945.
- Billet de 5000 francs dit « Terre et Mer », type 1949.
- Billet de 100 nouveaux francs dit « Bonaparte », type 1959.

Imaginer qu’il a réussi à contrefaire ces coupures complexes avec des outils et des matériaux du quotidien est d’une ironie romanesque. Il utilisait réellement un mixeur domestique pour fabriquer la pâte à papier imitant celui de la banque de France, jusqu’au son caractéristique du billet froissé.

Il gravait ses plaques à l'aide d'une fraise de dentiste et de jumelles, recourait à des encres du commerce pour copier les originales, tout comme le procédé de vieillissement via une machine à laver…

Tout cela est véridique.

> *« Le résultat atteint emporte l'admiration des personnes compétentes. La précision de la reproduction est vraiment extraordinaire et l'on peut évidemment regretter que Bojarski ait ainsi employé ses talents. »*
>
> Le Gouverneur de la Banque de France
> Compte-rendu du Conseil Général du 23 janvier 1964

De même, il avait bien conçu un système de récupération d'eau dans son atelier clandestin, dissimulé au sous-sol dont l'escalier motorisé était activé par un bouton.

Vraie aussi, la stratégie d'écoulement parcimonieuse de Bojarski, son premier faux billet dans une boucherie, la veille de Noël, le commerçant surprit par un spécimen « trop neuf ». Le faussaire réalisait des achats de faible montant, obtenant ainsi un important rendu de monnaie. Il voyageait souvent en train de nuit, vers la province, puis lors des vacances en famille pour les billets de 5000 francs.

Idem pour ses douleurs dorsales qu'il interpréta, à tort, comme les signes d'un cancer. Ce n'est qu'en prison que les médecins lui annoncèrent que son mal était bénin. Sans surprise, les psychologues mandatés par la police identifièrent chez lui une intelligence nettement supérieure à la moyenne.

Une rumeur persistante veut que l'atelier clandestin ait été découvert à la suite d'une tasse de café renversée. En revanche, l'appel téléphonique d'Antoine est pure invention.

Les suites de l'affaire, elles, relèvent de la stricte vérité : le reportage de Paris Match, six pages dans le N° 774 du 8 février 1964, la vidéo de démonstration filmée par les équipes de Benhamou (pas de télévision), sa condamnation, ainsi que la rédaction d'une demande de brevet, visant à sécuriser les billets, offert à l'État. J'ignore en revanche si on lui proposa de travailler pour la police.

À sa sortie de prison, suite à une fuite d’eau (fortuite ?) alors que les Bojarski étaient en Auvergne, une centaine de lingots d’or a été retrouvée. La valeur fut multipliée par quatre après le premier choc pétrolier. Ce trésor conduisit à un second procès et permit un remboursement quasi intégral du préjudice initial. La première fois, et sans doute la dernière, qu’un criminel restituait ainsi l’essentiel de ses gains.

> *« Cette affaire, unique dans les annales de la contrefaçon, trouve ainsi un épilogue surprenant qui fait qu’un faux monnayeur rembourse presque intégralement le préjudice qu’il a causé. »*

Note de la direction du Contentieux de la Banque de France du 9 juillet 1980

L'implication de Suzanne, la jeune femme aux si grands yeux, reste enveloppée de mystère. Aucun soupçon formel ne lui fut jamais adressé par la justice. Il faut néanmoins replacer cela dans le contexte d'une société patriarcale — si loin, si proche — où une femme était réduite à s'occuper du foyer, ne pouvant ni travailler ni ouvrir un compte en banque sans l'autorisation de son père ou de son mari (et ce jusqu'en 1965...). Depuis, des experts s'interrogent. Pouvait-elle vraiment ignorer les agissements de son mari ? Fut-elle délibérément épargnée par Benhamou ? Seuls les témoins directs de l'époque détenaient la vérité.

Aujourd’hui, les ventes aux enchères voient apparaître des « Bojarski », considérés comme de véritables œuvres d’art. à l'instar des timbres rares, ces faux billets, réalisés avec une minutie d’orfèvre, s’arrachent à prix d’or auprès des collectionneurs. Le montant évoqué dans le roman correspond à celui d'une vente récemment portée à ma connaissance.

Plus que jamais dans ce récit, la réalité dépasse la fiction.

> *« Ne m’enlevez pas cet espoir de payer ma dette, d’être utile, de faire le bien. Laissez-moi l’espoir de pouvoir rendre le sourire à mes enfants. »*

Czeslaw Bojarski

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library